

L'Épouvanteur - 11

- Le pacte de Sliter

Joseph Delaney

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

XI

L'ÉPOUVANTEUR
LE PACTE DE SLITER



JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

L'ÉPOUVANTEUR

LE PACTE DE SLITER

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Marie-Hélène Delval



JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

Résumé

« Je m'appelle Sliter. Tel est le nom que je me suis choisi... »

Loin du Comté, à l'extrémité du cercle Arctique, dans la cité des Kobalos, une terrible menace se prépare...

Sliter vit sur son propre domaine dans le Nord, où il exploite des humains et s'abreuve de leur sang. Il est un mage Kobalos, une bête à l'apparence d'un loup qui se déplace sur deux pattes. Il s'introduit dans les maisons pour se gorger du sang des humains, pendant leur sommeil.

Le jour où le fermier Rowler meurt, Sliter n'a qu'une envie : dévorer ses trois appétissantes filles. Seulement, il a conclu un marché avec cet homme qu'il se doit d'honorer : en échange de Nessa, la fille aînée qu'il compte vendre comme esclave, il a promis d'épargner les deux plus jeunes et de les conduire chez leur oncle et tante. Les trois soeurs terrifiées n'ont pas d'autre choix que de suivre cette créature assoiffée de sang. Commence alors un long périple dans des conditions extrêmes, sur les terres gelées du Royaume du Nord, où vivent des bêtes démoniaques et sanguinaires...

Joseph Delaney vit en Angleterre, dans le Lancashire. Il a trois enfants et sept petits-enfants. Sa maison est située sur le territoire des gobelins. Dans son village, l'un d'eux, surnommé le frappeur, est enterré sous l'escalier d'une maison, près de l'église.

À Marie

Le point le plus élevé du Comté

est marqué par un mystère.

On dit qu'un homme a trouvé la mort à cet endroit,

au cours d'une violente tempête,

alors qu'il tentait d'entraver une créature maléfique

menaçant la Terre entière.

Vint alors un nouvel âge de glace.

Quand il s'acheva, tout avait changé,

même la forme des collines

et le nom des villes dans les vallées.

À présent, sur ce plus haut sommet des collines,

il ne reste aucune trace de ce qui y fut accompli,

il y a si longtemps.

Mais on en garde la mémoire.

On l'appelle *la Pierre des Ward*.

Loin de la Pierre des Ward...

De retour dans le Comté, Tom Ward n'a jamais affronté pire situation.

Son maître l'Épouvanteur est affaibli par des années de lutte contre l'obscur. Sa meilleure amie, Alice, s'est lancée dans une quête pleine de dangers. Et Tom est peut-être le seul à pouvoir empêcher le Malin de plonger le monde dans une nouvelle ère de terreur.

Or, tandis que le combat se poursuit, l'obscur est toujours là, jamais en repos, ni dans le Comté, ni ailleurs. Et, dans une lointaine région du Nord, à des milles du pays de Tom, se lève une menace imprévue...

Ce récit se situe juste après les événements rapportés dans *Le sang de l'Épouvanteur*. Il y est question d'autres terres, de créatures inconnues et d'horreurs qui passent l'imagination...

Voici l'histoire de Sliter...



Un Kobalos

Extrait du Bestiaire de l'Épouvanteur

Illustré par Julek Heller



LES KOBALOS

Les Kobalos sont une race de féroces guerriers, établis à *Valkarky*, une ville située à la lisière du cercle arctique. Son nom signifie « la Ville des Arbres pétrifiés ». On y trouve quantité d'abominations, créées par la magie noire. Ses murs sont bâtis et restaurés par des créatures qui ne dorment jamais et qui crachent des pierres. Les Kobalos croient que leur ville ne cessera jamais de s'étendre, jusqu'à ce qu'elle recouvre le monde entier.

Ces êtres ne sont pas humains. Bien qu'ils marchent sur deux pattes, ils évoquent plutôt les renards ou les loups. Leur corps est recouvert d'une fourrure noire, mais, selon leur tradition, leur face et leurs mains sont glabres.

Certains d'entre eux sont des mages : ils portent de longs manteaux noirs fendus à l'arrière pour laisser passer leur queue, qui peut faire fonction de membre additionnel. Ce sont des êtres solitaires, qui fuient leurs semblables et résident généralement sur les terres gelées des Kobalos, très loin au nord du continent appelé Europe.

Chacun d'eux « exploite » une *haizda*, un territoire qu'il s'est approprié, où vivent plusieurs centaines d'humains, dans des hameaux, des villages et des fermes. Il règne par la peur et les sortilèges, vole les âmes et engrange du pouvoir. Il habite généralement dans le tronc noueux d'un vieux ghanbala, un arbre typique de la région, dormant le jour et parcourant sa *haizda* la nuit, se nourrissant du sang des humains et des bêtes. Ces mages sont également de formidables combattants, dont l'arme favorite est le sabre*.

** Le texte ci-dessus est basé sur les écrits d'un des tout premiers Explorateurs, Nicholas Brocane, qui voyagea bien au-delà des frontières du Comté. À ma connaissance, rien n'est jamais venu élargir ses dires ; néanmoins, mieux vaut rester prudent. Le monde est vaste, et bien des lieux demeurent inexplorés.*
John Gregory

«Ayant regagné l'intérieur de mon arbre, je glissai mes deux lames les mieux aiguisées dans les fourreaux attachés à mon poitrail. Puis j'enfilai mon épaisse veste noire, fermée de treize boutons taillés dans un os d'excellente qualité. Elle descend jusqu'à mes bottes de cuir, et ses manches recouvrent mes bras velus.

*Je suis velu de partout. Et je possède un attribut qui me différencie de vous, les humains :
une queue.*

Ne riez pas. Ne secouez pas la tête en grimaçant. Regrettez plutôt de ne pas en avoir une. Car la mienne, longue et puissante, est bien plus utile qu'un troisième bras. C'est aussi une sorte d'antenne qui me fournit bon nombre de renseignements.

Une chose encore : mon nom est Sliter. »

Prologue

Le cauchemar de Nessa



Il fait très sombre, dans ma chambre. La chandelle a brûlé jusqu'au bout, sa flamme a vacillé et s'est éteinte. Je grelotte sous mes couvertures. L'hiver, l'un des pires que nous ayons connus, a été interminable. Le printemps est là, pourtant une croûte de neige durcie recouvre les champs, et des fleurs de glace s'épanouissent sur mes vitres.

Mais demain, c'est mon anniversaire. J'aurai dix ans.

J'attends mon gâteau avec impatience. Je soufflerai mes dix bougies d'un coup. Alors, Père me donnera mon cadeau : une robe — une robe rouge avec un col en dentelle blanche.

Je garde les paupières bien fermées pour tâcher de m'endormir. Si je dors, la nuit passera plus vite. Quand j'ouvrirai les yeux, un rayon de lumière se glissera par la fenêtre, et des paillettes de poussière y danseront comme de minuscules soleils.

Soudain, j'entends un bruit. Quelque chose gratte le long du lambris. Un rat ? Je n'aime pas les rats ; j'ai toujours peur que l'un

d'eux grimpe sur mon lit...

Mon cœur bat à toute vitesse ; je voudrais appeler mon père. Mais depuis deux ans que ma mère est morte, il s'occupe seul de la ferme. Ses journées sont longues, il a besoin de sommeil. Non, je dois être brave. Le rat va s'en aller. Qu'est-ce qu'il viendrait faire sur mon lit ? Il n'y trouverait rien à manger.

Encore un grattement de griffes dures sur le bois. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Je retiens mon souffle, l'oreille tendue. Le bruit se rapproche. Je l'entends tout près, cette fois. Si je me penchais pour regarder, le rat me fixerait de ses petits yeux ronds.

Il *faut* que je me lève. Je vais courir jusqu'à la chambre de mon père. Mais si je sens une moustache contre ma cheville ? Si je marche sur une longue queue ?

Quelque chose tire sur ma couverture. C'est le rat ! Il s'y accroche avec ses griffes pour l'escalader ! Paniquée, j'essaie de m'asseoir. Je ne peux pas. Je suis paralysée. Je veux crier, j'ouvre la bouche, mais aucun son n'en sort.

Le rat rampe sur moi, à présent. Ses griffes pointues me piquent la peau à travers l'épaisseur de la laine. Il s'assied sur ma poitrine. Sa queue bat au rythme de mon cœur.

Et voilà qu'il m'écrase, m'empêche de respirer. Ce n'est pas possible ! Un rat ne peut pas être aussi gros, aussi lourd !

Il approche son museau de mon visage. Je sens son souffle chaud sur ma peau. Le plus étrange, c'est que ses yeux luisent dans le noir. Ils sont énormes et rouges, et dans leur lueur sanglante, je découvre sa face.

Ce n'est pas un rat. Plutôt un renard ou un loup. Des crocs pointus se referment sur mon cou. Une douleur aiguë me transperce la gorge.

Je hurle. Je hurle. Je hurle en silence. Il me semble que je meurs, que je glisse dans les ténèbres, loin de ce monde.

Et je me réveille. Plus rien ne pèse sur ma poitrine. Je peux bouger.

Je me redresse dans mon lit et me mets à crier. Presque aussitôt, j'entends un martèlement de pieds sur le plancher du couloir. Ma porte s'ouvre ; Père entre, une chandelle à la main.

Il la pose sur ma table de nuit. L'instant d'après, je suis dans ses bras. Je sanglote, et il me caresse les cheveux pour me rassurer.

— Là, là, tout va bien. Ce n'était qu'un rêve, un vilain cauchemar.

Puis il me tient à bout de bras pour m'examiner. Il sort un mouchoir blanc de la poche de sa robe de nuit et en tapote doucement mon cou. Il le chiffonne dans sa main avant de le renfoncer prestement dans sa poche. Mais j'ai eu le temps d'apercevoir une tache de sang.

Je suis vraiment réveillée ?

Ou bien c'est le cauchemar qui continue ?

Un marché



J'avais soif quand j'ai ouvert les yeux. J'ai toujours soif, au réveil ; cela n'avait donc rien d'étonnant. Je m'extirpai de mon vieux ghanbala par la profonde fissure du tronc et parcourus du regard la plaine blanche et glacée.

Le soleil ne se lèverait pas avant une heure ; on voyait encore les étoiles. J'en connais des milliers par leur nom, mais *Cougis*, l'étoile du Chien, a toujours été ma préférée. Elle est rouge, œil sanglant guettant à travers le noir rideau dont le Seigneur de la Nuit recouvre le ciel.

J'avais dormi presque trois mois, pendant la période la plus froide et la plus noire de l'hiver que nous appelons *shudru*. À présent, j'étais réveillé. Et j'avais soif.

L'aube était trop proche pour que j'aille prendre du sang aux humains de ma haizda — ceux que je gouverne. Quant à chasser, je n'aurais trouvé aucun gibier à proximité. Il ne me restait qu'une solution pour étancher ma soif: intimider Vieux Rowler et l'obliger à un échange.

Ayant regagné l'intérieur de mon arbre, je glissai mes deux lames les mieux aiguisées dans les fourreaux attachés à mon poitrail. Puis j'enfilai mon épaisse veste noire, fermée de treize boutons taillés dans un os d'excellente qualité. Elle descend jusqu'à mes bottes de cuir, et ses manches recouvrent mes bras velus.

Je suis velu de partout. Et je possède un attribut qui me différencie de vous, les humains : une queue.

Ne riez pas. Ne secouez pas la tête en grimaçant. Regrettez plutôt de ne pas en avoir une. Car la mienne, longue et puissante, est bien plus utile qu'un troisième bras. C'est aussi une sorte d'antenne qui me fournit bon nombre de renseignements.

Une chose encore: je m'appelle Sliter. Tel est le nom que je me suis choisi.

Enfin, je laçai mes bottes, repassai par la fente du tronc. Puis je m'élançai, battant l'air de ma queue. Elle s'enroula solidement autour d'une branche. Ma peau râpa l'écorce, y arrachant des éclats qui voltigèrent, tels de sombres flocons de neige. Je restai suspendu ainsi quelques secondes, fouillant l'étendue, au-dessous de moi, de mon regard perçant. Aucune trace sur la couche de givre. Non que je me sois attendu à en trouver. J'ai l'oreille fine, et le moindre bruit m'alerte. Mais prudence est mère de sûreté.

Je me laissai tomber sur le sol dur et me mis à courir. La terre filait sous mes jambes à une telle vitesse qu'elle en devenait floue. En un rien de temps, j'aurais atteint la ferme de Vieux Rowler.

Je respectais Vieux Rowler.

Il était courageux, pour un humain. Assez pour habiter à proximité de mon arbre quand tant d'autres avaient fui. Assez pour marchander avec moi.

Je franchis sa palissade de bois. Mais, arrivé dans sa cour, j'ajustai ma stature: pas trop grande pour ne pas l'intimider, pas trop petite pour que Vieux Rowler ne se fasse pas des idées. Je pris la taille qui était la sienne avant que son dos ne se courbe sous l'effet des ans.

Je frappai à la porte sur un rythme qui m'était particulier — doucement, pour ne pas réveiller ses trois filles. Cela suffit toutefois pour amener le bonhomme, essoufflé, au bas des escaliers.

Il entrouvrit la porte, levant une chandelle dans sa main calleuse.

— Qu'est-ce que tu veux, cette fois ? s'enquit-il d'un ton rogue. Voilà des mois que tu n'étais pas venu m'ennuyer. J'espérais que tu ne te réveillerais jamais.

— J'ai soif, dis-je. Et il est trop tôt pour chasser. J'ai besoin d'un petit quelque chose qui me réchauffe le ventre.

Là-dessus, je souris, découvrant mes crocs, tandis que mon souffle montait en vapeur dans l'air glacé.

— Je n'ai rien à te donner, protesta le fermier. Les temps sont durs. On a eu un des pires hivers dont je me souviens. J'ai perdu du bétail, même des moutons.

— Comment se portent tes filles ? Bien, j'espère, repris-je.

J'ouvris la gueule un peu plus grand, et la chandelle tremblota dans la main de Vieux Rowler, comme je l'escomptais.

— Ne t'approche pas de mes filles, Sliter, tu m'entends ! Laisse-les tranquilles !

— Je m'enquérerais seulement de leur santé, précisai-je de ma voix la plus aimable. Et la petite ? Sa toux est guérie ?

— Ne me fais pas perdre mon temps ! aboya-t-il. Qu'est-ce que tu veux ?

— Du sang. Saigne un de tes bœufs pour moi ! Rien qu'une demi-tasse ! Juste de quoi me remonter !

— Je te l'ai dit, on a eu un rude hiver. Mes quelques bêtes survivantes ont besoin de toutes leurs forces pour tenir le coup.

Voyant que je n'obtiendrais rien sans rien, je tirai une pièce de ma poche et la tins devant moi de sorte qu'elle brille à la lumière de la chandelle.

Vieux Rowler me regarda cracher sur le flanc du bœuf pour endormir la douleur, et l'animal ne sentit pas la petite entaille que je lui fis dans la peau. Le sang jaillit aussitôt. Je le recueillis sans en perdre une goutte dans une tasse en métal que le fermier m'avait fournie.

— Je ne voudrais pas faire de mal à tes filles, tu sais, dis-je. Elles

sont presque de ma famille, à présent.

— Les êtres de ton espèce ignorent ce qu'est une famille, grommela-t-il. Tu mangerais ta propre mère pour apaiser ta faim ! Et la fille de Brian Jenson, qui tient la ferme près de la rivière ? Elle a disparu au printemps dernier, et on ne l'a jamais revue. Trop de mes voisins ont souffert à cause de toi.

Si je ne récusai pas cette accusation, je ne la confirmai pas non plus. Des accidents se produisent parfois. Habituellement, je me contrôle, je gère au mieux les ressources de ma haizda. Mais il arrive que, pris d'une soif irrépressible, je prenne trop de sang.

— Hé ! protesta Vieux Rowler. On avait dit une demi-tasse !

Je souris en compressant la blessure de mes doigts, et l'écoulement s'arrêta aussitôt.

— C'est ce qu'on a dit, acquiesçai-je. Néanmoins, trois quarts de tasse, c'est un compromis acceptable.

Je bus une longue gorgée, sans quitter le bonhomme des yeux. Il avait enfilé un manteau, et je savais qu'il cachait dessous un sabre à la lame aiguisée. Une menace ou une provocation de trop, et il n'hésiterait pas à s'en servir. Non que Rowler, avec ou sans arme, représente un danger pour moi. Mais cela aurait mis fin à notre marché. Et c'eût été grand dommage, car des hommes comme lui m'étaient bien utiles. Certes, je préférais chasser. Cependant, avoir du bétail à ma disposition — j'appréciais particulièrement les boeufs — facilitait les choses en cas de disette. N'ayant pas les compétences pour en élever moi-même, j'appréciais le travail de ce fermier. Il était le seul habitant de ma haizda avec qui j'avais jamais conclu un marché.

Je me faisais peut-être vieux ? Il fut une époque où j'aurais tranché la gorge d'un humain sans le moindre remords. Mais, passé les folies de la jeunesse, j'étais devenu expert dans l'art de gouverner ma haizda.

Néanmoins, j'atteignais un âge dangereux. Quand on a connu deux cents étés, il arrive d'être victime de ce que nous appelons le *skaiium* : on s'amollit, on devient plus compréhensif. Beaucoup n'y survivent pas, car leur soif de sang se tarit, leurs dents se gâtent.

Je devais donc me tenir sur mes gardes.

Le liquide chaud coula dans ma gorge et jusqu'à mon estomac, m'emplissant d'une énergie nouvelle. Je me léchai les lèvres avec satisfaction.

N'ayant plus besoin de chasser, je rendis la tasse à Vieux Rowler avant de me diriger vers mon coin favori: une clairière dans un petit bois, sur la pente sud de la colline qui dominait la ferme. Là, je me rétrécis, veste et bottes incluses, jusqu'à ma plus petite taille, celle que j'utilise souvent pour dormir. À présent, je n'étais pas plus gros qu'un rat d'égout à moustaches grises. Le sang du bœuf, en revanche, ne se réduisit pas, de sorte que j'avais l'estomac bien rempli. Même si je venais de me réveiller, les premiers feux du soleil combinés à mon sentiment de satiété me rendirent somnolent.

Je m'allongeai donc sur le dos et m'étirai. Ma veste était munie d'une ouverture spéciale, une sorte de courte manche, par laquelle ma queue dépassait. Si je cours, chasse ou combats, je l'enroule serrée contre mon dos. Mais parfois, quand j'ai envie de dormir dans la chaleur de l'été, je la laisse étendue sur l'herbe. C'est ce que je fis alors, heureux et relaxé. En un rien de temps, je sombrai dans le sommeil.

D'ordinaire, lorsque je suis repu, je dors profondément une journée et une nuit. Mais, juste avant le coucher du soleil, un cri trancha l'air, tel un coup d'épée, m'éveillant en sursaut.

Je m'assis. Et mes narines dilatées flairèrent...

L'odeur du sang.

Ma queue se dressa aussitôt pour rassembler d'autres informations, et je commençai à saliver. Le sang de bœuf est délicieux, mais celui-ci était le plus appétissant de tous. C'était un sang humain fraîchement répandu, et ce fumet montait de la ferme de Vieux Rowler.

Ma soif se ranima, et je sautai sur mes pieds. Mes longues enjambées m'amènèrent en quelques secondes à la palissade. Dès que je l'eus franchie, je repris ma taille humaine. À l'aide de ma queue, je cherchai l'origine de l'odeur. Elle venait de la pâture nord, et je devinais qui en était la source.

Je m'étais souvent tenu assez près du vieil homme pour sentir son sang à travers sa peau fripée, pour l'entendre puiser dans ses veines noueuses. Du vieux sang, peut-être, mais du moment qu'il s'agissait de sang humain, je n'allais pas faire la fine bouche.

Oui, c'était Vieux Rowler. Et il saignait.

Puis je détectai une autre source, nettement plus faible. Celle-ci venait d'une jeune humaine.

Je repris ma course, le cœur battant d'excitation.

Quand j'arrivai sur les lieux, le soleil n'était plus qu'un globe orangé posé sur la ligne d'horizon. Au premier regard, je compris tout.

Vieux Rowler gisait au pied d'un if, telle une poupée cassée. Même de loin, je voyais la flaque rouge sur l'herbe. Une fille en robe brune, aux longs cheveux couleur de nuit, était penchée sur le blessé. Son jeune sang battait en elle, plus sucré, plus alléchant que celui du vieil homme.

C'était Nessa, l'aînée de ses filles. J'entendais ses sanglots. Je remarquai alors le taureau, dans le champ voisin. Il secouait furieusement la tête en labourant le sol de ses sabots. Il avait dû encorner le fermier qui, malgré sa blessure, avait réussi à franchir la barrière avant de la refermer derrière lui.

Soudain, la fille tourna la tête et m'aperçut. Elle bondit sur ses pieds avec un cri de terreur, releva sa longue jupe et partit à toutes jambes vers la maison. J'aurais pu la rattraper aisément, mais j'avais tout mon temps. Je marchai donc vers le corps recroquevillé sur le sol.

Je crus d'abord que le vieil homme était mort. Puis mon ouïe fine perçut les palpitations désordonnées d'un cœur affaibli. Vieux Rowler agonisait, un trou béant entre les côtes.

Quand je m'agenouillai près de lui, il ouvrit les yeux. Le visage tordu par la douleur, il s'efforça néanmoins de parler. Je dus me pencher de sorte que mon oreille gauche touche presque ses lèvres exsangues.

— Mes filles..., murmura-t-il.

— Ne t'inquiète pas pour tes filles, dis-je.

— Oh si, je m'inquiète! Tu n'as pas oublié les termes de notre pacte ?

Je ne répondis pas, mais je m'en souvenais parfaitement. Nous avions passé cet accord sept ans plus tôt, alors que Nessa venait d'avoir dix ans.

« Tant que je vivrai, ne t'approche pas de mes trois filles, m'avait-il ordonné. Mais s'il m'arrive malheur, tu prendras Nessa. En échange, tu emmèneras les deux autres au sud, chez leur oncle et leur tante. Ils habitent le village de Stoneleigh, près du dernier pont avant la mer... »

« Je prendrai soin d'elles, avais-je promis, comprenant que cela augurerait de longues années de relations fructueuses avec le fermier. Je les traiterai comme des membres de ma famille. »

« Alors, marché conclu ? », avait-il insisté.

« Oui, avais-je acquiescé. Marché conclu. »

Et cela s'était révélé un excellent arrangement, car, selon la loi dite de *Bindos*, chaque Kobalos doit vendre à la foire aux esclaves au moins une *purra* — une jeune humaine — tous les quarante ans. S'il manque à cette obligation, il devient un proscrit, honni de tous ses congénères et risquant à chaque instant d'être abattu. En tant que mage d'une *haizda*, je n'avais pas l'habitude de hanter les foires. Mais je savais que le moment viendrait où je devrais me conformer aux usages, sinon j'en souffrirais les conséquences. Rowler était vieux ; après sa mort, je pourrais vendre Nessa.

A présent, il était près de rendre le dernier souffle, et Nessa était à moi.

Le fermier toussa, expulsant des glaires noires et sanglantes. Il n'en avait plus pour longtemps.

Cela me prendrait une semaine tout au plus pour amener les deux plus jeunes filles à leur parentèle. Après quoi, je pourrais conduire Nessa à la foire aux esclaves tout en goûtant un peu de son sang le long de la route.

Le vieil homme fouilla soudain dans l'une de ses poches. Je pensai qu'il y cherchait peut-être une arme. Mais il en sortit un petit carnet brun et un crayon. Les mains tremblantes, sans même regarder le papier, il se mit à griffonner. Il écrivit bien longuement, pour un agonisant. Quand il eut terminé, il arracha la page et me la tendit. Je l'acceptai avec méfiance.

— C'est pour Nessa, souffla Rowler. Je lui ai dit ce qu'elle devait faire. Tu peux tout prendre — la ferme, les bêtes et Nessa. En échange, tu accompagneras

Susan et Bryony chez leur oncle et leur tante. Tu respecteras notre

marché? Tu le respecteras, n'est-ce pas ?

Je parcourus son message, le pliai en deux et le fourrai dans ma poche. Puis je souris en ne dévoilant qu'un bref éclat de dents.

— Un marché est un marché ; je me suis engagé sur l'honneur à le respecter.

Après quoi, je patientai auprès de Vieux Rowler jusqu'à ce qu'il meure. Il aspirait l'air de toutes ses forces, refusant de s'en aller en dépit de ses souffrances. Le soleil avait disparu à l'horizon avant qu'il soit secoué d'un ultime tressaillement.

Je l'observais avec attention, curieux de voir ce qui allait se passer. J'avais marchandé avec Vieux Rowler pendant sept ans, mais je n'avais jamais appréhendé la vraie nature de son âme. Je m'étais posé beaucoup de questions sur cet humain brave et obstiné, mais parfois acariâtre. J'allais enfin savoir qui il était réellement.

J'attendais de voir son âme quitter sa dépouille, et je ne fus pas déçu.

Une forme grise, hélicoïdale, légèrement lumineuse, se matérialisa au-dessus de son manteau fripé. J'avais déjà eu maintes occasions d'observer des âmes humaines en partance, et j'aimais observer quel chemin elles prenaient.

Qu'en serait-il de celle de Vieux Rowler ?

Serait-elle une « Montante » ou une « Descendante » ?

Je récolte les âmes des mourants pour absorber leur énergie. Je me préparais donc à saisir au passage celle du fermier. Ce n'était pas facile, et même en y mettant toute ma concentration, je ne réussissais que si l'âme s'attardait. Celle-ci fut trop rapide pour moi.

Avec un léger sifflement, elle fila en spirale vers le ciel. Habituellement, elles émettent une sorte de grognement ou de hurlement et s'enfoncent dans la terre. Vieux Rowler était sans conteste un «Montant». Son âme m'échappait, mais peu m'importait. Il était parti, à présent, et ma curiosité était satisfaite.

Je fouillai le cadavre. Je ne trouvai sur lui qu'une unique pièce de monnaie, probablement celle que je lui avais donnée en paiement du sang de son bœuf. Puis je m'emparai du sabre. De la rouille tachait le pommeau mais la lame était aiguisée, et j'appréciai son équilibre.

Je le fis siffler deux ou trois fois dans les airs. Je l'avais bien en main: je le rangeai soigneusement sous mon manteau.

Cela fait, je pouvais me consacrer à ma tâche de la nuit.

Les filles de Vieux Rowler...

Aucune éducation



Il faisait noir quand j'arrivai à la ferme. Il n'y aurait pas de lune, cette nuit-là, et seule la faible lueur d'une chandelle vacillait à l'étage, derrière les rideaux usés d'une chambre.

Je bondis jusqu'à la porte et frappai bruyamment à trois reprises. J'utilisai le heurtoir orné d'une tête de gargouille à un œil, supposé effrayer tout être représentant une menace à la nuit tombée. Ce n'était bien sûr qu'une superstition absurde, et mon triple coup résonna dans toute la maison.

Personne ne daigna répondre. Ces filles n'avaient aucune éducation.

Furieux, je me laissai tomber à quatre pattes et fis trois fois le tour de la bâtisse en *widdershin*. A chaque passage, je poussai un long hurlement d'intimidation. Puis, me postant devant la maison, je me dilatai jusqu'à tripler ma taille. J'appuyai le front contre la vitre froide de la fenêtre et fermai un œil.

De mon œil gauche, j'observai la chambre à travers la fente entre les rideaux. Je repérai Nessa, mon héritage, et ses deux sœurs, blotties

les unes contre les autres sur le lit.

Nessa enveloppait de ses bras les deux plus jeunes, Susan et Bryony. Je les avais souvent espionnées. Je savais presque tout d'elles.

Nessa avait dix-sept ans, Susan un an de moins. Blonde et grassouillette, elle aurait atteint un bon prix à la foire aux esclaves. Quant à Bryony, elle n'était encore qu'une enfant de huit étés tout au plus ; cuite à petit feu, sa chair aurait été succulente, meilleure encore que celle d'un jeune poulet, bien que la plupart des Kobalos l'auraient préférée crue.

En vérité, Nessa était la moins intéressante, mais sa vente me permettrait d'accomplir mon devoir de citoyen. De plus, un marché est un marché, et je tiens toujours parole. Ayant repris une taille humaine, j'abattis violemment mon poing gauche contre la porte.

Le bois craqua, les murs tremblèrent, la serrure sauta et le vieux battant tourna sur ses gonds en gémissant. Sans attendre qu'on m'y ait invité, je franchis le seuil et m'élançai dans l'escalier.

≡ NESSA ≡

J'avais honte d'avoir abandonné mon père ainsi, le laissant mourir seul. Mais quand la bête avait surgi, j'avais cédé à la panique.

Une fois à l'abri dans la maison, je verrouillai toutes les portes avant d'emmener Susan et Bryony dans ma chambre. L'angoisse m'empêchait presque de parler, pourtant je ne pouvais garder le silence plus longtemps.

— Père est mort, m'écriai-je. Il est mort, encorné par le taureau.

Mes soeurs fondirent en larmes. Nous avions grimpé sur mon lit, et je les serrais contre moi pour les réconforter. Nous entendîmes alors des bruits effrayants au-dehors. Ce furent d'abord trois coups violents, suivis d'une série de hurlements à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

J'exhortai mes sœurs:

— Plaquez les mains sur vos oreilles ! N'écoutez pas !

Moi, je les tenais toujours dans mes bras ; je devais supporter ces

sons horribles. Je crus percevoir une sourde respiration derrière la fenêtre, et pendant plusieurs secondes insupportables, il me sembla qu'un œil gigantesque nous observait par la fente des rideaux. Ce n'était sans doute que mon imagination: la bête n'est pas si grosse. Je l'avais entrevue lors de ses visites à la ferme, et elle était à peine plus grande que mon pauvre père.

Il y eut alors un craquement terrible, en bas, et mon cœur s'affola : la bête avait défoncé la porte.

Un pas lourd résonna dans l'escalier. La porte de la chambre, bien que verrouillée, était moins résistante que celle de l'entrée. Elle ne nous protégerait pas. Tout mon corps se mit à trembler.

Les yeux écarquillés de peur, je regardai la poignée tourner lentement.

— Nessa, gronda la bête, ouvre la porte ! Je suis ton nouveau père, à présent. Conduis-toi en fille obéissante et laisse-moi entrer.

Ces mots m'épouvantèrent. Avais-je bien entendu ?

— Ton vieux père, en mourant, m'a légué sa ferme, Nessa, reprit la bête. Et il t'a donnée à moi. Si tu es bonne pour moi, je me montrerai bon envers tes appétissantes petites sœurs. Il m'a demandé de les emmener pour un long voyage, afin qu'elles vivent heureuses chez votre oncle et votre tante. Je lui ai promis de le faire, et je tiens toujours mes promesses, surtout à un mourant. En échange, Nessa, tu m'appartiendras. Aussi, tu dois te montrer docile. Tu ne réponds pas ? Tu ne me crois pas ? Eh bien, lis ceci ! Ce sont les dernières volontés de ton père.

Non, je ne pouvais pas le croire ! Mon père aurait envisagé une telle horreur ? Je pensais qu'il m'aimait. Je comptais donc si peu pour lui ?

La bête fit glisser un papier sous ma porte. Je descendis du lit, le ramassai et lus:

À Nessa

J'ai promis à la bête que tu lui appartiendrais ainsi que la ferme. En échange, il s'est engagé à conduire Susan et Bryony chez votre oncle et votre tante. J'ai essayé d'être un bon père et, si cela avait été nécessaire, je me serais sacrifié pour vous. Maintenant, c'est à toi de te sacrifier pour tes sœurs.

Ton père qui t'aime.

Les caractères étaient tremblés ; néanmoins, je reconnaissais indubitablement l'écriture de Père. Mais je dus lire le message trois fois avant d'en saisir vraiment le sens. Du sang tachait le papier -il avait dû écrire ces lignes dans ses derniers instants.

Malgré ma confusion, je savais que je devais faire sortir la bête de la maison. Si je refusais de me soumettre, l'affreuse créature enfoncerait la porte de la chambre et nous tuerait peut-être toutes les trois.

Je pris donc une grande inspiration pour retrouver mon calme avant de déclarer :

— J'accepte les termes du marché que mon père a passé avec vous. Mais mes sœurs ont très peur. Je vous prie de bien vouloir vous en aller et de nous laisser seules un moment. S'il vous plaît, éloignez-vous de la ferme !

À ma grande surprise, la bête acquiesça :

— Je le ferai, Nessa, le temps que vous vous remettiez de la mort de votre père. Mais tu me rejoindras demain juste avant le coucher du soleil. J'habite le plus grand ghanbala, de l'autre côté de la rivière, tu le reconnaîtras facilement. Là, nous discuterons.

Le lendemain, je me mis donc en route au crépuscule. J'avais passé la journée à accomplir mes tâches habituelles, en plus de celles dont mon père se chargeait auparavant, sans cesser de penser à ce qui m'attendait. J'étais d'autant plus terrifiée que la nuit tombait, et que

je serais seule, à la merci du monstre.

De temps à autre, un voisin disparaissait — mon père n'avait jamais fait aucun commentaire à ce sujet. Un jour que je lui demandais si la bête était responsable, il m'avait mise en garde :

— Ne parle jamais de ça ! Nous sommes à l'abri chez nous ; ne tente pas d'en savoir davantage !

À présent, la maison ne nous protégeait plus. Si je n'allais pas au repaire de la bête, elle reviendrait. Cette seule pensée m'épouvantait.

Elle allait peut-être me dévorer sur place. Mon père ne m'avait-il pas livrée pour que mes sœurs aient la vie sauve ?

J'avais ordonné à Susan et à Bryony, si je n'étais pas de retour à l'aube, de courir chez un de nos voisins, de l'autre côté de la vallée. Mais, même là, elles ne seraient pas en sécurité si la bête ne tenait pas parole.

Ayant atteint la rivière, je m'approchai du gué. La bête avait raison : je ne pouvais pas manquer son repaire. Son arbre — un ghanbala gigantesque — dépassait tous les autres alentour. Je n'avais jamais vu un tronc d'une telle circonférence. Les branches noueuses se découpaient sur le ciel crépusculaire. Quand j'avancai dessous, l'obscurité m'enveloppa. Un léger bruit, derrière moi, m'alerta. Je me retournai et me trouvai face à la bête.

— Bonsoir, Nessa, fit la créature en m'adressant un sourire hideux qui découvrit ses dents. Quelle bonne fille tu es, pour tenir ainsi ta promesse ! Demain, afin de te prouver ma reconnaissance, j'ensevelirai le corps de ton pauvre père de sorte que les rats ne l'abîment pas trop. Il n'a déjà plus d'yeux. C'est une triste chose, bien qu'il n'en ait plus l'usage, désormais. Et les rats lui ont grignoté deux orteils et trois doigts. Mais son corps sera bientôt en terre. Je recouvrirai la tombe de grosses pierres de sorte qu'aucune bête affamée ne puisse creuser. Alors, ne t'inquiète pas. Il sera douillettement installé dans le noir et lentement dévoré par les vers comme le veut la nature.

À ces cruelles allusions, j'eus la gorge si serrée que l'air me manqua. Je baissai la tête, incapable de soutenir le regard du monstre, honteuse de ne pas avoir eu le courage de donner moi-même une sépulture à mon père. Quand je relevai enfin les yeux, la bête me gratifia d'un autre sourire grotesque, tira une clé de sa poche et l'introduisit dans une serrure encastrée dans le tronc.

— C'est un passage que j'utilise rarement, m'expliqua-t-elle. Mais c'est le seul moyen de te faire entrer en un seul morceau. Passe la première ! Tu es mon invitée.

Malgré ma crainte d'être assommée par-derrière, je lui tournai le dos, franchis le seuil de la porte et pénétrai dans le tronc.

— Mes hôtes sont généralement morts quand je les traîne à l'intérieur, commenta la bête. Mais tu n'es pas n'importe qui, Nessa, et j'ai fait le ménage en ton honneur.

Horriifiée, le cœur battant à se rompre, je regardai autour de moi. Je découvris avec stupéfaction une pièce agréablement meublée. Trente chandelles brûlaient dans des candélabres ornementés, sur une table si bien cirée que j'aurais pu me mirer dedans.

— Aimerais-tu un verre de vin, Nessa ? me demanda la bête de sa voix bourrue. Les choses paraissent toujours plus simples, vues du fond d'un verre.

Je voulus refuser, mais ne pus qu'émettre un son étranglé. Cette dernière phrase m'avait donné le frisson, car mon père la disait souvent. D'ailleurs, le vin que la bête m'offrait était celui de mon père. Il lui en avait vendu dix bouteilles, l'automne précédent, et elles étaient alignées sur la table, derrière deux verres.

— Le vin est ce qu'il y a de meilleur après le sang, déclara la bête en montrant de nouveau ses dents.

Elle avait déjà ouvert chaque bouteille et remplacé le bouchon dessus.

— J'ai très soif, reprit-elle, et j'espère que tu ne seras pas trop exigeante: quatre bouteilles, cela me semble suffisant pour une humaine, tu ne crois pas ?

Je refusai d'un mouvement de tête. Puis un mince espoir s'insinua en moi. S'il m'offrait du vin, il n'allait peut-être pas me tuer tout de suite ?

— C'est un très bon vin, m'assura la bête. Ton père l'a fabriqué de ses mains. Je boirais volontiers ta part ! Ce serait dommage de le gaspiller, n'est-ce pas, Nessa ?

Cette fois encore, je gardai le silence, mais j'observai la pièce plus en détail : les rangées de bouteilles et de flacons sur des étagères ; la

longue table du fond, décorée de crânes d'oiseaux et de petites bêtes. Mon regard s'arrêta sur trois peaux de mouton disposées sur le sol, d'un rouge éclatant. Ce n'était pas de la teinture. Se pouvait-il que ce soit... du sang ?

— Je vois que tu admires mes tapis, Nessa. C'est tout un art de les conserver dans cet état. Le sang ne garde pas longtemps sa vive couleur, après avoir quitté un corps.

À ces mots, je me mis à trembler de la tête aux pieds.

— La vérité, Nessa, c'est que j'aimerais goûter un peu du tien dès maintenant.

Je m'écartai, effrayée, mais la bête poursuivit:

— Toutefois, tu as prouvé ta bonne foi en venant ici. Cela me laisse penser que tu respecteras les termes du marché que j'ai conclu avec ton père. C'est pourquoi je t'ai invitée chez moi. Tu as réussi le test, tu m'as prouvé que tu étais une personne d'honneur qui tient ses engagements. Et tu t'es montrée assez aimable pour refuser le vin, de sorte que je garde les dix bouteilles pour moi. Je te permets donc de rentrer chez toi.

Alors que je respirais un peu mieux, le monstre ajouta:

— Sois prête demain, au lever du soleil ! Tu vas tuer et saler trois porcs. Surtout, récolte leur sang jusqu'à la dernière goutte ! Tu en rempliras un bidon à lait, car le voyage va m'assoiffer. Emballe du pain, du fromage, des chandelles, ainsi que deux grosses marmites. Huile les roues de votre plus grande charrette. J'amènerai des chevaux, mais tu fourniras leur avoine. Munis-toi de vêtements chauds et de couvertures ; il pourrait neiger avant la fin de la semaine. Nous conduirons tes deux soeurs chez votre oncle et votre tante, ainsi que je m'y suis engagé. Cela fait, je t'emmènerai vers le nord pour te vendre à la foire aux esclaves. Ta vie sera courte, mais utile à mon peuple.

Je regagnai la ferme d'un pas lourd tant j'étais accablée. Mais j'avais des décisions pratiques à prendre : le mieux serait sans doute de donner notre bétail à l'un de nos voisins. J'avais beaucoup à faire avant que le cours de mon existence bascule complètement. J'allais devenir esclave chez ces monstres, et je ne survivrais sans doute pas longtemps.

La tour noire



Trois grosses malles attendaient dans la cour. Bryony, assise sur la plus petite, tirait nerveusement sur le bout de ses gants de laine. Susan se tenait derrière elle, la mine renfrognée, tandis que Nessa marchait de long en large avec fébrilité. Elles avaient revêtu leurs robes les plus chaudes, mais leurs manteaux usés ne leur offraient qu'une mince protection contre le froid encore vif.

Je fis halte devant le portail ouvert. La vue de ces trois filles me fit presque saliver. La plus jeune aurait été si tendre à dévorer crue ! Ses os eux-mêmes fondraient dans la bouche. Quant à Susan, avec sa chair abondante, je savais que son sang aurait une saveur unique. Il me faudrait toute la maîtrise dont j'étais capable pour respecter les termes de mon marché.

Chassant ces pensées de ma tête, je pressai les flancs de mon étalon noir, dont les sabots claquèrent sur les dalles de la cour. Je menai par la bride une jument blanche et un fort cheval de trait qui tirerait la charrette dans laquelle les deux plus jeunes filles voyageraient. J'avais volé les trois bêtes le matin même.

Je fis le tour de la cour à trois reprises avant de tirer sur les rênes. Puis je m'inclinai avec un large sourire qui découvrit mes dents. Une

expression de terreur passa sur le visage de Susan et de Bryony. Nessa, elle, marchant bravement vers moi, désigna un apprentis, derrière les étables.

— La charrette est là-bas, dit-elle, le menton levé d'un air de défi. Nous y avons déjà chargé les provisions, mais les malles étaient trop lourdes pour nous...

Je sautai de ma monture et fis craquer les jointures de mes doigts velus sous le nez de la fille. Puis j'attelai le cheval de trait à la charrette, y jetai les trois malles, aussi légères qu'une plume — faibles humaines !

J'eus un sourire affecté quand Nessa remarqua le sabre fraîchement aiguisé qui pendait à ma ceinture.

— C'est l'arme de mon père ! protesta-t-elle.

— Il n'en a plus besoin, dis-je. Inutile de s'appesantir sur le passé. Tu chevaucheras cette jument blanche. Je l'ai choisie spécialement pour toi.

— Mes sœurs voyageront dans la charrette ?

— Bien sûr ! Cela vaudra mieux pour elles que de marcher.

— Mais Susan ne saura pas la conduire ! objecta Nessa.

— Ne t'inquiète pas ! Le cheval obéira à ma volonté, et tout ira bien. Tes sœurs n'auront qu'à s'asseoir sur le siège.

Cela ne me prit qu'un instant pour souffler dans les narines du gros cheval et obtenir sa soumission par magie. Il suivrait ma trace, avancerait lorsque j'avancerais, ferait halte quand j'arrêterais ma propre monture.

— Vous aviez dit que vous enterreriez mon père, lança soudain Nessa, accusatrice. Mais vous n'en avez rien fait. Je m'en suis occupée, avec l'aide de mes sœurs. Néanmoins, je constate que vous ne tenez pas parole.

— Je respecte toujours mes engagements, Nessa. Cette clause n'était pas incluse. Ce n'était qu'une aimable proposition, dont j'avais l'intention de m'acquitter. Malheureusement, j'ai dû me procurer des chevaux, et je n'en ai pas eu le temps. D'ailleurs, mieux valait que tu t'en charges toi-même. Tu lui devais bien ça, après t'être enfuie et

l'avoir laissé mourir seul.

Nessa ne répliqua pas, mais deux larmes roulèrent sur ses joues. Me tournant vivement le dos, elle se mit en selle pendant que ses sœurs grimpaient dans la charrette, et nous remontâmes le chemin menant à la route. L'herbe des talus était couverte de gelée blanche.

Me procurer trois chevaux n'avait pas été une mince affaire. Comme j'évite de voler ou de tuer au sein de ma propre haizda, j'avais dû m'aventurer bien au-delà. J'espérais que Nessa ne remarquerait pas les taches sombres sur le flanc de la jument.

Le conflit entre mon peuple et les humains durait depuis plus de cinq cents ans. A certaines époques, au temps de l'expansion des Kobalos, il avait viré en guerre ouverte. A présent, une sourde hostilité couvait.

Ma haizda, mon vaste domaine personnel, englobe de nombreuses fermes et de petits hameaux soumis à mon autorité. Mais, au-delà de ses frontières, je deviens la cible de toutes sortes de malveillances. En voyant ces trois *purrai* en ma possession, les humains se regrouperaient pour me les reprendre de force. Je devais me tenir sur mes gardes et progresser le plus souvent de nuit.

Un peu avant l'aube du troisième jour, il se mit à neiger.

Ce ne fut d'abord qu'une légère poussière, ajoutant à peine à la blancheur du gel qui couvrait le sol. Bientôt, les flocons grossirent, et le vent d'est forçit.

— On ne peut pas voyager dans ces conditions, protesta Nessa. On va mourir de froid !

— Il faut continuer, insistai-je. On n'a pas le choix. Je suis assez endurci pour supporter ça. Mais si nous nous arrêtons maintenant, de faibles humaines comme vous périront.

Je savais cependant que les intempéries nous contraindraient à faire halte, car les filles n'y survivraient pas plus de quelques jours. Il me fallait modifier mes plans.

Malgré le ciel qui s'éclairait de lueurs grisâtres, je décidai de courir le risque et de poursuivre notre route après un bref repos. Nous nous dirigeâmes vers l'ouest plutôt que vers le sud, droit entre les mâchoires du blizzard.

Susan et Bryony, assises sous la bâche au fond de la carriole, se plaignaient d'être gelées, et je pouvais difficilement les en blâmer. Or, au bout d'une heure ou deux, elles déclarèrent que, à l'abri de la bâche, les cahots les rendaient malades. Elles passèrent donc la tête à l'extérieur, laissant leurs visages exposés à la morsure du froid. Il s'en fallut de peu qu'elles ne finissent en glaçons.

Quand la lumière commença à baisser, nous traversions un épais bois de conifères, descendant en pente raide vers un ruisseau gelé. De l'autre côté, la remontée était plus abrupte encore.

— Nos chevaux n'escaladeront jamais ça ! s'écria Nessa.

Elle avait raison.

Mais, au fond de la ravine, sur notre gauche, se dressait un portail fermé par cinq barres. Lui adressant une grimace narquoise, je mis pied à terre. Après un bon moment à creuser la neige, à tirer et pousser, je réussis à ouvrir suffisamment la grille pour laisser passer la charrette.

Un sentier cendré longeait le ruisseau, sur lequel la neige ne tenait pas. Chaque flocon fondait aussitôt au contact du sol, qui fumait.

Nessa mit pied à terre à son tour et franchit le portail, tirant la jument par la bride. Elle se pencha pour toucher la cendre de ses doigts.

Elle les retira vivement avec un petit cri :

— C'est chaud !

— Bien sûr que c'est chaud ! confirmai-je en riant. Sinon pourquoi la neige fondrait-elle ?

Nessa marcha jusqu'à la charrette pour parler à ses sœurs :

— Ça va ?

— J'ai si froid ! gémit Susan. Je ne sens plus ni mes mains ni mon nez.

— J'ai mal au cœur, Nessa. Quand est-ce qu'on s'arrête ? geignit Bryony.

En guise de réponse, Nessa se tourna vers moi.

— Où allons-nous ?

— Dans une auberge, répondis-je.

Et sans plus d'explications, je me remis en selle et pris la tête du convoi.

Les sapins et les épicéas laissèrent la place à des sycomores, des chênes et des frênes dépouillés de leurs feuilles, qui attendaient le retour du bref été. Ils se pressaient autour de nous, noirs et raides, leurs branches griffant le ciel gris.

Il se fit bientôt un étrange silence : le vent tomba d'un coup ; le claquement des sabots et le roulement de la charrette eux-mêmes semblaient étouffés par la cendre.

Bryony, la plus jeune, se mit à sangloter. Avant que Nessa ait pressé sa monture pour se rapprocher de sa sœur, je me retournai et, plaçant un doigt vertical devant ma bouche, lui enjoignis de se taire.

Quelques instants plus tard, j'aperçus à travers les arbres une faible lueur pourpre clignotante, tel un œil gigantesque. Peu après, une construction apparut.

C'était une tour sombre entourée de murailles circulaires munies de créneaux. On accédait à la herse par un pont-levis enjambant de larges douves.

— C'est ça, votre auberge ? s'exclama Nessa avec colère. J'espérais un lieu bien chauffé avec des chambres propres où on aurait dormi confortablement. Mes sœurs sont à moitié mortes de froid. Qu'est-ce que c'est que ce bâtiment sinistre ? Il n'a pas été bâti par des mains humaines !

La tour elle-même, haute de neuf étages, était aussi vaste que trois fermes réunies. Le long de ses murs d'un rouge sombre, des ruisselets d'eau cascadaient. Car, alors qu'il continuait de neiger dru, le sol, tout autour, était dégagé et fumait, à croire qu'un feu énorme flambait dans les entrailles de la terre. La forteresse avait été érigée au-dessus d'un geyser souterrain qui la chauffait.

J'y avais passé une nuit, une quarantaine d'années plus tôt, en me rendant à la foire aux esclaves pour remplir mes obligations. Le seigneur qui y régnait alors était mort, tué par Nunc, le Haut Mage, actuel maître des lieux.

Je souris à Nessa.

— Ce genre d'hôtellerie n'est pas fait pour les humains. Mais à la guerre comme à la guerre ! Ceci est un *kulad*, une forteresse bâtie par mon peuple.

Ne me quitte pas d'une semelle si tu veux survivre à cette nuit !

Nous avançâmes, et les deux plus jeunes sœurs étouffèrent un cri quand la herse commença à se relever. On entendait clairement le grincement des chaînes et des poulies, mais on ne voyait aucun gardien, et personne ne se présenta pour nous accueillir ou nous défier.

Je guidai les filles vers les étables où de la paille fraîche attendait les chevaux. Un apprentis abrita la charrette des intempéries. Puis une porte étroite nous mena à un escalier en colimaçon qui s'élevait vers les hauteurs obscures de la tour. Toutes les dix marches, des torches étaient accrochées au mur par des anneaux de fer. Leur flamme jaune vacillante peinait à repousser les ombres amoncelées au-dessus de nous.

— Je n'aime pas cet endroit, pleurnicha Bryony. Je sens des yeux qui nous regardent, des choses hideuses cachées dans le noir !

— Il n'y a rien de tout ça, lui assura Nessa. Ce n'est que ton imagination.

— Mais s'il y a des insectes ou des souris ? s'inquiéta Susan.

Aussi appétissante qu'elle soit, cette purra avait une voix exaspérante !

Nous nous engageâmes dans l'escalier; des portes de bois étaient disposées à intervalles réguliers. J'en trouvai trois les unes à côté des autres ; dans chaque serrure rouillée était insérée une grosse clé de fer.

— Voici une chambre chaude pour chacune de vous, dis-je, ma queue battant l'air avec impatience. Vous y serez en sécurité si je verrouille la porte. Tâchez de dormir! Des filles en pleine croissance comme vous ont besoin de sommeil. Il n'y aura pas de souper, mais le petit déjeuner sera servi à l'aube.

— On ne peut pas partager la même chambre ? s'enquit Nessa.

— C'est trop petit, dis-je en ouvrant la première porte. Et il n'y a qu'un lit par chambre.

Nessa jeta un coup d'œil dans la pièce et grimaça. Elle était en effet minuscule et inconfortable.

— C'est sale, se plaignit Susan, boudeuse.

Bryony supplia:

— Je veux rester avec Nessa ! Je veux rester avec Nessa !

Celle-ci fit une ultime tentative :

— S'il vous plaît, permettez à Bryony de partager ma chambre ! Elle est trop jeune pour dormir seule dans un endroit pareil...

Avec un rictus féroce, je la poussai rudement à l'intérieur. Je claquai la porte derrière elle et verrouillai la serrure. Je fis rapidement de même avec les deux autres.

En vérité, je n'agissais pas ainsi par cruauté mais pour garantir leur sécurité. En les enfermant séparément, je les désignais comme trois éléments distincts m'appartenant, selon la coutume de mon peuple.

Je n'avais pas d'autre choix que d'amener ces filles ici. Exposées plus longtemps au froid, elles seraient mortes. Nous étions à présent bien loin des dernières habitations humaines, et c'était le seul refuge disponible. L'endroit était dangereux, même pour un mage de haizda, et je n'étais pas certain d'être le bienvenu. Maintenant, selon la tradition, je devais monter au sommet de la tour et faire allégeance à Nunc, le seigneur des lieux, dont la formidable réputation répandait la terreur.

Il avait le titre de Haut Mage, le plus élevé parmi les mages kobalos. En tant qu'étrangers habitant nos propres territoires loin de Valkarky, nos haizdas ne connaissaient pas ce genre de hiérarchie. Je n'avais pas peur du Haut Mage, mais j'étais prêt à me soumettre à son autorité si nécessaire. En cas d'affrontement, je n'étais pas sûr de l'issue du combat. Néanmoins, j'étais curieux de rencontrer Nunc en chair et en os, afin de juger si sa sinistre renommée était justifiée. On racontait que, lors d'un raid contre un royaume humain, il avait dévoré les sept fils du roi sous les yeux de leur père, avant d'arracher à mains nues la tête de l'infortuné monarque.

Plus je m'élevais dans la spirale de l'escalier, plus l'air était chaud

et humide, et plus mon malaise augmentait. Rendre l'environnement pénible afin de démontrer leur puissance est une caractéristique des Hauts Mages.

Alors que j'arrivais au dernier étage, je n'avais encore aperçu aucun garde. Cependant, ma queue me disait que de nombreux serviteurs de Nunc étaient rassemblés dans les souterrains creusés sous la tour.

Il n'y avait qu'une seule porte, que je poussai. J'entrai dans une antichambre, une salle de bains où les hôtes de Nunc pouvaient se laver avant d'aller plus loin. Je n'en avais jamais vu de pareille. La chaleur y était insupportable ; l'air irrespirable et saturé de vapeur me fit suffoquer.

À part un promenoir de pierre et un pont étroit permettant de traverser, la salle tout entière n'était qu'un bassin rempli d'une eau si chaude qu'elle fumait.

Nunc, le Haut Mage, y était immergé jusqu'aux aisselles, mais on voyait ses genoux, sur lesquels reposaient ses énormes mains velues. Il avait le visage rasé, selon la mode des mages kobalos. Sa courte toison était noire, sauf une longue tache grise en haut du front — cicatrice d'un duel dont il était très fier.

Malgré sa masse impressionnante — il faisait une fois et demie ma taille —, Nunc ne m'intimidait pas. La taille est une chose relative, et j'étais capable de prendre la même.

— Entre dans l'eau, mon hôte, tonna Nunc. Ma maison est ta maison. Mes purrai sont tes purrai.

Il s'était exprimé en *baelic*, la langue des Kobalos ; je ne l'avais pas entendu parler depuis des années, et sa sonorité me parut insolite, comme si le temps passé auprès des humains m'avait rendu mon propre peuple étranger. Je me tins sur mes gardes. Je n'avais encore jamais rencontré Nunc. S'adresser en *baelic* un inconnu est, chez les Kobalos, un signe de bienveillance et d'amitié ; mais cela précède fréquemment une proposition d'échange. Or, je n'avais rien à lui proposer.

Je m'inclinai, ôtai ma ceinture et mon sabre que je déposai soigneusement contre le mur, défit les treize boutons de ma veste et la suspendis à l'un des crochets au dos de la porte. Elle était plus lourde que d'habitude, car la poche contenait les trois clés des chambres des filles. Je détachai ensuite les baudriers où pendaient les fourreaux de mes deux courtes dagues pour les accrocher à côté du sabre.

Enfin, je retirai mes bottes et me préparai à entrer dans l'eau. Supporter une température proche de l'ébullition exigerait de moi une grande concentration et un gros effort de volonté ; je devais néanmoins m'immerger ne serait-ce que quelques instants pour me plier aux règles de l'hospitalité. Je ne devais en aucun cas offrir à Nunc un prétexte pour me nuire.

Je m'obligeai donc à me glisser dans l'eau bouillante. Cependant, d'autres pensées troublaient déjà ma concentration. Me remémorant les paroles de bienvenue de Nunc, je m'inquiétais soudain de ses allusions aux purrai.

Les purrai sont de jeunes esclaves humaines, généralement élevées dans les *skleech* — des sortes d'enclos — de Valkarky, le plus souvent pour être mangées. Le terme s'applique également à des filles comme les trois sœurs. Que Nunc garde des purrai dans sa tour ne me surprenait guère, mais qu'il les offre aussi vite à un hôte était inhabituel. Ce fait, ajouté à son emploi du baelic, suggérerait qu'il souhaitait me proposer un marché.

Les paroles qui suivirent confirmèrent cette hypothèse :

— Je t'offre mes trois purrai les plus précieuses. En échange, tu me donneras celles que tu possèdes.

— Avec l'immense considération que je vous dois, dis-je, je me vois dans l'obligation de décliner une offre aussi généreuse. Je me suis engagé à conduire ces trois purrai chez leur parentèle au village de Stoneleigh.

Un grondement sourd roula dans la gorge de Nunc :

— Une promesse faite à un humain n'a aucune valeur, ici. En tant que Haut Mage, j'exige ton obéissance. Je veux la plus jeune cette nuit pour la fête de *Talkus* le Non-Né. Une jeune chair aussi goûteuse embellira le festin.

D'une voix pleine de déférence, j'objectai :

— Malgré toute ma considération pour votre titre, Seigneur Nunc, je n'ai aucune obligation envers vous. Mes purrai m'appartiennent, et la loi des Kobalos me permet d'en disposer à ma guise. Je regrette, mais il me faut rejeter votre proposition.

Si je devais respecter l'autorité du Haut Mage, j'étais parfaitement en droit de refuser sa demande. La discussion aurait donc dû s'arrêter

là. Or, à peine avais-je fini de parler que je sentis une vive douleur dans la cheville gauche. D'un geste instinctif, je tendis la main et touchai quelque chose qui me fila entre les doigts en ondulant.

Je maudis ma stupidité: j'avais été mordu par un serpent d'eau. La vapeur brûlante avait endormi ma vigilance, sinon j'aurais décelé la présence de cette créature dès mon entrée dans l'antichambre. Il m'aurait suffi de lever la queue pour la détecter. Seulement, un tel comportement aurait été impensable; il aurait marqué une grave atteinte à l'étiquette et une insulte envers mon hôte. Je ne m'étais pas attendu à pareille trahison.

Craignant pour ma vie, je voulus m'extirper du bassin.

Il était déjà trop tard. Je retombai dans l'eau, saisi d'engourdissement. Je haletais, un étau me serrait la poitrine.

Les murs renvoyèrent en écho la voix tonnante de Nunc:

— Ta fin est venue. Tu as eu tort de rejeter mon offre. A présent, tes purrai sont à moi, et je ne te dois rien en retour.

Tressaillant de douleur, je sombrai dans une profonde obscurité. Je n'avais pas peur de mourir, mais ma honte était grande de m'être laissé berné aussi facilement. J'avais commis l'erreur de sous-estimer Nunc. Le skaiium s'était emparé de moi sans que j'y prenne garde. Je m'étais amolli. Je n'étais plus capable d'être mage d'une haizda.

La bête kobalos



≡ NESSA ≡

Courage, Nessa, me dis-je à moi-même. C'est le moment ou jamais de te montrer brave — pour ton salut et surtout celui de tes sœurs !

J'étais enfermée dans une pièce étroite, dépourvue de fenêtres. Une chandelle était plantée sur un bout de fer rouillé dépassant du mur, et c'est à cette maigre lumière que j'examinai l'endroit.

Le cœur me manqua lorsque je constatai qu'en vérité, ce n'était qu'une cellule ; pas de meubles, rien qu'une brassée de paille sale jetée dans un coin.

De sombres éclaboussures souillaient les murs, et j'avais grand-peur que ce ne soit du sang. Frissonnante, je m'approchai pour mieux voir; je sentis aussitôt la chaleur qui irradiait de la paroi. Au moins, je

n'aurais pas froid; c'était un léger réconfort.

Un trou fermé par un couvercle de métal servait aux besoins naturels ; il y avait un pichet d'eau, mais rien à manger.

Je connus d'abord quelques instants de désespoir, vite remplacé par la colère. Pourquoi ma vie se terminerait-elle avant même d'avoir commencé ? Le profond chagrin que j'avais ressenti à la mort de mon père s'était mué en un douloureux et permanent sentiment de perte. Je l'aimais, mais je lui en voulais terriblement. Il n'avait donc pas pensé à ce que j'éprouverais ? Que disait-il dans sa lettre ?

Si cela avait été nécessaire, je me serais sacrifié pour vous. Maintenant, c'est à toi de te sacrifier pour tes soeurs.

Il en parlait à son aise ! Ça lui était facile de dire qu'il l'aurait fait ! La mort l'avait libéré de cette exigence. Mon malheur à moi n'en était qu'à ses débuts. J'allais devenir l'esclave de ces bêtes. Je n'aurais jamais de famille, jamais de mari ni d'enfants.

Je vérifiai la porte. Il n'y avait pas de poignée à l'intérieur, et j'avais entendu la clé tourner dans la serrure. Impossible de sortir ! Je me mis à pleurer sans bruit, mais je ne m'apitoyais pas sur moi-même ; je pleurais pour mes sœurs. La pauvre Bryony devait être morte de peur, enfermée dans une cellule semblable !

Avec quelle rapidité nous étions tombées d'un bonheur tout relatif à une profonde misère ! Notre mère était morte en mettant Bryony au monde, mais depuis ce triste jour, Père avait fait de son mieux pour nous élever, marchandant bravement avec le Kobalos — il le nommait Sliter — pour le tenir à distance. Nous n'avions que peu de relations avec les villageois et les autres fermiers, assez toutefois pour savoir que la bête faisait régner la terreur dans le voisinage alors que nous étions épargnés.

Je crus entendre Bryony sangloter dans la cellule d'à côté. Je criai son nom à deux reprises. Après chaque tentative, je collai l'oreille au mur. Je ne perçus que le silence.

Au bout d'un moment, la chandelle s'éteignit, me plongeant dans l'obscurité. Celle de Bryony allait s'éteindre aussi, et elle serait épouvantée. Elle avait toujours eu peur du noir.

J'avais fini par m'endormir quand je fus réveillée par un cliquetis de clé. La porte s'ouvrit lentement en grinçant sur ses gonds, et la cellule s'emplit d'une lueur jaune.

Je m'attendais à voir Sliter. Or, ce fut une jeune femme qui apparut sur le seuil. D'une main, elle élevait une torche ; de l'autre, elle me fit signe de la suivre.

À part mes sœurs, c'était la première humaine que je voyais depuis que nous avions quitté la ferme.

— Oh, merci! m'écriai-je, soulagée. Mes sœurs...

Mon sourire s'effaça quand je rencontrai ses yeux, où brillait une lueur féroce. Elle n'était pas là en amie.

Ses bras nus étaient couverts d'estafilades. Certaines, d'un rouge vif, paraissaient récentes. Quatre autres femmes se tenaient derrière elle, les joues couturées de cicatrices. Ces femmes se battaient-elles entre elles ? Trois étaient armées de gourdins, la quatrième brandissait un fouet. Toutes étaient jeunes, mais leur regard flambait de colère, et leur visage d'une pâleur extrême semblait n'avoir jamais connu la lumière du soleil.

Je bondis sur mes pieds. La première me fit de nouveau signe d'approcher et, devant mon hésitation, entra dans la cellule, m'attrapa l'avant-bras et me tira rudement vers la porte. Poussant un cri, je tentai de résister, mais elle était trop forte.

Où m'emmenait-elle ? Je ne voulais en aucun cas être séparée de mes sœurs.

— Susan ! Bryony ! hurlai-je.

Dans le corridor, on me croisa les bras derrière le dos et on me poussa jusqu'au sommet d'un escalier en pierre, jusqu'à une porte. La femme me projeta par l'ouverture avec tant de violence que je perdis l'équilibre et m'étais sur un carrelage lisse et chaud au toucher. Les dalles en étaient décorées de créatures exotiques qui ne pouvaient être sorties que de l'imagination d'un artiste fou. L'air était saturé d'une vapeur chaude et humide. En me redressant sur les genoux, je vis un énorme bassin creusé dans le sol.

Après m'avoir poussée dans la pièce, les femmes s'étaient retirées et avaient verrouillé la porte derrière elles. Je me relevai et restai debout, les jambes tremblantes. Pourquoi m'avait-on amenée ici ?

À travers la vapeur, je distinguai un pont étroit qui traversait le bassin et menait à une grosse porte de fer. J'entendis alors un cri de douleur. Je fixai le battant rouillé, saisie d'un affreux pressentiment:

on aurait dit la voix de Susan.

Non, c'était impossible ! On ne l'avait pas emmenée ; je n'avais rien entendu depuis ma cellule. Puis le cri s'éleva de nouveau. C'était bien elle ! On la brutalisait. Les horribles femmes avaient dû la faire monter ici, elle aussi.

La bête avait pourtant promis de nous protéger ! Père nous disait toujours qu'elle était une créature de parole, qui respectait ses engagements. Que s'était-il passé ?

En voulant longer le bassin, je remarquai un manteau noir, pendu à un crochet derrière la porte, et, posés au pied du mur la ceinture et le sabre qui avaient appartenu à mon père. Sliter était-il derrière l'autre porte ? Était-ce lui qui tourmentait Susan ?

Indécise, je parcourus la salle du regard. Soudain, j'aperçus une masse sombre, dans le bassin. On aurait dit une bête à fourrure qui flottait, la face dans l'eau.

La créature était quatre fois trop petite pour être le dénommé Sliter. Mais mon père m'avait raconté un jour qu'un mage de haizda était capable, grâce à la magie noire, de changer de taille. Je l'avais moi-même constaté, observant la bête en douce lors de ses visites à la ferme : sa stature variait selon les jours. Je me rappelai également l'œil énorme qui nous regardait à travers la fente des rideaux quand mes sœurs et moi étions réfugiées dans ma chambre après la mort de Père. J'avais mis cela sur le compte de mon imagination, attisée par la terreur. Peut-être était-ce bien l'œil de la bête, après tout. Si elle était capable de grandir à ce point, elle savait également rétrécir.

Mais, si ce corps était celui de Sliter, comment était-il venu se noyer dans ce bassin? Il me sembla alors voir remuer légèrement un de ses pieds; je m'approchai.

Vivait-il encore ? Si oui, j'avais grande envie de l'enfoncer sous l'eau et de l'y maintenir. Rien ne m'aurait plu davantage, et il était à ma merci. C'était l'occasion ou jamais d'en finir avec lui. Cependant, nous étions dans un lieu dangereux, habité par d'autres êtres tout aussi monstrueux que lui. Sans sa protection, mes sœurs et moi mourrions.

Sans tergiverser plus longtemps, je m'agenouillai au bord du bassin, allongeai le bras et attrapai la bête par le cou. À cet instant, quelque chose fendit l'eau vers moi. Lâchant mon fardeau, je retirai

instinctivement la main. C'était un petit serpent noir à la tête tachetée de jaune. Il ne ressemblait en rien aux reptiles que j'avais pu voir dans les champs.

Je le regardai disparaître avec de lentes ondulations. Il était difficile de le suivre des yeux à travers la vapeur. Sachant qu'il pourrait revenir à tout instant, j'agrippai la bête à deux mains — à la base du cou et au milieu du dos, les doigts enfoncés dans sa fourrure.

— Vas-y ! m'ordonnai-je à moi-même.

Et je tirai de toutes mes forces.

Le bassin était rempli jusqu'au bord, néanmoins, il me fut difficile de hisser la bête hors de l'eau. Avec un dernier effort, j'y réussis. Après quoi, je restai à genoux, tremblante d'épuisement. Un nouveau cri s'éleva derrière la porte de fer, et cette fois, je reconnus clairement la voix de Susan.

— Je vous en prie ! suppliait-elle. Ne faites pas ça ! Ça fait trop mal ! Au secours ! Au secours, je vais mourir !

Mon estomac se contracta à l'idée qu'une de ces créatures soit en train de la torturer.

Sans Sliter, nous étions à la merci des habitants de la tour. Mais le corps trempé qui gisait sur le sol ne donnait aucun signe de vie. Le désespoir m'envahit. Les cris reprirent, cris de douleur et de terreur. Dans mon impuissance à venir en aide à ma sœur, je sentis monter en moi une telle colère que je martelai le corps de Sliter de mes poings. L'eau jaillit de sa bouche et forma une petite mare sombre autour de sa tête.

La couleur du liquide me donna une idée. Il y avait peut-être une possibilité de le ranimer. Le sang ! Le sang humain ! Mon père m'avait dit un jour que Sliter y puisait son pouvoir.

Sautant sur mes pieds, je courus ramasser le sabre de mon père et le traînai jusqu'à la créature. Je m'agenouillai de nouveau près d'elle et la retournai sur le dos. J'examinai avec dégoût la fourrure trempée qui le couvrait des pieds à la tête. De sa bouche pendait une langue si longue qu'elle touchait presque son oreille gauche. Tout en lui me répugnait.

Crispée, anticipant la douleur, je plaçai mon bras au-dessus du muflle de Sliter et entaillai la chair. La lame était bien aiguisée ; elle

pénétra plus profond que je ne m'y attendais. Je ressentis une sorte de vive brûlure. Et mon sang tomba en pluie sombre dans la bouche ouverte de la bête.

À boire!



Ce fut le sens du goût qui me tira du trou noir dans lequel j'étais tombé. Un sang chaud, délicieux, m'emplissait la bouche.

Je toussai, crachai, mais réussis à avaler, et le riche liquide me coula dans le ventre, me rendant la vie. Puis l'odorat me revint. Le fumet appétissant qui dilatait mes narines était celui d'une jeune humaine. Elle était toute proche, et en elle pulsait le même sang délicieux qui gouttait sur ma langue.

Après quoi, je retrouvai le toucher. Les extrémités me picotèrent, tel un million de fourmis, et il me sembla bientôt que tout le corps me brûlait. C'est alors que mon ouïe se remit à fonctionner. Percevant des sanglots, j'ouvris les yeux et découvris avec stupéfaction le visage de Nessa penché sur moi, couvert de larmes. Je vis le sabre dans sa main droite. Dans mon hébètement, je crus qu'elle allait me frapper.

Je voulus lever le bras pour me protéger, mais j'étais trop faible et fus même incapable de m'écarter. Or, à ma grande surprise, elle ne me blessa pas. Étendu sur le sol, je la fixai sans comprendre.

Puis, lentement, je fis le lien entre la lame tranchante et le sang coulant du bras de la fille. Je me rappelai la trahison de Nunc, la morsure du serpent d'eau ; et la signification de cette scène m'apparut. J'avalai encore, puis tentai de saisir le bras de Nessa pour l'approcher de ma bouche avec avidité. Mais mes mouvements étaient trop lents ; elle se recula vivement avec une expression de dégoût.

Cependant, le sang avait agi, je pus rouler sur le sol et me mettre à genoux. Je m'ébrouai comme un chien, projetant des gouttes d'eau autour de moi. Mon esprit se remit à fonctionner.

Et je pris toute la mesure de ce que Nessa avait fait pour moi.

Elle m'avait donné son sang. Ce sang humain avait renforcé ma magie *shakamure*, contré les effets du venin, et m'avait ramené des rivages de la mort. Pourquoi avait-elle fait ça ? Et pourquoi n'était-elle plus dans sa cellule ?

— Quelqu'un fait du mal à ma sœur, là-bas ! Aidez-la, s'il vous plaît ! supplia-t-elle en désignant la porte de fer, de l'autre côté du pont. Vous aviez promis de nous protéger...

Un son me parvint alors, une voix de fille qui gémissait ; et cela venait des appartements privés de Nunc.

— On l'a emmenée là-bas, continua Nessa, affolée. Et où est Bryony ? D'horribles femmes m'ont conduite ici et m'ont enfermée. Je vous ai sauvé la vie, vous êtes mon débiteur, à présent. Aidez-nous, s'il vous plaît !

Je me relevai à grand-peine et sondai l'air de ma queue. Je sentis la présence de Nunc et compris qu'il buvait le sang de Susan. Nunc bafouait les coutumes des Kobalos en s'emparant de ce qui m'appartenait, j'en fus outré. De plus, Nessa avait raison, j'avais une dette envers elle : elle m'avait sauvé la vie.

Il m'était étrange de le reconnaître. Une humaine ne comptait pas. Elle n'était qu'un bien qu'on possède. Alors, d'où me venait ce sentiment ? Était-ce le skaiium ? Mon instinct de prédateur faiblissait-il ? Voilà quelque chose qu'il m'était difficile d'accepter !

Je devais tuer Nunc, retrouvant ainsi toute ma dureté. Rien n'était plus important.

J'augmentai ma taille de façon à dépasser la fille d'une tête. Puis j'allai chercher mes vêtements.

Je chaussai mes bottes, que je laçai soigneusement. Je fixai le baudrier à mon poitrail et vérifiai que mes poignards étaient correctement rangés dans leurs fourreaux. En enfilant ma veste, je constatai que les trois clés n'étaient plus dans la poche. Alors que je fermais les treize boutons, Susan cria de nouveau derrière la porte.

— Faites vite ! supplia Nessa.

Néanmoins, je savais qu'il fallait éviter toute hâte intempestive. En dépit de ma colère, je devais avancer avec précaution, choisir le bon moment et ne frapper que lorsque l'occasion le permettrait. Nunc était seul avec la fille, mais il y avait certainement de nombreux gardes, dans la tour, prêts à défendre le Haut Mage.

Tout en bouclant ma ceinture, j'interrogeai Nessa :

— Qui t'a conduite ici ? Ce n'étaient pas des Kobalos ?

— Non, c'étaient des femmes.

— Combien ?

— Elles étaient cinq.

Ainsi, les purrai de Nunc lui avaient amené Susan, de sorte qu'il puisse boire son sang lentement, savourant chaque gorgée. Sans doute avait-il une autre idée en tête en se faisant livrer Nessa, car elle était trop maigre. Il l'aurait utilisée pour s'entraîner à l'épée, lui infligeant le plus de coupures possible sans la tuer. Elle aurait fini par mourir, autant de peur que d'hémorragie. J'étais sûr que l'enfant, Bryony, avait déjà été remise aux gardes pour la préparation du festin.

— Donne-moi le sabre ! ordonnai-je.

Elle me le tendit.

Je me sentais mieux, mais je n'avais pas recouvré toutes mes forces. Il me fallait encore du sang. Le plus simple aurait été de le prendre à Nessa de force. Or, quelque chose en moi s'y refusait. Puis je me rappelai le reptile.

M'agenouillant au bord du bassin, je plongeai la main dans l'eau fumante.

— Attention ! me prévint Nessa. Il y a un serpent, là-dedans !

— Je l'ai appris à mes dépens, jeune fille ! C'est lui qui m'a mis

dans l'état où tu m'as trouvé. Maintenant, c'est à son tour de souffrir.

J'avais certainement été attaqué par un *skulka* noir, dont la morsure provoque une paralysie immédiate. L'avantage, pour un assassin, est que la présence du venin dans le sang est presque impossible à détecter. Dès que le poison a pénétré dans les veines de la victime, celle-ci n'a plus de réaction et meurt dans de grandes souffrances. Nunc avait certainement développé une immunité en s'exposant graduellement aux toxines — la créature était probablement son compagnon familial.

Ma queue dressée me disait avec bien plus de précision que mes oreilles et mes yeux où se trouvait le serpent. Il ondulait rapidement vers ma main.

À l'instant où le *skulka* s'apprêtait à mordre, je le saisis et le sortis de l'eau. Je l'élevai devant moi, le tenant juste sous la mâchoire pour n'avoir rien à craindre de ses crocs. Puis je le décapitai d'un coup de dents — ce qui tira à Nessa une exclamation horrifiée — et recrachai sa tête dans le bassin avant d'aspirer son sang.

Comme cela ne me suffisait pas, j'arrachai un morceau de chair et le mâchai longuement. La fille avait peine à cacher son dégoût. Ne comprenait-elle donc pas que j'avais besoin de ça pour sauver sa sœur, qui criait de nouveau derrière la porte ?

— Un peu de patience, jeune fille ! l'exhortai-je. Je dois retrouver mes forces, sinon nous mourrons tous.

J'attendis d'avoir mangé le serpent en entier avant de franchir le pont pour m'approcher de la porte. Comme je m'y attendais, elle n'était pas verrouillée. Je pénétrai dans un corridor étroit menant à une autre porte. Je l'ouvris également et, Nessa sur mes talons, pénétrai avec témérité dans les appartements privés de Nunc.

Une vaste pièce faisait fonction de bureau, d'armurerie et de chambre, et en tant que demeure d'un Haut Mage, elle présentait un curieux mélange de luxe et d'austérité. Une grande table de travail en chêne sculpté contrastait avec les dalles nues. Ses rebords étaient ornés d'argent fin, d'une qualité que je reconnus aussitôt : il venait de mines conquises cinquante-trois ans plus tôt au cours d'un raid audacieux dans les territoires humains du Sud. Nul n'ignorait les exploits de Nunc car, dans son égocentrisme, il travaillait lui-même à sa renommée.

Sur le mur du fond étaient accrochés des boucliers, des haches, des

lances et des épées de toutes sortes, certaines de facture exotique. Au-dessous, des cartes et des documents s'empilaient sur une table, maintenus par un énorme presse-papier en agate bleue.

Mes appartements, dans mon ghanbala, contenaient également de beaux objets. Mais je préférais à ce déploiement ostentatoire ma collection de pots contenant des herbes, des baumes, des échantillons de faune et de flore nécessaires à ma connaissance de la nature et utiles à ma magie.

Ici, les murs étaient entièrement lambrissés. Certains panneaux sculptés représentaient des guerriers en armure, parmi lesquels on reconnaissait le dernier roi de Valkarky, qui fut poignardé par un assassin.

Nunc était là, les dents plantées dans le cou de Susan, à présent inconsciente. Une exclamation de Nessa alerta le Haut Mage.

Laissant tomber sa proie inerte sur le sol, il bondit, s'empara d'une des lances accrochées au mur et la brandit vers moi. Déjà habillé pour la fête, il portait une cotte de mailles en métal précieux, qui me parut malheureusement assez épaisse pour repousser une lame. Mais il s'était préparé à festoyer, pas à combattre. Sa tête et son cou étaient nus et vulnérables.

— Seigneur Nunc, lançai-je avec colère. Vous avez là quelque chose qui m'appartient et que vous devez me rendre !

Tout en parlant, je dressai ma queue derrière mon dos de façon à être averti des intentions de l'ennemi, et je m'en félicitai aussitôt. Car, en réponse à ma sommation, et sans qu'aucun de ses muscles ait frémi, il projeta la lance vers ma tête.

Par chance, j'avais anticipé l'attaque. Alors que l'arme filait sur moi, je levai le bras et, du plat de mon épée, la détournai habilement. Elle heurta le mur et retomba sur les dalles.

Revenue à elle, Susan se redressa sur les genoux, les yeux écarquillés d'effroi, et se remit à crier. Ayant décroché du mur un sabre et un bouclier, Nunc me fit face.

Son torse musculeux, bien qu'un peu empâté au niveau de l'estomac, témoignait de son entraînement quotidien au combat. Moi aussi, autrefois, je m'exerçais chaque jour, avant de devenir mage d'une haizda. A présent, seule la chasse me maintenait en forme, et dans une bataille, je préférais me fier à mon instinct plutôt que de

suivre les pratiques routinières d'un Haut Mage.

Si Nunc n'était plus de la première jeunesse, il restait un adversaire dangereux, et ma vigueur avait été mise à mal par mon pénible séjour dans l'eau. Incapable de mener un long duel, je devais abattre mon ennemi du premier coup.

De la main gauche, je déboutonnai le haut de ma veste pour saisir une courte dague. Armé des deux lames, je contournai le bureau et m'avançai lentement vers le Haut Mage.

Du coin de l'œil, je vis Nessa s'élancer. Je crus qu'elle courait reconforter sa sœur. Or, à ma grande stupéfaction, elle ramassa la lance et fonça sur Nunc.

La lance rebondit contre le bouclier, et Nunc, se servant de celui-ci comme d'une matraque, en frappa la fille à l'épaule. Elle fut projetée contre le lambris.

Par ce geste, le Haut Mage venait de commettre l'erreur qui lui serait fatale. J'avais suivi Nessa dans sa charge furieuse; en me voyant approcher, Nunc tenta de se protéger de son bouclier — trop tard ! je lui tranchai la gorge d'un coup de sabre si puissant que sa tête se détacha presque du tronc. Il s'écroula sur les dalles.

Je m'agenouillai aussitôt près de l'agonisant. Son sang serait ma force ; il me donnerait une chance de m'échapper de cette forteresse.

Je m'abreuvai goulûment du chaud liquide jaillissant du cou de Nunc; et mon corps s'emplit d'un flux vital, d'une énergie nouvelle.

L'assassin Shaiksa



Repu, je rotai bruyamment.

Nessa s'était relevée et se tenait l'épaule avec une grimace de douleur. Sa bravoure m'avait impressionné — son intervention m'avait permis de vaincre Nunc. Elle était pâle et elle tremblait, mais ne souffrait que d'ecchymoses et serait vite rétablie. Les purrai sont résistantes. Je lui souris. Le regard qu'elle me retourna était empli de répulsion. Je me nettoyai donc les lèvres d'un coup de langue, retournai dans la salle au bassin et m'agenouillai au bord. Puis, des deux mains, je me lavai le visage et la tête dans l'eau fumante.

Nessa et Susan entrèrent dans la pièce, l'une soutenant l'autre. Elles me contemplaient avec effroi, comme si je les avais maltraitées au lieu de les sauver d'une mort certaine. Certes, elles étaient l'une et l'autre en mauvaise condition. En plus de son épaule blessée, Nessa avait le visage meurtri. Quant à Susan, elle était livide. Il s'en était fallu de peu qu'elle ne soit vidée de son sang.

— Je vais vous trouver des vêtements, dis-je. De bons vêtements

de purrai qui vous protégeront du blizzard. Puis nous quitterons ces lieux.

Susan s'apprêta à parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Elle tremblait toujours, trop choquée par ce qu'elle venait d'endurer. Nessa, elle, semblait furieuse et plus déterminée que jamais.

— Et Bryony ? fit-elle.

— Je prendrais des vêtements pour elle aussi, bien sûr. Mais il faut nous échapper de cette forteresse. Si vous vouiez avoir une chance de survivre, suivez exactement mes instructions.

Je trouvais inutile de la bouleverser en lui révélant que Bryony était probablement déjà morte. Elle l'apprendrait bien assez tôt.

Je précédai les deux filles dans l'escalier de pierre. Je tenais devant moi le sabre et la dague ; derrière moi, ma queue levée cherchait à percevoir la plus légère menace.

Je trouvai ce que je cherchais dans une garde-robe réservée aux esclaves : de chauds pantalons de chanvre, de bonnes tuniques de laine et des capes imperméables à capuchon, de celles que portent les purrai quand elles accomplissent leurs tâches domestiques à l'extérieur.

Ainsi chargé, je retournai vers l'escalier.

Je n'avais pas pris la peine de me charger de vêtements pour Bryony — de toute façon, il n'y en avait pas à sa taille. Mais quand je déposai le paquet dans les bras de Nessa, elle ne s'en aperçut pas.

Nous parvînmes enfin devant les trois cellules. Les clés étaient de nouveau dans les serrures, mais les trois portes étaient grandes ouvertes.

Poussant une exclamation, Nessa visita chaque cellule l'une après l'autre, espérant y trouver sa sœur. Puis, le visage tendu par l'angoisse, elle fonça sur moi en criant :

— Où est-elle ? Où l'ont-ils emmenée ?

— Oublie-la, Nessa, cela vaudra mieux ! Elle est en paix, à présent.

— Elle n'est qu'une enfant ! Vous aviez promis de la sauver !

— Oublie-la. Il faut partir, maintenant, sinon nous mourrons. Si tu veux vivre, suis-moi. Bientôt, il sera trop tard.

— Je ne partirai pas sans elle.

Cette purra mettait ma patience à rude épreuve.

— Tu le regretteras quand tu sentiras la morsure d'une lame dans ta chair. Ils te tueront en prenant tout leur temps...

D'une voix si basse que c'était presque un murmure, Nessa reprit :

— Je vous ai sauvé la vie.

Empoignant ma fourrure, elle attira ma tête vers la sienne.

— Vous me devez une vie. Je vous ai sauvé, vous sauverez ma sœur.

Même si ces mots exprimaient une vérité indéniable, ils n'auraient pas dû avoir le moindre pouvoir sur moi. Or, ils me mettaient dans un état bizarre. C'était étrange de sentir Nessa si près de moi, ses doigts crispés dans ma fourrure.

Curieusement, j'aimais cela. J'aimais le contact de son front contre le mien. Aucun humain n'avait jamais osé un tel geste. La plupart préféraient mettre la plus grande distance possible entre eux et moi. Et cette fille était là, si proche, qui me fixait dans les yeux.

Brusquement, elle me repoussa et enfouit son visage dans ses mains.

Il me fallut quelques instants pour reprendre mes esprits. Puis je m'entendis parler, comme si ma voix venait de très loin, comme si elle appartenait à un autre que moi :

— Va sortir nos chevaux de l'écurie. Selle-les, mais abandonne la charrette — la neige sera trop épaisse, à présent. Si je ne suis pas là avec ta sœur quand tu auras sellé les montures, partez sans moi et chevauchez vers le sud. Le temps s'améliorera d'ici deux ou trois jours; alors, je vous rattraperai.

Je conduisis les deux filles à la porte donnant sur la cour.

Quand je l'ouvris, j'aperçus les écuries à travers les tourbillons de neige, et la lumière jaune d'une lanterne se reflétant sur les pavés mouillés.

Je fourrai ma dague dans la main de Nessa.

— Si des purrai te barrent le passage, menace-les avec ça. Elles craignent les lames. Elles ne connaissent que trop bien leur morsure : c'est ainsi qu'elles sont dressées.

Nessa acquiesça d'un signe de tête et sortit dans la neige, suivie de Susan. Une seule fois, elle se retourna, et ses prunelles brillèrent dans le noir, telles deux étoiles. Une fois de plus, sa détermination me stupéfia, autant que me stupéfiait ma propre attitude envers elle.

Ma précédente visite m'avait familiarisé avec l'architecture de la tour. La vaste cave servait de salle de festin. Je descendis les marches jusqu'à une porte en chêne massif. Elle n'était pas verrouillée ; ceux qui se tenaient derrière ne craignaient pas les intrus. Il me suffisait de tourner l'énorme anneau de fer, au centre, pour l'ouvrir.

Tenant fermement le sabre dans la main droite, je laissai ma queue m'apprendre ce que le battant me dissimulait. Tout d'abord, je trouvai l'enfant. Étonnamment, elle était encore en vie, mais elle n'en avait plus pour longtemps. Ils se préparaient à l'égorger.

Je commençai par estimer les forces en présence. Il y avait là des cuisiniers, des armuriers et quelques domestiques. Mais également trente-neuf soldats bien entraînés. L'affrontement promettait d'être rude.

Sans douter un seul instant de ma victoire, je savais que mes chances étaient minces de quitter la pièce avec l'enfant indemne. Le feu d'une bataille rend bien des choses incertaines.

De la main gauche, je tournai lentement l'anneau de fer. Puis, tout aussi lentement, j'entrouvris la porte, dont les vieux gonds grincèrent.

Une énorme cheminée occupait le mur du fond, si bien que tous — soldats et serviteurs —, rassemblés devant l'âtre, me tournaient le dos. Une rumeur de conversations animées montait autour d'eux. Plusieurs tables disposées entre la porte et la cheminée étaient couvertes de plats et de chopes. Bien que le festin n'ait pas commencé, il était clair que la forte bière brune avait déjà abondamment coulé. Je me réjouis de leur stupidité ; l'alcool les affaiblirait.

La viande ne garnissait pas encore la broche, mais cela ne tarderait pas, car Bryony était maintenue à genoux sur les dalles. Un baquet de bois placé sous sa tête attendait de recueillir son sang. Un bandeau sur les yeux, la petite victime sanglotait. On aiguisait le couteau qui allait

lui trancher le cou. Je notai que son exécuter, doté de trois longues queues noires tressées, serait un adversaire particulièrement redoutable : cette natte le désignait comme un *Shaiksa*, un membre de la confrérie des assassins d'élite qui porte ce nom, uniquement soumis au *Triumvirat* de Hauts Mages gouvernant Valkarky.

Sauver l'enfant ne serait pas une tâche facile.

Le grincement de la porte se serait perdu dans le brouhaha des voix ; je l'amplifiai donc, de sorte qu'il emplisse l'immense salle d'un grondement de tonnerre. Tous les regards se tournèrent vers la source de ce bruit incongru.

Pénétrant hardiment dans la pièce, je lançai mon défi d'une voix forte :

— Donnez-moi l'enfant ! Elle m'appartient. Elle m'a été dérobée au mépris de toutes les lois de l'hospitalité et de mes droits de propriétaire !

La morsure d'une lame



≡ NESSA ≡

Je conduisis ma sœur, qui grelottait de peur et de froid, vers les écuries. Le vent nous jetait des flocons de neige au visage, mais les pavés mouillés fumaient.

— Tu l'as touché, Nessa! s'offusqua Susan. Comment as-tu supporté ce contact ? — J'ai fait ce qu'il fallait pour sauver Bryony, dis-je. A la vérité, j'avais du mal à le croire. L'avoir saisi ainsi par la fourrure, l'avoir attiré vers moi de sorte que nos fronts se touchent... ! Il aurait pu me poignarder. Mon angoisse pour ma petite sœur m'avait insufflé cette témérité. En tout cas, ça avait marché, et j'avais survécu.

Depuis que Mère était morte en la mettant au monde, je m'occupais de Bryony comme si elle était mon propre enfant. Je ne

pouvais pas l'abandonner.

Deux portes donnaient accès aux écuries. Lorsque nous atteignîmes la première, Susan lâcha un gémissement de terreur. Je lui fis signe de se taire avec colère. J'en éprouvai aussitôt de la culpabilité. Je me comportais comme la bête. Mais qu'un des Kobalos nous entende, et nous étions mortes.

Je pensai à la pauvre Bryony, espérant contre toute attente que Sliter arriverait à temps pour la sauver. Pénétrant prudemment dans le cercle de lumière jaune projeté par les lanternes, je jetai un œil à l'intérieur des écuries. Il y faisait chaud ; l'air sentait la paille et le crottin.

Il y avait plus de trente stalles, toutes occupées. Je les longuai lentement, à la recherche de nos montures. Je n'étais pas sûre d'être entrée par la porte que nous avions empruntée à notre arrivée. Nos bêtes étaient peut-être à l'autre bout ? Je pressai le pas.

Soudain, je fis halte : des voix gutturales s'élevaient au fond des écuries. Je ne voyais personne et ne comprenais pas ce qui se disait, mais ce ne pouvait être que des Kobalos. Je découvris alors cinq ou six chevaux déjà sellés, chargés de sacs apparemment emplis de provisions. Pourquoi ne pas les prendre ? Nous gagnerions un temps précieux en évitant de chercher les nôtres et de les seller.

J'ouvris la porte d'une des stalles et tirai le premier cheval par la bride.

— Tu monteras celui-ci, dis-je à Susan en lui tendant les rênes.

— Et la charrette avec nos malles ? gémit-elle. Mes plus belles robes sont dedans !

— On n'a pas le temps. On risque notre peau, répliquai-je sèchement.

Il ne me fallut qu'un instant pour faire sortir deux autres bêtes — des chevaux pie, comme le premier — de leur stalle.

J'allais m'emparer d'une quatrième monture quand un bruit de pas retentit sur les dalles, au-dehors. Prise de panique, je faillis me précipiter au fond des écuries. Seule la honte d'abandonner mes sœurs me retint.

Je pris une longue inspiration, agrippai le manche du poignard et

fis face.

Celle qui apparut dans l'embrasure de la porte, armée d'une matraque, était l'une des féroces jeunes femmes qui m'avaient emmenée dans la salle au bassin où j'avais trouvé Sliter. D'une main mal assurée, je pointai le poignard vers elle. En le voyant, elle fit halte à cinq pas de moi.

Sa matraque m'effrayait, mais ma lame semblait l'effrayer plus encore. Je fis mine d'attaquer. Elle recula.

— Susan, fais sortir les chevaux ! lançai-je.

Susan s'embrouilla avec les rênes, mais finit par tirer les trois bêtes dans la cour. Je la suivis, marchant prudemment à reculons sans quitter des yeux la femme à la matraque.

À chaque pas que je faisais, elle avançait d'autant, et je crus lire dans ses yeux une détermination nouvelle.

Son visage et ses bras étaient coutrés de cicatrices — on dressait et matait les esclaves à coups de lame, m'avait révélé Sliter. Tel serait mon sort si je devenais moi-même esclave.

Je tentai une autre tactique.

— Si tu venais avec nous? proposai-je avec un sourire forcé. Pourquoi rester dans ces lieux où on te maltraite ? Fais comme nous ! Fuis !

Pour toute réponse, elle fronça des sourcils menaçants. Soudain, je compris: si elle nous laissait nous échapper avec les chevaux, elle serait punie, peut-être même tuée. Elle craignait bien plus ses maîtres que moi et mon poignard. Mais à présent, j'étais dans la cour et je devais protéger mes soeurs.

— Conduis les bêtes au portail! ordonnai-je à Susan.

La femme avançait toujours, un pas après l'autre. Puis j'entendis d'autres voix féminines. Plusieurs esclaves accouraient, menées par leur chef, la porteuse de torche.

— Je ne veux pas mourir! se lamenta Susan. Pas ici ! Pas comme ça ! Ce n'est pas juste, on n'a rien fait de mal. Je veux rentrer à la maison !

Elle avait raison, les dés étaient jetés, nous allions sans doute mourir. Je n'avais pas pour autant l'intention de montrer ma terreur et mon désespoir. Pourquoi leur donner ce plaisir? Je ne capitulerais pas sans combattre. Je levai le poignard.

La première femme courut vers moi, la matraque brandie, prête à me briser le crâne. Mue par le courage du désespoir, je frappai.

La lame s'enfonça dans son avant-bras. Elle hurla et lâcha son arme. Elle me fixa, de la souffrance plein les yeux, tandis que son sang dégouttait sur les pavés. Les autres marquèrent un temps d'arrêt. Puis elles reprirent leur approche.

Où était Sliter ? Et Bryony ?

Une seule chance



Trente-neuf soldats me faisaient face dans la salle souterraine. Trente-neuf adversaires s'interposaient entre moi et la petite humaine que je venais réclamer. Quoique en armure, ils ne portaient pas de casque — ils étaient là pour festoyer. Les longs poils de leurs faces leur tombaient sur le mufler. Cependant, le plus redoutable était l'assassin Shaiksa, dont le couteau menaçait la gorge de Bryony.

Pendant un bref instant, il se fit un profond silence, à peine troublé par le crépitement des bûches dans l'âtre. Puis, avec un rugissement de rage, l'un des gardes courut vers moi; il brandissait une lourde épée à double tranchant.

Je ne bougeai pas; j'attendis l'ultime seconde pour esquiver le coup mortel. Ce faisant, je frappai le soldat de côté avec mon sabre. Ma lame lui trancha la colonne vertébrale, et il tomba mort à mes pieds.

Avec un sourire cruel, je fis craquer les articulations de mes doigts avant de sortir de dessous ma veste mon deuxième poignard. J'avais maintenant une lame bien aiguisée dans chaque main.

— Rendez-moi ce qui m'appartient! Tout de suite ! Et certains d'entre vous auront peut-être la vie sauve, tonnai-je.

Les vibrations de ma voix amplifiée firent tinter assiettes et couverts. Ce discours n'était destiné qu'à causer une diversion, car, sans attendre de réponse, je bondis sur la table la plus proche. Puis je courus de table en table, dispersant les plats d'argent et les timbales en or à coups de pied. Je devais empêcher l'assassin penché sur l'enfant de l'égorger.

Prendre le contrôle du tueur tout en traversant la troupe ennemie n'était pas une tâche aisée. L'entraînement mental d'un assassin Shaiksa est tel que même un mage peine à lui imposer sa volonté.

Alors que je sautai de la dernière table, il approcha sa lame de la gorge de l'enfant. Le bandeau qui lui cachait les yeux avait glissé, et elle hurla. Du pommeau de mon épée, je cognai rudement mon adversaire à la tempe. Il fut projeté en arrière, sonné, et son couteau lui échappa des mains.

Je n'avais pas l'intention de tuer ce débauché. Un Shaiksa n'oublie jamais, et même à l'article de la mort, son esprit agonisant peut parcourir de grandes distances pour révéler à ses frères le nom de son meurtrier et l'endroit où il se trouve. Ce n'était donc pas la compassion mais le simple pragmatisme qui avait guidé mon bras.

Je m'emparai de l'enfant, qui hurla de plus belle. J'usai donc d'une magie appelée *boska* : ajustant la composition de l'air dans mes poumons, je lui soufflai sur le visage. Elle sombra aussitôt dans une profonde inconscience.

Tandis que mes ennemis approchaient, l'arme au poing, le visage tordu par la fureur, je commençai par augmenter ma taille; en même temps, je leur projetai en pleine face une onde de pure terreur. Bouche bée, ils roulèrent des yeux épouvantés. Alors, par un suprême effort de volonté, j'éteignis les treize torches qui éclairaient la salle de banquet. Elle fut aussitôt plongée dans le noir. Mais pour moi, grâce à ma vision de mage, elle restait baignée d'une lumière spectrale. Evitant ainsi la mêlée, je traversai en toute sécurité les rangs de mes ennemis.

J'avais presque atteint la porte quand je perçus une menace dans mon dos : l'assassin Shaiksa avait repris connaissance. À la différence des gardes, il résistait à ma magie. Il s'élança, une épée dans la main gauche et une hache dans la droite, chaque fibre de son être tendue

vers un seul but: m'abattre.

Il existe différentes tactiques pour contrer une attaque. Or, l'assaut de l'assassin était si féroce, et si puissante sa volonté de mettre fin à mes jours qu'il ne me restait qu'une seule option.

Je me baissai vivement pour esquiver la première lame, mais la seconde filait vers mon cou, menaçant de me trancher la tête. Je n'eus que le temps de transpercer le cœur de l'assassin.

Le résultat fut instantané : la hache tomba de ses doigts inertes. Elle rebondit sur le sol juste avant que son cadavre s'écroule.

Si cette victoire me sauvait la vie, elle en changeait le cours pour toujours. Le meurtre du Haut Mage faisait déjà de moi un hors-la-loi aux yeux du Triumvirat; mais en tuant un Shaiksa, j'attirai sur ma tête les foudres de sa confrérie. Avide de vengeance, elle me pourchasserait jusqu'aux extrémités de la Terre et n'abandonnerait la chasse que lorsque je serais mort.

Quand je surgis dans la cour, Bryony sur mon épaule, il était grand temps. Nessa et Susan avaient sorti de l'écurie trois chevaux sellés. Nessa pointait maladroitement son poignard, dans l'intention d'intimider quatre purrai qui convergeaient vers elle, tandis que Susan poussait des cris hystériques.

Je notai alors la présence d'une cinquième esclave serrant contre elle un bras qui saignait abondamment. Nessa, bravement, en avait donc blessé au moins une ! Néanmoins, elle n'aurait aucune chance, seule contre les quatre autres. Je m'élançai, et elles se dispersèrent en piaillant.

J'examinai rapidement les trois juments pie — ce n'étaient pas les montures qui nous avaient amenés à la tour. Et si elles étaient ferrées à la manière des Kobalos, avec des fers larges qui les empêchaient de s'enfoncer dans la neige fraîche, elles ne transportaient ni sacs de selle ni provisions.

Nous n'aurions rien pour les nourrir. Elles n'étaient équipées que des habituelles musettes d'oscher. Cette avoine additionnée de substances particulières subvenait aux besoins d'une bête de trait au cours d'un long voyage ; seulement, au bout du compte, l'animal en mourait. C'était un aliment à n'utiliser qu'en cas d'urgence; malheureusement, Nessa ne m'avait pas laissé le choix.

Avec un juron, je sautai sur la bête la plus proche et couchai la

gamine inconsciente en travers de la selle.

— Bryony ! Dieu merci ! s'exclama Nessa.

Des gardes ne tarderaient pas à baisser la herse pour empêcher notre fuite. Je lançai donc ma monture en direction du portail. Nessa poussa sa sœur toujours secouée de sanglots sur le dos d'une autre jument avant de se hisser en hâte sur la troisième. L'instant d'après, nous franchissions le seuil de la forteresse et remontions au grand galop le chemin cendré, à travers les tourbillons de neige.

Un long moment, nous chevauchâmes sans mot dire, et ce silence — seulement troublé par les sanglots exaspérants de Susan — me permettait de réfléchir aux conséquences de mes actes.

— Pourquoi allons-nous vers le nord ? demanda enfin Nessa.

Je ne répondis pas. Prendre cette direction était notre seule chance de nous en tirer — une chance bien mince. Il ne me restait que deux options : soit je devenais un fugitif, condamné à fuir éternellement devant mes ennemis, soit je me dirigeais droit vers la source du danger et je l'affrontais. Autrement dit, je me rendais à Valkarky.

Vers Valkarky



Après deux heures de chevauchée, nous atteignîmes les ruines d'une très ancienne ferme, abandonnée quand le climat avait changé deux millénaires plus tôt. A cette époque, mon peuple avait repoussé ses frontières loin au sud, ne rencontrant qu'une faible opposition de la part de petits royaumes humains divisés entre eux.

Il ne restait de cette bâtisse que deux murs de pierres sèches, protégés du vent par la pente raide d'une colline. Alors que nous approchions, je perçus une présence malfaisante. Je fis halte, et Nessa s'étonna:

— On s'arrête là ? On ne se met pas à l'abri ?

Avant que j'aie pu lui répondre, une pluie de cailloux s'abattit sur mes épaules et sur ma tête.

L'instant d'après, j'avais localisé l'agresseur: c'était un *bychon*, un esprit capable de manipuler la matière. Certains d'entre eux, très dangereux, pouvaient lancer d'énormes rochers avec assez de

précision pour écraser leur victime. Celui-ci ne semblait pas représenter une grosse menace. Je le repoussai mentalement, et il se réfugia dans un coin sombre.

Je m'avançai pour chuchoter, de sorte à ne pas être entendu des purrai :

— Nous serons bientôt partis d'ici, et nous te rendrons ta maison. Ne me force pas à t'en chasser définitivement ! Tiens-toi tranquille et reste caché ! Nous sommes d'accord ?

N'ayant reçu aucune nouvelle volée de cailloux, je considérai le silence du bychon comme un consentement. Je fis aussitôt bon usage du bois répandu autour des ruines en construisant un appentis pour nous protéger du blizzard. À la force de l'esprit, j'allumai avec le bois restant un feu qui nous offrirait une chaleur bienfaisante.

Les deux purrai les plus âgées étaient bien protégées par leurs nouveaux vêtements. Mais quand j'avais enlevé l'enfant, on l'avait apprêtée pour l'égorger, et elle était presque nue. Grâce à ma boska, je l'avais plongée dans une sorte de coma ; il aurait été dangereux de la garder plus longtemps dans cet état. Je dus la réveiller, et elle se mit aussitôt à grelotter en gémissant faiblement. Je sentis qu'elle ne survivrait pas.

Comme je supporte aisément les températures les plus basses, je n'avais pas besoin de ma veste. Seulement, elle marquait mon statut de mage de haizda ; ses treize boutons représentaient les treize vérités dont l'apprentissage m'avait demandé de longues années d'études. Cela m'ennuyait de l'ôter, mais sans sa chaleur, l'enfant serait bientôt morte, et je n'aurais pas tenu parole envers Vieux Rowler. Je l'enlevai donc, en enveloppai la petite et la tendis à Nessa. Elle s'accroupit tout près du feu avec elle, lui chuchotant à l'oreille des paroles de réconfort.

— Nessa, demandai-je doucement, où sont nos sacs de selle ? Et nos provisions ?

La purra baissa la tête et répondit :

— J'ai eu peur. On a pris les premiers chevaux qu'on a vus. J'entendais des voix de Kobalos, au fond des écuries. Puis ces affreuses femmes ont surgi. Je les ai menacées de mon poignard, j'en ai même blessé une ; mais elles s'approchaient. Ma sœur criait de terreur. J'ai cru faire pour le mieux.

Voyant son trouble, je déclarai :

— En ce cas, je ferai de mon mieux moi aussi. Tu as mon poignard ?

Avec un hochement de tête, elle le retira de dessous sa cape et me le donna, le manche en avant. Je la remerciai d'un sourire et me préparai à agir.

J'ôtai mes bottes et, ne gardant que le baudrier où pendaient les fourreaux de mes deux courtes lames, je gravis la pente de la colline. En vérité, je prenais plaisir à m'enfoncer ainsi dans les mâchoires de la tempête : pour un Kobalos, rien de plus émoustillant !

Au sommet s'étendait un vaste plateau couvert de genêts et d'ajoncs. Retombant à quatre pattes, je me mis à courir, la queue levée au-dessus de mon dos à la recherche d'une proie quelconque.

Peu d'animaux se montraient assez téméraires pour affronter le blizzard. Je sentis des renards de l'Arctique, des rongeurs et quelques rares oiseaux, mais ils étaient trop loin. C'est alors que je repérai les loups.

Leur meute faisait route vers le sud, poussée par le vent. Ils seraient passés à trois *lieues* de moi si je ne les avais pas attirés à la force de ma volonté. Ils obliquèrent dans ma direction, pensant avoir flairé une proie facile. Pour les y encourager, je me mis à fuir devant eux, à grands bonds légers dans la neige.

Alors qu'ils m'avaient presque rattrapé, je pris un galop de plus en plus rapide jusqu'à ce que seul le chef de meute — un énorme loup blanc, jeune, élancé, aux muscles puissants — soit capable de me talonner. Nous laissâmes les autres loin derrière nous ; sans leur chef, ils abandonnèrent vite la poursuite et se mirent à errer sans but en hurlant à la lune invisible.

Quand le loup fut presque sur moi, je me retournai. Nous chargeâmes tous les deux, fourrure contre fourrure, crocs découverts, et roulâmes sur l'épaisse couche neigeuse, agrippés dans une étreinte mortelle. Le loup me mordit profondément l'épaule. Dédaignant la douleur, je lui déchirai la gorge avec mes dents, et des jets de sang rougirent la neige. Je m'abreuvai à longs traits tandis que mon puissant adversaire se convulsait sous moi dans les sursauts de l'agonie. Après avoir étanché ma soif, je tranchai en quelques coups de poignard la tête, la queue et les pattes de l'animal, balançai le corps sur mon épaule et repris le chemin des ruines.

Auprès du feu, devant les yeux écarquillés des filles, je dépouillai le loup de sa peau et le vidai avant de découper sa chair en morceaux que je mis à rôtir sur les braises.

Les trois soeurs mangèrent leur content, ce soir-là. Susan commença par se plaindre que la viande était trop brûlée ou pas assez cuite. Mais Nessa, consciente que je leur donnais une chance de survivre, lui enjoignit sèchement de se taire.

Au milieu de la nuit, comme je remettais du bois sur le feu, Nessa se réveilla. Elle vint s'asseoir en face de moi, de sorte que nos regards se croisaient à travers les flammes. Curieusement, elle ne me paraissait plus si maigre, à cet instant. Son cou était particulièrement alléchant; j'en salivai au point que je dus déglutir.

— Je n'aime pas cet endroit, dit-elle. J'ai l'impression qu'on nous observe. Et puis, il y a eu cette pluie de cailloux à notre arrivée... Nous sommes sans doute dans le repaire d'un goblin.

— Qu'est-ce qu'un goblin? demandai-je avec curiosité.

— C'est un esprit malveillant. Certains lancent des pierres et même de gros rochers. Ils sont dangereux et peuvent tuer. Il paraît qu'au sud, de l'autre côté de la mer, il y a des Épouvanteurs, des hommes qui savent les chasser.

Je déduisis de sa description que « gobelins » était le mot humain pour désigner les bychons. Cependant, je n'avais jamais entendu parler d'Épouvanteurs. Je me demandai de quelle sorte de magie ils se servaient.

— Sois sans crainte, Nessa, dis-je. Des êtres invisibles se tapissent souvent dans les coins sombres. Mais on n'a pas besoin d'un Épouvanteur, tu es en sécurité avec moi.

— Combien de temps resterons-nous ici ? s'enquit-elle. Et pourquoi allons-nous vers le nord ?

— Nous repartirons à l'aube, au plus tard dans l'après-midi. Seulement, sans avoine pour nourrir les chevaux, nous n'irons pas loin. Il y a de l'oscher dans les sacs, ce qui leur donnera quelques forces — et finira par les tuer. Tu mangeras du cheval avant la fin de la semaine. C'est plus tendre que le loup, ta sœur pleurnichera un peu moins. Au bout du compte, si nous voulons survivre, nous devrons peut-être manger l'une de tes sœurs. Susan serait la meilleure, c'est la plus dodue.

— Comment pouvez-vous envisager de telles horreurs ? s'offusqua Nessa.

— Parce qu'il vaut mieux qu'une seule meure pour que les autres vivent. Il en va ainsi dans le monde des Kobalos. Autant te faire à cette idée, Nessa !

— Et votre promesse? Vous vous êtes engagé à conduire mes sœurs en lieu sûr !

— C'est vrai, et je ferai tout mon possible pour tenir cet engagement envers ton pauvre père.

Nessa demeura silencieuse un instant. Puis elle me regarda droit dans les yeux.

— S'il le faut, mangez-moi plutôt que l'une de mes sœurs.

Une fois de plus, je m'étonnai de son courage.

— Pas question! Toi, tu m'appartiens, et je ne gaspillerai pas mon propre bien. De toute façon, nous verrons bien. Le voyage sera long. Et je vais maintenant te dire pourquoi nous allons vers le nord: nous nous rendons à Valkarky, où je devrai plaider ma cause. C'est ma seule chance de sauver ma peau. Pour délivrer tes soeurs, j'ai tué un Haut Mage ainsi qu'un assassin dont la confrérie me poursuivra jusqu'à ma mort. Mais ceux que j'ai abattus ont violé la loi garantissant mes droits de propriétaire. Si je fais valoir ces droits devant le tribunal du Triumvirat, on ne me touchera pas.

— Valkarky, c'est une forteresse ?

— Non, c'est une ville. Notre ville ! Le plus bel endroit du monde, et le plus dangereux ! Même une petite humaine telle que toi, avec ses pauvres yeux, ne pourra qu'être émerveillée par sa beauté. Et, à mes côtés, tu n'auras rien à craindre de ses nombreux dangers.

— J'aimerais mieux mourir ici, déclara Nessa d'une voix amère, plutôt que d'entrer dans une cité peuplée d'êtres tels que vous !

— Mourir ? Qui parle de mourir, Nessa ? Tu m'as sauvé la vie ; en retour, je vous protégerai, toi et tes soeurs dodues, comme j'en ai fait le serment. Nous n'en mangerons une qu'en cas d'extrême nécessité, et pour que l'autre vive. Je ne peux pas tenir ma promesse dans n'importe quelles conditions. Si seulement tu avais pris les chevaux qui portaient nos provisions, comme je te l'avais ordonné !

Nessa parut embarrassée, mais elle resta muette, visiblement plongée dans de sombres réflexions.

Enfin, elle reprit:

— Mais vous conduirez mes sœurs chez mon oncle et ma tante quand vous aurez réglé vos affaires ?

Je lui souris en prenant soin de ne pas découvrir mes dents.

— Bien sûr. Ne l'ai-je pas promis ? Maintenant, rends-toi ! Quelqu'un de ton espèce n'a rien de mieux à faire que de dormir, quand il neige aussi fort.

— Mon père disait que vous dormiez, vous aussi, au milieu de l'hiver. Pourquoi hibernez-vous, puisque vous aimez tant le froid ?

Je haussai les épaules.

— Un mage de haizda dort pendant le shudru pour apprendre. C'est l'époque où il rassemble ses pensées au cours de rêves profonds, et tisse de nouvelles connaissances à partir de ses expériences. Nous rêvons pour voir la vérité à l'œuvre au cœur de la vie.

Nessa jeta un coup d'œil vers ses sœurs endormies. Bryony était toujours blottie dans ma veste ; seule une touffe de cheveux bruns en dépassait.

— À quoi ressemble Valkarky ? m'interrogea Nessa en ramenant son regard vers moi.

— Elle est immense. Et elle ne cessera de croître, jusqu'à ce qu'elle recouvre la Terre entière. On ne verra plus alors ni un rocher, ni un arbre, ni même un brin d'herbe. Toutes les autres villes seront écrasées par l'expansion de ses murailles.

— C'est horrible ! C'est contre nature ! Vous ferez du monde un endroit hideux !

— Tu ne comprends pas, Nessa. Ne juge pas avant d'avoir vu de tes yeux !

— De toute façon, c'est absurde ! Vous ne trouverez jamais assez de maçons pour bâtir une telle monstruosité !

— Les murs de Valkarky sont sans cesse construits et réparés par des créatures qui n'ont pas besoin de sommeil. Leurs bouches crachent

une pierre tendre qui leur sert de matériau. Au départ, ça ressemble à de la pulpe de bois, puis ça durcit au contact de l'air. C'est ce qui a donné son nom à la ville — Valkarky signifie la Ville des Arbres pétrifiés. C'est un lieu magnifique, rempli d'entités créées par magie, des êtres qu'on ne voit nulle part ailleurs. Tu as de la chance, tu découvriras ça bientôt ! Tous les autres humains qui entrent là sont esclaves ou destinés à la mort. Toi, tu peux espérer en sortir.

— Vous oubliez que je serai une esclave, moi aussi, rétorqua Nessa avec colère.

— Certes, Nessa. Mais en échange, tes deux sœurs seront libres. Tu ne t'en réjouis pas ?

— Je dois obéissance à mon père et je suis prête à me sacrifier pour mes sœurs. Mais, non, je ne m'en réjouis pas. J'avais la vie devant moi, et elle m'a été enlevée. Comment pourrais-je m'en réjouir ?

Je ne répondis pas. Ce n'était pas le moment de débattre de l'avenir de Nessa. Je ne lui avais pas dit à quel point les choses allaient mal. Les charges qui pesaient sur moi me vaudraient probablement la mort, soit pendant le voyage, soit lors de notre entrée dans la ville. J'avais peu de chances de vivre assez longtemps pour plaider ma cause devant le tribunal. Au mieux, les trois filles deviendraient esclaves ; au pire, elles seraient vidées de leur sang et dévorées.

Après ça, Nessa demeura silencieuse ; elle retourna dormir sans même me souhaiter une bonne nuit. Mais les humains manquent souvent d'éducation, je n'en fus donc pas vraiment surpris.

Le guerrier hyb



Peu après l'aube, le vent tomba, et le dôme gris du ciel ne lâcha plus que de légers flocons virevoltants.

— Je vais avoir besoin de ma veste, Nessa, dis-je. Partagez vos vêtements avec votre petite sœur.

Tôt ou tard, je devrais me battre, et je tenais à porter la longue veste noire, insigne de ma charge, de sorte que l'ennemi, quel qu'il soit, sache à quoi s'en tenir en me voyant. Ce fut Nessa qui donna une partie de ses vêtements à l'enfant, y compris sa cape imperméable. Quoique beaucoup trop grands, ils lui offriraient une protection suffisante. Les conditions du voyage allaient devenir de plus en plus dures pour Nessa. Susan, elle, s'était bien gardée de proposer quoi que ce soit.

Selon mon habitude, je soufflai par trois fois dans les narines de ma monture avant de l'enfourcher.

— Que faites-vous ? m'interrogea Nessa, une lueur de curiosité dans les yeux.

Visiblement, elle avait pris la sage décision de ne pas s'opposer à mes directives.

— J'use de ce que nous, les mages, appelons boska. J'ai changé la composition de l'air dans mes poumons, instillant ainsi dans l'organisme de l'animal courage et docilité. En cas de combat, il ne bronchera pas face à l'ennemi.

— Vous allez vous battre? Des dangers vous menacent ?

— Oui, Nessa, c'est plus que probable. Aussi, mettons-nous en route et espérons que tout ira bien.

— C'est encore loin, là où nous allons ? Tous les jours se ressemblent. Je perds la notion du temps. Il me semble que des semaines ont passé depuis que nous avons quitté la ferme.

— Ce n'est que notre cinquième jour. Mieux vaut ne pas penser au reste du voyage. À chaque jour suffit sa peine.

Ayant laissé les ruines derrière nous, nous finîmes par atteindre un terrain nu, rocheux, sur lequel la neige avait fondu. Des vapeurs montaient de fissures dans le sol; de temps en temps, la terre tremblait, et le vent apportait une odeur de brûlé.

— Quel est cet endroit ? voulut savoir Nessa, qui chevauchait près de moi.

— C'est la *Faille de Fittzanda*, une étendue sans cesse parcourue de secousses. Elle marque la frontière sud des territoires de mon peuple. Nous y serons bientôt.

Nous continuâmes vers le nord, à travers cette lande fumante et instable qui rendait les chevaux encore plus nerveux que les trois purrai. Mais ici, une traque s'avérait difficile. De plus, nos poursuivants de la forteresse s'attendaient à ce que je fuie vers le sud, pas vers le nord où je risquais d'être exécuté. Tout était donc à mon avantage.

Mais, bientôt, d'autres nous pourchasseraient. Les ultimes pensées de l'assassin agonisant étaient parvenues à sa confrérie ; ses frères savaient qui l'avait tué. Certains étaient sans doute en route sur les sauvages terres neigeuses, ils approchaient peut-être. Ils flaireraient

ma présence et convergeraient vers nous. Le Triumvirat des Hauts Mages pouvait avoir envoyé aussi des tueurs de Valkarky; dans ces lieux déserts, ils m'abattraient à vue. Si je voulais plaider ma cause devant le tribunal, il fallait pourtant que j'atteigne la cité sain et sauf.

Une seule question me tourmentait: y avait-il encore en moi assez de bravoure et de férocité pour vaincre mes ennemis ? N'étais-je pas infecté par le skaiium, à en juger par ma bienveillance envers Nessa ?

Le premier adversaire ne mit guère de temps à me trouver. Or, ce n'était pas un assassin Shaiksa, comme je l'avais supposé. Les Hauts Mages m'avaient envoyé une tout autre créature.

Elle attendait juste devant nous. Au premier regard, on l'aurait prise pour un Kobalos à cheval avant de remarquer quelque chose de bizarre dans le rapport entre ce cavalier et sa monture. Ils ne formaient pas deux, mais une seule redoutable entité.

— Quelle est cette affreuse apparition ? s'enquit Nessa d'une voix mal assurée.

Susan gémit, tandis que la petite Bryony se recroquevillait d'effroi.

— C'est peut-être notre mort, dis-je. Restez à l'écart et laissez-moi faire !

J'allais affronter un guerrier *hyb*, un être conçu pour le combat, né d'un croisement entre un Kobalos et un cheval. Il avait un torse velu et musculeux. Sa vitesse et sa force exceptionnelles le rendaient redoutable. Il semblait tenir dans sa main droite cinq longues lames très fines. C'étaient en réalité des griffes qui se déployaient ou se rétractaient à volonté dans le muscle de sa paume. Sa main gauche tenait une masse d'arme — une énorme matraque hérissée de piquants, telles les épines d'un porc-épic.

Son corps d'équidé le rendait plus rapide qu'un cheval. Les ergots osseux dépassant de ses jambes de devant lui servaient à éventrer la monture de son adversaire. Le casque qui lui couvrait la face ne donnait à voir que deux yeux rougeoyant d'un éclat haineux, et une armure forgée dans un excellent métal protégeait le reste de son corps.

Le casque, avec sa mâchoire allongée, laissait deviner la forme de sa tête, plus chevaline que kobalos. Son haleine montait en vapeur dans l'air glacé. Il émit un grondement de défi, un son guttural qui résonna sur la lande jusqu'à l'horizon. Sans autre avertissement, il chargea, galopant entre deux émanations de la roche volcanique.

Des hennissements de terreur s'élevèrent derrière moi: les juments des purrai avaient perçu l'étrangeté maléfique du hyb ; elles fuyaient, emportant leurs cavalières. Quant à ma monture, fortifiée par la magie du boska, pas un de ses muscles ne frémit.

Le hyb fit tourner la masse d'arme au-dessus de sa tête, mais j'avais éventé son subterfuge. Il tentait d'attirer mon regard pour me frapper de ses longues griffes, aussi véloces que des langues de vipère.

Nous chargeâmes en même temps. Quand les griffes acérées cherchèrent l'espace entre mes côtes pour me percer le cœur, je créai mentalement un bouclier magique qui se matérialisa dans les airs au rythme de mes mouvements. Les griffes mortelles dérapèrent sur sa surface brillante.

Guidant ma monture par une pression des genoux, je profitai de l'effet de surprise.

Je frappai mon adversaire à la tête avec le pommeau de mon sabre, et le métal du casque résonna. Je visai alors de mon poignard le point le plus vulnérable, là où la base du casque s'articulait avec l'armure.

Je ratai mon coup, et nous nous écartâmes l'un de l'autre au galop.

Le hyb fit demi-tour pour revenir aussitôt à la charge. Cette fois, j'étais mieux préparé. En dépit de sa vitesse et de son agilité, il ne put éviter le contact de mon sabre tandis que mon bouclier magique repoussait ses griffes pour la deuxième fois.

Je n'avais pas assez de recul pour mettre toute ma force dans mon geste. Mais la chance était avec moi.

Au moment où ma lame sifflait dans l'air comme une faux, le sol cracha un jet de vapeur sous les pattes de mon ennemi. Hennissant de douleur, il pencha le torse vers moi pour ne pas être ébouillanté. Ma lame l'atteignit à l'épaule, glissa sur l'armure, trouva la fente étroite entre le casque et l'épaulière, et lui entra dans le cou.

La créature vacilla, ses doigts inertes lâchèrent la masse d'arme. Je projetai mon bouclier magique sur lui. Sous la violence de l'impact, il bascula de côté, les quatre pattes repliées. Il s'écroula lourdement sur le sol, roula sur la neige et ne bougea plus.

Sautant à terre, je m'approchai prudemment. Je m'étais attendu à une victoire difficile et craignais quelque trahison. Je remarquai les nombreux fourreaux accrochés à ses flancs, contenant tout

un assortiment de lames.

L'ennemi était à ma merci ; je lui ôtai son casque et lui posai mon poignard sur la gorge.

Le hyb, inconscient, gardait les paupières fermées. Je devais faire vite. Je lui plantai un aiguillon magique dans le cerveau pour le ranimer. Il cria et posa sur moi ses yeux où rougeoyait une lueur malveillante. Pris de vertige, je vis le décor tourner autour de moi, ma prise se relâcha sur le pommeau de mon arme. Que m'arrivait-il ?

Je compris juste à temps que le danger venait du regard de la créature. Sa force hypnotique annihilait ma volonté.

Je réussis à me focaliser sur sa bouche, garnie de dents puissantes.

Parlant avec lenteur, au cas où le terrible coup reçu lui aurait brouillé l'esprit, je l'avertis :

— Écoute-moi attentivement ! On m'a fait du tort, et je vais plaider ma cause devant le Triumvirat de Valkarky. C'est mon droit !

Ce disant, je pressai le poignard sur sa gorge, qui saigna.

— Tu n'as aucun droit, mage ! Tu as tué un Haut Mage, tu dois être abattu.

Le hyb m'avait craché ces mots à la face, en faisant grincer ses sabots les uns contre les autres.

— Le Haut Mage refusait de me rendre mon bien, ainsi que la loi l'y obligeait. Il a tenté de me tuer ; j'étais en état de légitime défense. Mais je n'ai aucun grief personnel contre toi ni contre aucun des autres Hauts Mages. Donne-moi ta parole que tu ne me chercheras plus noise, et je te laisse aller. Tu pourras alors témoigner pour ou contre moi à Valkarky, comme tu l'entendras.

— Tu es mort, mage ! Si tu me libères, je t'entaille la chair et je bois ton sang. De ma main ou de celle d'un autre, tu mourras.

— Ton temps de guerrier est passé, répliquai-je. C'est moi qui tiens l'épée. C'est moi qui vais entailler, et c'est toi qui vas saigner. Et je boirai *ton* sang. C'est aussi simple que ça.

Il mourut sans un cri, avec courage ; je n'en attendais pas moins de lui. Seules Nessa et ses soeurs, qui avaient repris le contrôle de leurs

montures et revenaient en voyant le danger écarté, poussèrent des exclamations horribles.

Quand les filles furent de nouveau maîtresses de leurs nerfs — sauf Bryony qui sanglota encore pendant presque une heure —, nous reprîmes la route en silence. Je chevauchais en tête, repensant à mon combat contre le hyb. Qu'est-ce qui lui avait valu son échec ? M'avait-il sous-estimé ? Avais-je simplement eu de la chance ?

Oui, ça ne faisait aucun doute. Le jet de vapeur, en surprenant l'ennemi, m'avait donné l'avantage. Voilà qui portait un coup à la fierté que j'aurais dû ressentir d'avoir vaincu un si puissant adversaire ! J'étais toujours menacé par le skaiium. Je devais lutter de toutes mes forces pour ne pas y succomber et conserver mes pouvoirs de mage.

Les trois purrai évitaient mon regard, la mine révoltée. Ne comprenaient-elles donc pas qu'en tuant le hyb, je nous sauvais la vie à tous ?

Cette nuit-là, je trouvai une grotte où nous abriter. Il n'y avait pas de bois pour le feu, si bien que nous dûmes mâcher crues les dernières lanières de viande que j'avais découpées sur le loup la veille.

— J'en ai assez ! se plaignit Susan. Je voudrais tant que Père soit encore là, et que tout ceci ne soit qu'un cauchemar ! Alors, je me réveillerais saine et sauve dans mon lit bien chaud !

— Les choses sont ce qu'elles sont, et nous n'y pouvons rien, lui dit Nessa. Sois brave, Susan ! Dans quelques semaines, espérons-le, tu commenceras une nouvelle vie. Alors, ces moments difficiles te sembleront un mauvais rêve.

Un bras passé autour de sa sœur pour la reconforter, Nessa avait parlé avec assurance. Mais je vis de la tristesse dans ses yeux : sa nouvelle vie à elle serait celle d'une esclave.

Laissant les trois filles se consoler mutuellement, je vins m'asseoir à l'entrée de la grotte pour contempler les étoiles. C'était une belle nuit claire, et tous les astres scintillaient. Je distinguai l'œil rouge sang de Cougar, l'étoile du Chien, ma préférée.

Soudain, un trait de lumière traversa le ciel d'est en ouest. J'estimai qu'il avait dû passer au-dessus de Valkarky. Une étoile qui tombe annonce, dit-on, la mort ou la destitution d'un mage. D'autres que moi, en ces temps incertains, auraient pris ce présage pour eux. Mais je ne croyais pas à de telles superstitions, et chassai cette pensée

de mon esprit.

J'étais en pleine méditation, appliqué à repousser l'approche éventuelle du skaiium, quand Nessa vint s'asseoir près de moi. Bien qu'enveloppée dans une couverture, elle grelottait.

— Tu devrais rester à l'abri, dis-je. Le froid est trop vif, dehors, pour une faible humaine comme toi.

— Il fait très froid, c'est vrai, chuchota-t-elle. Mais ce n'est pas seulement à cause du froid que je tremble. Comment avez-vous pu ? Faire ça sous mes yeux et ceux de mes soeurs !

— Faire quoi ? demandai-je.

Avais-je mâché la viande de loup trop bruyamment ? Ou roté intempestivement ?

— Tuer cette créature et boire son sang ! C'était horrible ! Pire encore que ce que vous avez fait dans la tour ! Et vous y avez pris plaisir !

— Je veux être franc avec toi, Nessa. Oui, j'ai eu grand plaisir à triompher d'un adversaire redoutable. J'ai tué un Haut Mage, un assassin Shaiksa et un guerrier hyb. Peu de Kobalos peuvent s'enorgueillir d'un tel exploit. J'ai offert sa liberté au hyb ; il l'a refusée. Il aurait continué de menacer ma vie — ainsi que la tienne et celle de tes soeurs. Qu'aurais-je dû faire ? Son sang était un délice, je l'avoue. Si je l'ai bu trop gloutonnement, je m'en excuse. Sinon j'ai agi au mieux.

— Au mieux ? s'insurgea Nessa. C'était monstrueux ! Et maintenant, vous nous conduisez dans une cité peuplée de plusieurs milliers d'êtres comme vous !

— Non, tu te trompes. Je suis un mage de haizda. Il n'existe pas plus d'une dizaine de mes semblables.

Nous ne sommes pas des citoyens, nous habitons aux extrêmes limites du territoire des Kobalos. Nous élevons des humains en nous assurant qu'ils soient satisfaits.

— Vous *élevez* des humains ? Que voulez-vous dire ?

— Qu'est-ce qui t'alarme ainsi, Nessa ? Toi, ton père et tes soeurs, vous faites partie de ma propriété, que nous appelons une haizda.

D'où mon titre de mage de haizda. Nous récoltons le sang nécessaire pour subvenir à nos besoins, ainsi que d'autres éléments utiles. Ton défunt père savait tout cela, mais il ne voulait pas vous inquiéter. Il a conclu un marché avec moi pour que je me tienne à distance. Vous ne me considérez que comme une créature dangereuse vivant à proximité. Mais la vérité, c'est que vous m'appartenez.

Nessa se couvrit le visage d'un geste horrifié.

— Quoi ? Vous preniez le sang de mon père et celui de mes sœurs ? Et le mien ?

— Au début, oui. Puis j'ai cessé de le faire. Je respectais ton père, c'est pourquoi j'ai passé un accord avec lui. Il me fournissait en vin et en sang de taureau, que je consomme en égale quantité. Cette situation nous convenait à tous les deux. Mais, oui, les autres humains de ma haizda me donnent du sang, même si la plupart l'ignorent. Je m'abreuve de nuit, pendant qu'ils dorment. Je me rapetisse jusqu'à passer par la plus petite fente d'un mur ou d'un toit. Après avoir repris une taille confortable, je rampe sur leur lit. Assis sur leur poitrine, je les mords au cou. Je ne prends qu'une modeste quantité de sang, rien qui puisse altérer leur santé. De même qu'un fermier humain soigne son troupeau, je gère sagement mes ressources. Au pire, ils souffrent de terreurs nocturnes ou rêvent qu'un démon perché sur eux les empêche de respirer. Parfois, ils sont pris de légers vertiges au réveil, surtout ceux qui se lèvent trop rapidement. La marque sur leur cou s'efface très vite. Aux premières lueurs du jour, on peut la confondre avec une piqûre d'insecte. La plupart des humains n'ont aucune conscience de ce qui se passe.

Nessa me fixa longuement sans rien dire.

Puis elle demanda :

— Vous avez évoqué « d'autres éléments ». De quoi parliez-vous ?

— D'âmes, Nessa. Parfois, j'utilise les âmes de tes semblables.

Elle jeta un coup d'œil vers le fond de la grotte, sans doute pour s'assurer que ses sœurs étaient bien endormies, avant de reprendre :

— Vous leur prenez leurs âmes ? C'est horrible !

— Ceux à qui elles appartenaient n'en souffrent pas, car ils sont

déjà morts. En vérité, je ne fais que les emprunter. Les âmes errent toujours quelque temps avant de prendre le chemin de leur résidence. J'utilise un peu de leur énergie jusqu'à ce qu'elles s'éloignent.

— Leur résidence ? Où se trouve-t-elle ?

— Ça dépend. Certaines âmes sont des « Montantes », d'autres des « Descendantes ». Les premières s'élèvent en silence vers le ciel; les secondes s'enfoncent dans le sol avec une sorte de grognement, parfois un cri aigu ou un hululement. Celles-là je ne sais pas où elles vont mais elles ne semblent pas heureuses de s'y rendre.

— Vous étiez là quand mon père est mort ?

— Oui, Nessa, j'étais là. Son agonie a été longue et douloureuse. Et comme tu t'étais enfuie, sans avoir le courage de l'assister, il aurait pu mourir seul. Mais je suis patient, je suis resté près de lui jusqu'à la fin.

— Et vous lui avez emprunté son âme ?

— Non, je n'ai pas eu cette chance. Certaines âmes ne marquent aucune hésitation. Elles ne s'attardent pas, elles s'en vont aussitôt.

— Où est allée celle de mon père ?

— C'était une « Montante », Nessa. Réjouis-toi pour lui ! Son âme a filé vers le ciel sans émettre le moindre cri.

— Merci, souffla Nessa.

Puis elle se releva et retourna dans la grotte sans autre commentaire.

Bien sûr, en prétendant « emprunter » les âmes, j'avais menti. Une fois vidées de leur énergie, elles ne sont plus grand-chose. Lorsque je les relâche, elles voltigent lentement quelques instants, puis émettent une faible plainte et disparaissent. Elles ne vont nulle part, elles ne sont plus, voilà tout. Pour les « Descendantes », cela vaut sans doute mieux. Mais les « Montantes » y perdent beaucoup. C'était une bonne chose que celle de Vieux Rowler ne se soit pas attardée.

Une gueule puante



≡ NESSA ≡

Revenue dans la grotte, j'attendis que mes yeux s'habituent à l'obscurité. La lueur tremblante du feu éclairait vaguement les silhouettes allongées de mes sœurs. À leur respiration, je compris que seule Bryony dormait.

Je m'allongeai sans rien dire, m'enroulai étroitement dans ma couverture et cherchai le sommeil. Mais le souvenir de mon père agonisant ne cessait de me tourmenter. Je ne me pardonnais pas de l'avoir abandonné, le laissant avec la bête pour seule compagnie.

Puis les paroles de Sliter — comment il récoltait du sang et des âmes — occupèrent mes pensées. Un souvenir me revint : le

cauchemar récurrent que je faisais, enfant. Je prenais soudain conscience de son effroyable réalité. J'avais tant de fois rêvé qu'une lourde bête s'asseyait sur ma poitrine, m'empêchant de respirer et d'appeler au secours, et me perçant le cou pour sucer mon sang !

À mesure que je grandissais, le cauchemar revenait moins fréquemment ; il avait fini par disparaître tout à fait. Je pensais alors que mes brèves visions de la bête par la fente de mes rideaux lors de ses visites à la ferme en avaient été la cause.

A présent, je connaissais la vérité : tout était bien réel. Ce n'était pas une coïncidence si ces rêves terrifiants avaient cessé après le marché passé par Père avec Sliter. C'était une des clauses de leur arrangement — que Sliter ne toucherait plus à ses enfants.

La promesse de mon père, s'il lui arrivait quelque chose, de me donner à Sliter à condition qu'il protège Susan et Bryony était-elle un autre terme du marché ? L'idée de me sacrifier était dure à accepter. Mon père m'avait-il vraiment aimée ?

Je repoussai aussitôt mes doutes. Bien sûr qu'il m'aimait ! Il se serait sacrifié lui-même pour nous s'il l'avait fallu, il le disait dans sa lettre. Maintenant qu'il n'était plus là, c'était à moi de sauver mes sœurs.

— J'ai peur, j'ai si peur..., gémit alors Susan.

— Chhhhhut! fis-je. Tais-toi, tu vas réveiller Bryony.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? reprit-elle à voix basse. Il nous emmène vers le nord, chez son peuple. La compagnie de ce monstre est déjà horrible. Qu'est-ce que ce sera s'il y en a des centaines ou même des milliers autour de nous ? Ils nous tueront et nous mangeront. Tu as vu sa façon de me regarder? Il fixe mon cou, il a hâte d'y planter ses dents !

Elle avait raison; néanmoins, jusqu'alors, Sliter avait résisté à ses pulsions.

— C'est un être sauvage, c'est vrai, dis-je. Pourtant, il a de l'honneur. Il a promis à Père de vous mettre en sécurité, Bryony et toi, et rien ne laisse penser qu'il manquera à sa parole. Ne s'est-il pas battu contre ses semblables pour nous protéger ? Gardons notre calme, et les choses s'arrangeront.

Je préfèrai taire mes incertitudes. Nous avions échappé de justesse

aux dangers de la tour. Comment résisterions-nous à Valkarky, face à toutes ces bêtes ?

Susan reprit d'une voix à chaque mot plus plaintive :

— Nous ne serons plus jamais heureuses, maintenant que Père est mort et que nous avons quitté notre maison pour toujours ! Il fait si froid ! Et nous continuons d'aller vers le nord ! Ce sera pire de jour en jour ! On a abandonné nos malles dans cette affreuse tour ; mes habits les plus chauds étaient dedans, et je ne porterais plus jamais de jolies robes.

Elle avait fini par réveiller Bryony, qui pleurait doucement. La colère me prit. Susan s'était toujours montrée égoïste — sans doute parce qu'elle était la préférée de Père.

J'étais l'aînée ; pourtant, c'était à elle qu'on achetait de nouveaux vêtements. Moi, j'héritais de ceux dont elle ne voulait plus. Je devais les reprendre pour les ajuster à ma taille.

— Toi ! Toi ! Tu ne penses jamais qu'à toi ! aboyai-je. Tu as réveillé ta sœur et tu l'as effrayée. Tu devrais avoir honte, Susan !

Elle éclata en sanglots, et Bryony sanglota plus fort encore.

Je regrettai aussitôt de m'être énervée. Nous devions rester unies.

Je savais à quel point c'était difficile pour Susan de s'adapter à une telle situation. Avant, j'aidais Père au travail de la ferme ; je trayais les vaches, gardais les moutons, nourrissais les volailles. J'étais capable de manier les outils et de réparer une barrière. Je travaillais au grand air pendant que Susan faisait les lits et balayait les planchers. Comme elle me laissait la cuisine et la lessive, ses tâches n'étaient pas trop pénibles. Pas étonnant que la vie avec la bête lui paraisse aussi dure ! Je devais faire la part des choses.

— Là, là ! fis-je doucement. Viens, Bryony ! Assieds-toi près de moi, je vais te raconter une histoire.

Elle ne bougea pas tout de suite. Puis, traînant sa couverture, elle rampa jusqu'à moi, et je l'entourai de mes bras.

— Une avec des sorcières, hein, Nessa ? me pria-t-elle.

Bryony raffolait des histoires de sorcières. Au coin du feu, les soirs d'hiver, je lui contais celles que j'avais apprises de ma mère. Bryony

ne l'avait pas connue, aussi j'avais plaisir à faire ce qu'elle-même aurait fait si elle avait vécu. Je lui parlais des sorcières de Pendle, un endroit très loin au sud, dans un pays étranger, de l'autre côté de la mer. Bryony aimait particulièrement les divers types de magie qu'elles utilisaient. Certaines, disait-on, coupaient les pouces de leurs ennemis pour leur voler leurs pouvoirs. Des histoires à faire peur, mais si agréables à entendre quand on se sent heureux et en sécurité ! A cette époque, Bryony ignorait tout de Sliter, et je veillais à ce qu'elle ne l'aperçoive jamais quand il venait à la ferme pour parler à mon père.

À présent, c'était différent. Nous étions aux mains d'une créature aussi dangereuse que les sorcières de mes histoires. Les évoquer ne me paraissait pas une bonne idée.

— J'en ai une nouvelle pour toi, cette nuit, Bryony. Une très jolie, où l'on rencontre un beau prince.

— Oh oui ! Une jolie ! Où tout se termine bien à la fin !

La dernière chose dont j'avais envie, c'était de raconter une histoire. Mais, pour ma petite sœur, je fis de mon mieux.

— Il était une fois un méchant ogre qui avait enlevé une princesse et l'avait enfermée dans une tour.

— Il était comment, l'ogre ?

— Énorme et très laid ! Il n'avait qu'un seul gros œil tout rouge au milieu du front. Mais un prince apprit la nouvelle. Il sella son cheval et s'élança au galop pour sauver la...

— Et le prince, il était beau ?

J'avais du mal à me concentrer, car j'entendais la bête remuer à l'extérieur. De plus, je n'étais pas une très bonne conteuse. Mais, au moins, j'avais capté son attention.

— Oui, c'était un grand blond aux yeux bleus. Il portait une épée au pommeau d'argent dans un fourreau de cuir.

— Il avait de belles dents ? Il sentait bon ?

— Oui, son souffle était aussi parfumé qu'un jardin au printemps.

— Pas comme la bête, alors ! commenta Susan. Son haleine pue

la viande avariée !

— Chhhhhut ! fis-je. Il a l'oreille fine.

— Et de longues dents pointues, enchérit Bryony.

Je pris une longue inspiration et me préparai à reprendre mon récit quand Susan m'interrompit de nouveau :

— C'est moi qui raconte, maintenant. Tes histoires sont ennuyeuses et conventionnelles.

Trop lasse pour protester, je lui laissai la parole.

— Le beau prince gagna la tour au galop, continua-t-elle. Par chance, le méchant ogre aux longues dents pointues qui puait la viande pourrie n'était pas chez lui. Le prince enfonça la porte, grimpa au sommet de la tour. Puis, après avoir volé un baiser à la jolie princesse, il la porta dans ses bras jusqu'en bas et la déposa sur son cheval.

Bryony avait pouffé au moment du baiser, et je me détendis un peu.

— Mais l'ogre était caché dans les arbres, derrière la tour. Il se jeta sur le prince, qui tira son épée, poursuivit Susan.

— Est-ce que le beau prince a coupé la tête du méchant ogre ? demanda Bryony, haletante.

La conteuse marqua une pause. J'aurais dû deviner la suite. Malheureusement, je n'intervins pas à temps.

— Non, fit Susan. L'ogre ouvrit sa grande bouche puante et, d'un coup de dents, il trancha la tête du prince. Après quoi, il mangea le cheval et croqua la princesse pour le dessert.

Bryony hurla. Au même instant, la bête surgit dans la grotte.

— Silence ! gronda-t-elle. Assez de bêtises ! Vous aurez besoin de toutes vos forces demain matin !

Sa voix furieuse nous fit taire aussitôt. Je restai longtemps allongée, guettant l'instant où la respiration de mes sœurs indiquerait qu'elles avaient sombré dans le sommeil. Mais j'entendais surtout les ronflements bruyants de la bête. Je finis tout de même par m'endormir, et je rêvai.

Le rat rampe sur moi, à présent. Ses griffes pointues me piquent la peau à travers l'épaisseur de la laine. Il s'assied sur ma poitrine. Sa queue bat au rythme de mon cœur.

Et voilà qu'il m'écrase, m'empêche de respirer. Ce n'est pas possible ! Un rat ne peut pas être aussi gros, aussi lourd...

Le gardien de la porte



Nous parcourûmes une bonne distance le lendemain, et il fallut tuer l'une de nos juments pour manger. En dépit des protestations de Nessa, je choisis sa monture, jugeant qu'elle était la moins résistante des trois. Bien sûr, quand je m'abreuvaï de son sang chaud, les purrai ne cachèrent pas leur dégoût. Ce qui ne les empêcha pas de dévorer la viande que j'avais cuite pour elles. Elles aussi s'efforçaient de survivre. Alors, pourquoi me regardaient-elles avec répulsion ?

De ce moment, Nessa et Susan durent chevaucher ensemble pendant que je portais la purra la plus jeune. Nessa avait proposé de monter avec moi pour que Bryony puisse rester avec son autre sœur, mais j'avais refusé. Devant à tout instant être prêt au combat, je préférais autant que possible épargner mon cheval. Bryony était légère, et elle ne protesta pas, même si je la sentais raidie de terreur.

Enfin, au bout d'une autre semaine de voyage, nous arrivâmes en vue de Valkarky. Il était un peu plus de midi, et bien qu'à cette latitude, le soleil soit déjà bas dans le ciel, la journée était claire et la visibilité excellente.

— Quelles sont ces lumières ? demanda Nessa en rapprochant sa monture de la mienne.

Elle me regardait bien en face en me parlant, alors que Susan, collée contre son dos, détournait le visage.

Un rideau de couleur frémissait à l'horizon, déployant toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Parfois, il semblait s'entrouvrir sur ce qui ressemblait à d'épaisses ténèbres.

— Ces lumières émanent de la bouche et des yeux des créatures qui bâtissent Valkarky, expliquai-je. Nous découvrirons bientôt ses murs. Cette vision merveilleuse emplira vos cœurs de joie.

J'étais fier de notre cité. Mais, ayant eu vocation d'être mage de haizda, je vivais au loin afin de développer ma magie. Si j'appréciais de rester à l'écart de son tumulte et de ses intrigues, j'étais heureux de revenir de temps à autre dans la ville où j'étais né.

Quand la cité fut en vue, les trois soeurs ne purent supporter ce rayonnement éblouissant, pas plus qu'elles ne surent apprécier le pittoresque des *whoskors* à seize pattes qui grouillaient dans les faubourgs, attelés à l'interminable tâche d'agrandir Valkarky. Leurs yeux se balançaient avec grâce au bout de leurs longs pédoncules, leur fourrure brune ondulait dans le vent. Leurs bouches crachaient la pierre tendre qu'ils modelaient habilement de leurs délicates pattes de devant.

Nous approchions par la lisière sud de la ville. A cet endroit, la hauteur irrégulière des murs révélait qu'ils en étaient à divers stades de construction.

— Ces créatures sont horribles ! s'écria Nessa en désignant les *whoskors*.

Bryony et Susan, les yeux écarquillés, restaient muettes d'effroi.

— Elles sont énormes ! Et bien trop nombreuses ! reprit Nessa. On ne peut pas aller là-bas ! On ne peut pas ! Emmenez-nous loin d'ici !

Sans tenir compte de ses supplications ni des gémissements terrifiés de ses sœurs, je continuai de chevaucher vers la porte flanquée de hautes murailles. Plus nous nous enfoncions dans la ville, plus les fortifications étaient anciennes. Au cours de notre traversée, qui dura presque une demi-journée, nous franchîmes ainsi une succession de

murs de défense intérieurs. Chaque porte s'ouvrait pour nous laisser entrer, et se refermait aussitôt derrière nous, nous interdisant toute possibilité de retraite.

Des yeux nous observaient derrière les étroites fenêtres, mais je savais qu'aucun de ces regards n'était amical. Nous, les mages de haizda, nous vivons et travaillons loin des dissidences et des alliances changeantes des habitants de la cité.

Nous arrivâmes enfin devant la porte principale. À cet endroit, les murs étaient d'une telle hauteur que leur sommet disparaissait dans les nuages. Couverte de neige et de glace, Valkarky évoquait le flanc à pic d'une montagne. Le portail ouvert semblait l'entrée de quelque merveilleuse grotte, emplie de délices inconnus.

Deux assassins Shaiksa à cheval, la lance à la main, attendaient de chaque côté, mais ils n'étaient pas seuls à vouloir s'emparer de moi : une soixantaine de miliciens à pied étaient alignés, et leur capitaine, la main gauche levée au-dessus de la tête selon la tradition, brandissait un ordre d'arrestation. Le sceau rouge du Triumvirat, fait de crachat et de sang coagulé, était clairement visible.

Devant cet accueil, les filles Rowler lâchèrent un cri. Toutefois, aucun de mes ennemis ne pourrait me toucher si je persuadais le Triumvirat de me laisser entrer en toute légalité.

J'avais une chance d'y parvenir, mais je devais d'abord affronter le gardien de la porte, connu sous le nom de *Kashilova*. Il rampait vers nous en ondulant; les épines cliquetaient le long de son corps écailleux, son souffle montait en vapeur dans l'air glacé. Il resta un moment dissimulé derrière la nuée de neige soulevée par ses centaines de pattes avant de nous apparaître. L'unique *Kashilova* et les myriades de *whoskors* avaient été créés par le pouvoir des Hauts Mages pour servir la cité.

À cette vue, épouvantée, Bryony poussa des cris perçants. Nessa approcha son cheval du mien dans l'intention de la rassurer. Mais Susan s'évanouit, et sa sœur aînée eut bien du mal à la maintenir en selle.

Malgré son courage, Nessa gémit d'effroi quand le gardien lui toucha le front de sa longue langue spiralée. Il ne faisait pourtant que goûter sa peau afin de juger si son état lui permettait d'entrer dans Valkarky. Chaque purra en transit est en effet soumise au plus sévère examen de santé, afin d'éviter tout risque de contagion.

Bien que nos chevaux aient été dressés par des Kobalos, la proximité du gardien les affolait; ils roulaient des yeux, les narines dilatées. Rien d'étonnant à cela : quand la gigantesque créature bâilla, feignant l'ennui, sa gueule s'ouvrit si largement qu'elle aurait pu les engloutir tous les deux.

— Parle ! m'ordonna le Kashilova, sa centaine d'yeux braqués sur moi.

Sa voix résonna, tel un coup de tonnerre, et cet unique mot brisa une série de stalactites accrochées au surplomb du mur.

L'une de ces lances de glace transperça un milicien, dont le sang colora la neige d'une merveilleuse teinte rouge, presque aussi belle que celle de mes peaux de mouton dans mon vieux ghanbala. L'eau me vint à la bouche, et j'eus du mal à retrouver ma concentration.

Par chance, le mouvement de cou du Kashilova avait dérangé la multitude de parasites ailés qui nichaient dans ses piquants.

J'en saisis quelques-uns au vol et les enfournai aussitôt. Leur sang, enrichi de celui de leur hôte et particulièrement goûteux, apaisa un peu ma faim.

Ayant repris mes esprits et refusant de paraître intimidé, je sautai de mon cheval et pris ma taille la plus impressionnante, de sorte que mes yeux soient au niveau des dents du gardien. J'amplifiai également ma voix, ce qui déclencha une nouvelle averse de stalactites. Cette fois, personne ne fut blessé ; les miliciens s'étaient retirés à une distance prudente.

Tous ceux qui se tenaient à la porte connaissaient mon identité et ma fonction. Néanmoins, une présentation dans les règles s'imposait.

— Je demande à entrer dans Valkarky, clamai-je. J'ai été trahi par un Haut Mage et ses complices, dont un assassin Shaiksa, qui ont conspiré pour s'approprier illégalement mes trois purrai. Je sollicite une audience devant le Triumvirat !

— Qui est ce Haut Mage que tu accuses de vol ? m'interrogea le Kashilova. Et de quel crime parles-tu ? Je vois ici trois purrai en ta possession.

— Je les ai reprises, comme mon droit de propriétaire m'y autorisait. Malheureusement, pour me défendre, j'ai dû tuer le Haut

Mage et l'assassin Shaiksa. De plus, un guerrier hyb m'attendait sur la route de Valkarky, et j'ai été obligé de l'abattre, lui aussi. C'est très regrettable, mais c'était nécessaire.

— Toi, un mage de haizda, tu aurais vaincu un Haut Mage, un assassin Shaiksa et un hyb ? Ton histoire ne tient pas debout. Comment t'appelles-tu ?

Il le savait déjà, mais ce jeu de questions-réponses était le rituel obligatoire pour obtenir l'entrée dans la cité.

— Je suis Sliter, et je n'ai fait que ce que je devais faire. Peut-être l'œil rouge de l'étoile du Chien m'a-t-il regardé favorablement, m'accordant la victoire.

— *Sliter?* En voilà, un nom !

Le Kashilova ne m'accordait pas le respect que j'étais en droit d'attendre. N'ayant pas l'intention de me laisser railler, je lui fis une réponse pleine de venin, c'était tout ce qu'il méritait:

— C'est celui que je me suis choisi au printemps de ma dix-septième année.

Offensé que le gardien ait pu mettre la pertinence de mon nom en question, je crachai dans son œil le plus proche.

J'avais rapidement combiné dans ma salive deux substances irritantes. Au même instant, mon esprit se faufila dans son cerveau. J'avais en effet le pouvoir de devenir minuscule afin de pénétrer dans le cerveau de mes ennemis. Une fois à l'intérieur, j'émetts un sifflement absolument insupportable.

Sa réaction fut d'une extrême violence — sans doute n'avait-il qu'une faible résistance à la douleur. Il se jeta en arrière si brusquement qu'il s'empêtra dans ses centaines de pattes. Il perdit l'équilibre et roula sur le flanc dans la neige, écrasant un autre infortuné milicien.

— *Aimes-tu cette sensation ?* demandai-je à l'intérieur de sa tête.

— *Assez! Assez!* cria-t-il.

Et malgré les nombreux esprits qui nous entouraient, je fus le seul à l'entendre.

— *Accorde-moi mes droits ! exigeai-je. Permets-moi d'entrer à Valkarky et d'obtenir audience devant le Triumvirat. J'apaiserai la brûlure de ton œil et me glisserai hors de ton cerveau.*

— *Oui, oui ! Je te le permets !*

Je tins parole et je me retirai de sa tête. Il se remit sur presque toutes ses pattes et approcha son mufle si près que mon cheval trembla de tous ses membres tandis que Nessa gémissait de terreur. Je lui crachai de nouveau dans l'œil. Cette fois ma salive contenait un antidote contre l'irritation.

Il resta si longtemps silencieux que je craignis quelque trahison.

— Je dois te tester pour vérifier tes dires, gronda-t-il enfin.

J'acceptai d'un hochement de tête, et ce fut mon tour de sentir le contact de sa langue sur mon front. Il serait capable de détecter si j'avais menti ou non.

Quand sa longue langue se fut retirée dans la caverne de sa gueule, il déclara :

— Tu *crois* dire la vérité. Mais la magie dissimule parfois les mensonges. Ta requête mérite une investigation plus ample et plus rigoureuse. T'y soumettras-tu ?

— Je m'y soumettrai.

— En ce cas, j'accorde à ce mage de haizda l'entrée dans la cité et une audience avec le Triumvirat, proclama-t-il.

L'affaire était réglée.

Je me penchai pour chuchoter à l'oreille de Nessa :

— Tu vois, ça n'était pas si terrible ! J'ai promis à ton père de veiller sur vous, et je vais tenir cette promesse.

Nous avions la permission d'entrer dans Valkarky, et nos ennemis ne pouvaient plus nous en empêcher. Les deux plus jeunes soeurs étaient devenues hystériques, et la brave Nessa elle-même était visiblement affolée à l'idée de pénétrer dans notre magnifique cité. Aussi, utilisant la boska, je leur soufflai au visage l'une après l'autre, et elles tombèrent dans un profond sommeil.

Tant que je vivrais, elles seraient sauvées. Tant qu'elles habiteraient

des chambres séparées, dans mes propres appartements, et qu'elles me seraient soumises en public, la loi les protégerait.

Je franchis la porte, la tête haute, tandis que des serviteurs kobalos appelés par le gardien transportaient les trois soeurs. Nous, les mages de haizda, ne visitons que rarement Valkarky, mais nous y gardons des appartements en cas de besoin, ainsi qu'un petit nombre de domestiques pour nous y accueillir. Une heure plus tard, j'étais en sécurité dans mon refuge, uniquement attentif au sommeil des purrai. Elles avaient de la chance d'appartenir à un être aussi bienveillant que moi !

Je tentai d'abord de réveiller Nessa.

Je lui avais déjà soufflé au visage pour annihiler les effets de la boska, mais elle gardait les paupières obstinément fermées. Pendant un instant, je craignis de lui avoir donné, dans ma hâte de l'endormir, une dose trop forte, endommageant son cerveau. Le cas est rare, mais cela s'est vu. Mon erreur aurait été excusable. Après tout, occupé par mes négociations avec le gardien, j'avais des choses plus importantes en tête.

J'examinai son visage, anxieux de la voir s'éveiller. De plus en plus inquiet, je l'appelai par son nom.

Le Haggenbrood



≡ NESSA ≡

— Réveille-toi, Nessa! me criait une voix qui semblait provenir de très loin.

Plongée dans les délices d'un profond sommeil, je refusais de l'entendre. Puis on me secoua rudement par l'épaule.

A l'instant où j'ouvris les yeux, je crus qu'un cauchemar m'avait accompagnée dans le monde réel. Je me remémorai aussitôt les horreurs auxquelles j'avais assisté devant la porte de Valkarky et l'affreuse impression de suffocation ressentie quand Sliter m'avait soufflé son haleine au visage. J'avais sombré dans les ténèbres, persuadée que j'allais mourir. Mais ce n'était pas le rictus sur la face de la bête qui me faisait trembler de tous mes membres. Et si je m'étais ratatinée au coin de mon lit, le cœur battant follement, c'était

à cause de ce que je voyais derrière lui.

— Tu n’as pas à avoir peur, me dit Sliter de sa voix bourrue. Pour le moment, tu es en parfaite sécurité. Ce lieu est un refuge pour les mages de haizda de passage à Valkarky.

Haletante, je désignai du doigt l’horrible chose sur le mur. Ça ressemblait à une énorme tête humaine avec, à la place des oreilles, six maigres jambes aux multiples articulations.

La créature était très chevelue, mais sans yeux ni nez : une bouche gigantesque occupait toute sa face. Ses trois longues langues épaisses, couvertes de barbillons, léchaient les murs, ce qui produisait un son rythmique et râpeux.

La bête esquissa un sourire.

— Ces appartements étant rarement habités, ils sont envahis de moisissures. Ce que tu vois là n’est qu’un inoffensif *sklutch*. Sa tâche routinière consiste à nettoyer les murs et à avaler les fragments qui s’en détachent. Tu n’as rien à craindre de lui, Nessa. Ce n’est qu’un de nos serviteurs les plus ordinaires. Mais si sa présence te gêne, je vais le renvoyer.

Il frappa dans ses mains, et l’affreuse chose abandonna aussitôt son ouvrage. Elle déploya deux antennes jusqu’alors dissimulées sous ses longs cheveux. Sliter frappa encore trois fois dans ses mains. Le *sklutch* se détacha alors du mur et disparut par une crevasse au ras du plancher.

— Avec leurs longues pattes fines et leurs langues efficaces, les *sklutch* sont parfaitement adaptés à cette tâche, commenta la bête. Je m’étonne toujours qu’une créature aussi ronde soit capable, sans l’aide de la magie, de se glisser par des ouvertures aussi étroites. Comment te sens-tu, à présent, Nessa ?

La honte me saisit. Je m’étais laissé dominer par mes peurs, oubliant Susan et Bryony.

— Où sont mes sœurs ? demandai-je en me redressant.

— Elles sont en sécurité. Mais, selon la coutume des Kobalos, elles résident dans des chambres séparées. Je dois me comporter ici comme dans le kulad. Cela dit, tes sœurs dorment encore.

— Elles n’étaient pas en sécurité dans la tour ! Pourquoi le

seraient-elles ici ?

— Sois sans crainte, Nessa! Le kulad était gouverné par un Haut Mage corrompu, qui ne respectait pas la propriété d'autrui. Je peux t'assurer que tout sera différent ici: nous sommes à Valkarky, une ville où chacun respecte la loi.

Je secouai la tête, peu convaincue.

— J'ai dormi longtemps ?

— Quelques heures, tout au plus. Pendant ce temps, on m'a accordé une audience, et j'ai été douloureusement testé. Néanmoins, cela en valait la peine, car leur décision a été rapide.

Je m'enquis, pleine d'espoir:

— Alors, on peut partir ?

— J'aimerais que ce soit aussi simple que ça! Il a été reconnu que je disais la vérité, et le Triumvirat était prêt à m'acquitter selon la loi. Mais la confrérie des Shaiksa a élevé une objection. Ils ont produit une fausse preuve impossible à réfuter. Ils ont communiqué la dernière pensée de l'assassin que j'ai tué. Il m'accuse de vol, prétendant que Nunc, le Haut Mage, m'avait généreusement payé l'achat de tes deux sœurs et de toi. Je ne dis pas que l'assassin ait menti. Il n'a peut-être fait que répéter une information que Nunc lui a donnée. Néanmoins, il n'est plus en vie. Par conséquent, c'est la déclaration trompeuse d'un mourant contre l'honnête parole d'un vivant !

Sliter marqua une pause, et je retins mon souffle dans l'attente de ce qui allait suivre.

— Je dois obtenir ma justification par un combat, une ordalie. On juge chaque année de nombreuses querelles — une contestation sur la possession de purrai est l'une des plus fréquentes. La plupart sont réglées directement par le Triumvirat, mais dans les cas difficiles, l'accusé doit passer cette épreuve. On m'a outragé en me mettant dans une telle situation. J'ai besoin de décharger ma colère. Et on m'offre la possibilité de le faire publiquement.

— Vous allez vous battre ? Contre un autre mage ?

La peur me serrait de nouveau la poitrine. S'il était vaincu, qu'advierait-il de nous ?

— Si seulement ! Non, Nessa. Je vais affronter le *Haggenbrood* !

Le mot à lui seul donnait le frisson.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je. Une créature comme celles qui bâtissent les murs de la cité ?

— Pas exactement. Le Haggenbrood a été spécialement créé par les Hauts Mages pour les combats rituels. Il est composé de trois corps et a été conçu à partir de la chair d'une purra. Partageant un unique esprit, ils forment une entité unique.

— Et vous la vaincrez ?

— Jusqu'alors, personne n'y a réussi.

— Où est la justice, là-dedans, si vous êtes sûr d'être vaincu ?

— C'est la règle. On nous accorde un mince espoir, et c'est plus honorable que d'être exécuté. D'ailleurs, la victoire n'est pas impossible. Il y a toujours une première fois ! Ne sois pas si pessimiste, Nessa !

J'eus du mal à poser une question dont je n'étais pas sûre de vouloir entendre la réponse:

— Si vous mourez, on nous gardera comme esclaves ou bien on nous tuera tout de suite ? Ne pouvez-vous pas tenir votre promesse à mon père et mettre mes deux sœurs en sûreté avant le combat ?

— Malheureusement, c'est impossible. Qui les escorterait hors de la cité ? Sans moi, elles seront esclaves ou serviront de nourriture. Si je meurs, tu mourras avec moi dans l'arène, déchiquetée par les griffes et les dents du Haggenbrood. Je dois te défendre contre cette créature ou périr. Et je vais te montrer comment te préparer à ce qui nous attend.

Notre situation était inextricable. Malgré la répulsion que m'inspirait Sliter, je savais que ma survie dépendait de lui. Il quitta la chambre un moment, me laissant en compagnie de mes sombres pensées. Puis il revint tenant une longue chaîne et un cadenas.

— Approche, m'ordonna-t-il. Je dois placer ceci autour de ton cou.

— Pourquoi ? m'insurgeai-je. Je ne tenterai pas de m'enfuir ! Où irais-je ? Vous l'avez dit : sans votre protection, je serais tuée sur-le-champ !

— Dans Valkarky, une purra ne peut apparaître en public qu'en présence de son propriétaire, une chaîne autour du cou. Sans cela, on t'emmènerait, et je n'aurais aucune chance de te récupérer. C'est la loi.

Je lui jetai un regard noir. Mais je n'avais d'autre choix que de me soumettre. Il entoura mon cou du froid collier de métal, qu'il ferma avec le cadenas. Puis, tenant le bout de la chaîne dans sa main gauche, il lui donna une brève secousse, comme pour faire avancer un animal, et désigna la porte.

— Maintenant, purra, je te mène à l'arène !

Il me traîna le long d'une suite sans fin de corridors. Des torches vacillantes en éclairaient certains, mais à d'autres endroits, les murs paraissaient émettre eux-mêmes de la lumière.

La plupart des Kobalos que nous croisions nous ignoraient. Dans les rares occasions où un regard curieux se posait sur nous, Sliter tirait sur la chaîne, m'obligeant à baisser la tête. Une fois, un cri involontaire m'échappa, et les larmes me montèrent aux yeux. Mais, quand nous fûmes de nouveau seuls, la bête se retourna pour me parler à voix basse :

— Je n'ai pas tiré fort, Nessa, et le collier est lâche. Certains propriétaires le serrent au point que leur purra a le visage cramoisi et peut à peine respirer. Sois forte ! Tu auras besoin de tout ton courage dans l'arène.

Il donna une nouvelle secousse à la chaîne, et nous continuâmes d'avancer. La ville était grande, mais si mal éclairée qu'on se serait cru sous terre. Même les espaces extérieurs où nous accédions par les corridors ressemblaient à de vastes grottes. On voyait cependant que les murs lisses n'étaient pas faits de pierre naturelle.

Nous traversâmes une sorte de grand marché. Des Kobalos recevaient des cuvettes de métal en échange de pièces. Certaines semblaient contenir des racines ou des champignons. Dans d'autres se tortillaient des espèces de vers que les acheteurs se fourraient dans la bouche avec gourmandise. Ce spectacle — et l'odeur abominable qui l'accompagnait — me donna la nausée.

Il y avait aussi de larges cuves. Je compris avec horreur qu'elles

étaient emplies de sang fumant. Les Kobalos se bousculaient autour. Ils y plongeaient des tasses de métal et buvaient si avidement que le liquide leur dégoulinait sur le menton avant d'éclabousser le sol.

Quelles victimes avaient rempli ces cuves ? Valkarky était un lieu hideux et répugnant. S'il s'étendait jusqu'à recouvrir le monde, ainsi que Sliter le prétendait, il établirait l'enfer sur Terre, remplaçant chaque arbre, chaque fleur, chaque brin d'herbe, chaque bête des prairies par cette monstruosité.

Il n'y avait pas là que des Kobalos. J'apercevais des créatures dont l'aspect me remplissait d'effroi, et même en compagnie de Sliter, je ne me sentais pas en sécurité. Elles m'évoquaient d'énormes insectes ; les plus petites avaient la taille d'un chien de berger tandis que les plus grandes auraient pu me trancher la tête d'un coup de dents. J'enviais mes sœurs d'être toujours paisiblement endormies dans leurs chambres.

Certaines créatures se hâtaient sur de nombreuses pattes, chargées sans doute de quelque message ou tâche urgente, tandis que d'autres avançaient lentement, occupées peut-être à des fonctions de nettoyage comme l'étrange serviteur dans l'appartement de Sliter.

Une chose cependant me troublait. Je voyais des Kobalos, je voyais des jeunes humaines enchaînées, mais aucune femelle kobalos. N'étaient-elles pas autorisées à sortir en public ? Ou bien leur apparence était-elle similaire à celle des mâles, avec d'épaisses fourrures, des faces bestiales, des mâchoires allongées et des dents pointues, de sorte que je ne les distinguais pas les uns des autres ?

Nous fîmes de nombreux détours dans ce labyrinthe jusqu'à parvenir devant une volée de marches d'un blanc lumineux. Quatre étages plus haut, nous arrivâmes devant un immense portail, assez large pour laisser passer une créature mesurant dix fois ma taille.

— Nous y sommes, Nessa. C'est ici que nous allons triompher ou mourir, déclara Sliter.

Il me tira derrière lui. Je me retrouvai sur une plateforme triangulaire, entourée sur ses trois côtés de gradins aux sièges vides.

— Toute l'arène est faite en *skoya*, expliqua Sliter. Les whoskors le crachent en monticules qu'ils modèlent ensuite de leurs multiples mains à neuf doigts.

— Cette blancheur ! m'écriai-je. Elle m'éblouit !

— La skoya a de nombreuses teintes. Si celle-ci est blanche, c'est pour que le rouge vif du sang frais se détache mieux dessus, c'est plus excitant.

Cet endroit était ignoble. Je ne fis aucun commentaire, mais j'examinai la disposition de l'arène. Je remarquai un poteau blanc à chaque angle de la plateforme. Je m'enquis de leur utilité.

— C'est à ces trois poteaux que vous serez attachées, tes sœurs et toi. Leur nombre varie ainsi que la forme de l'arène en fonction de chaque jugement. Le Haggenbrood tentera de boire votre sang avant de vous dévorer. Je ferai en sorte de vous sauver toutes les trois.

J'en eus l'estomac retourné. Mes sœurs et moi allions périr ici, j'en étais sûre.

— Tu vois ça ?

Sliter désignait une grille circulaire dans le sol, au centre de l'arène.

Prise d'un affreux pressentiment, je fus parcourue de frissons. Je ne voulais pas regarder cette grille, encore moins m'en approcher. Mais je n'eus pas le choix. Sliter me tira vers elle. Une odeur immonde me sauta aux narines. Je m'arrêtai net, et le collier de fer me serra douloureusement le cou.

Sans m'obliger à avancer davantage, Sliter demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Nessa ?

— C'est cette puanteur ! Est-ce qu'elle vient de là-dessous ?

Je désignais la grille d'un doigt tremblant.

Sliter renifla, la tête penchée.

— Oui. C'est l'odeur du Haggenbrood. C'est de là qu'il surgira. Approche ! Viens jeter un coup d'œil !

De nouveau je résistai, et la chaîne se tendit. Cette fois, Sliter tira d'un coup sec, et je titubai à contrecœur derrière lui jusqu'au bord de la fosse.

— Regarde à travers la grille, Nessa, et dis-moi ce que tu vois.

L'intérieur de la fosse était d'un brun sombre. Ses parois semblaient recouvertes d'une substance répugnante. De si près, l'air était irrespirable.

— Ce sont les excréments évacués par les trois corps du Haggenbrood qui dégagent cette odeur. N'aie pas peur ! Approche, tu verras mieux !

D'un pas prudent, j'avancai jusqu'au bord de la fosse et plongeai le regard dans le trou noir. Je me sentais si vulnérable que mes jambes ne me soutenaient qu'à peine.

Pourquoi Sliter désirait-il que je me tienne aussi près ? La grille me paraissait tout juste assez solide pour supporter mon poids. Il me posa une main sur l'épaule, et le temps d'une affreuse seconde, je crus qu'il allait me pousser dessus.

— Quelque chose remue, là-dedans ! m'écriai-je, glacée d'effroi.

En contrebas, trois paires d'yeux rougeoyants me fixaient dans l'obscurité. Puis de longs doigts écailleux s'accrochèrent à la grille. La créature secoua les barreaux, visiblement furieuse de ne pouvoir enfoncer ses dents dans ma chair. J'aperçus une gueule grondante, des yeux de braise, des oreilles pointues.

C'était l'adversaire que nous allions affronter. Mes genoux se mirent à trembler violemment. Sliter n'aurait aucune chance contre ce triple monstre !

Mon ravisseur, cependant, ne montrait aucune crainte. Sautant sur la grille, il écrasa les doigts de la créature à coups de botte et gronda entre ses dents :

— Dégage ! Retourne dans tes immondices !

Avec un rugissement de rage, le Haggenbrood se laissa retomber dans la fosse.

— Ne montre jamais ta peur devant ce genre d'adversaire, Nessa, me recommanda Sliter. Tiens-lui tête ! Qu'il sache à quoi s'attendre dans l'arène !

— Il a l'air si rapide, si féroce ! objectai-je. Ils sont trois, et vous êtes seul ! Et vous espérez les vaincre ? Personne ne vous aidera ?

— Nessa, tu ne m'as pas bien écouté. C'est bien pire que ça ! Je

te l'ai dit, le Haggenbrood est *une seule* créature. Un unique esprit dirige les trois corps et coordonne leurs attaques aussi facilement que je contrôle chacun de mes doigts.

Comme pour appuyer sa démonstration, il leva sa main velue et tambourina contre ma tempe. Il me fit mal, et je lâchai un cri.

— Vous serez liées aux poteaux, et je ne pourrai être qu'à un endroit à la fois, reprit-il en faisant craquer ses jointures. Malgré tous mes efforts, je ne réussirai peut-être pas à vous défendre toutes les trois. Bien sûr que je serai seul, c'est la règle ! Il ne peut y avoir dans l'arène, face au Haggenbrood, que mes purrai et moi.

— En ce cas, ne vous occupez pas de moi, dis-je. Défendez mes sœurs !

Bien qu'ayant parlé sans réfléchir, je ne voulus pas me rétracter. Malgré la terreur que m'inspirait le Haggenbrood, je ne supportais pas l'idée de ce qu'il pourrait faire subir à Susan et à Bryony.

— C'est très noble de ta part, petite, mais tout dépendra de la façon dont le Haggenbrood déploiera ses trois « lui ».

— Et si vous prenez l'initiative en attaquant le premier ?

— Je te le redis, Nessa, il y a des règles ! Je dois m'y conformer. Elles varient d'un jugement à l'autre, en fonction du nombre de purrai en jeu. D'abord, la grille est ouverte, et le Haggenbrood se hisse hors de la fosse. Lorsque ses trois corps ont pris position, on donne le signal du combat. Je ne dois réagir qu'en cas d'attaque, dirigée contre n'importe laquelle d'entre vous. Il a aussi la possibilité de vous ignorer et de concentrer ses assauts sur moi. Auquel cas, dès que je suis mort, il peut se nourrir de l'une de vous trois, à son gré. S'il s'attaque d'abord à vous et que deux d'entre vous meurent, je dois rendre les armes et me laisser tuer. C'est ce qui a été décidé pour cette épreuve.

J'avais du mal à croire que je tenais une telle discussion !

— De quelles armes disposerez-vous ?

— D'autant de lames que je désire.

— Alors, coupez mes liens et donnez-moi un poignard ! Si je bouge, ça le distraira peut-être, et ça vous donnera une chance. Il faut tout faire pour protéger mes sœurs !

Cette fois encore, les mots m'avaient échappé spontanément. Mais, à la réflexion, je trouvai ma proposition judicieuse. Elle donnait à mes sœurs une chance de survie, et mieux valait mourir la dague à la main que liée, impuissante, à un poteau.

Je lus la stupéfaction sur la face de Sliter. Puis, les sourcils froncés, il sembla examiner cette option.

— C'est autorisé par le règlement ? insistai-je, brisant le silence qui s'était installé.

— Rien ne m'interdit de trancher tes liens, admit-il. Ton offre est généreuse. Seulement, alors que le Haggenbrood ne peut quitter l'arène, toi, tu le pourras. C'est bien là le piège. Si tu fais ça, l'épreuve sera annulée, et nous y laisserons nos quatre vies. Jusqu'où va ta bravoure, Nessa ? Te sens-tu prête à rester sur place quand des griffes et des dents claqueront sous ton nez ?

— Oui, lui assurai-je sans hésiter. C'est un risque à courir.

En étais-je sûre ? Serais-je réellement assez téméraire pour distraire l'attention de l'effroyable Haggenbrood ?

— Même si tu n'es pas mise en pièces, reprit Sliter, le Haggenbrood est muni de glandes qui sécrètent un venin mortel, l'*ulska*. Que l'extrémité d'une de ses griffes te perce la peau, et tu seras plongée dans le *kirrhos*, aussi appelé « la mort fauve ». Ses effets sont affreux à voir, les ressentir est pire encore, et il n'existe pas d'antidote. Sauras-tu soumettre ton faible corps d'humaine à ta volonté, Nessa ? Si ta terreur est la plus forte et que tu fuies l'arène, nous sommes perdus. Un pas de côté, et c'est la mort !

Je pris une profonde inspiration. Oui, je tiendrais le coup. En dépit de l'aversion que m'inspirait Sliter, la situation m'obligeait à m'allier avec lui.

— Je ne fuirai pas. Je me battrai à vos côtés pour donner à mes sœurs une chance de survivre.

Sliter me fixa intensément.

— Relâcher une captive au cours d'une ordalie est un acte sans précédent. Tout le monde sera surpris, le Haggenbrood le premier.

Sur ces mots, il tira sur la chaîne et me ramena à travers Valkarky jusqu'à ses appartements.

Nouvelles et ragots



Je commençai par aiguïser les lames que je comptais utiliser. J'avais sélectionné deux poignards ainsi que le sabre de Vieux Rowler, qui était vite devenu mon arme favorite.

Nessa m'observait intensément. De mon côté, j'examinai sa surprenante proposition.

Cette fille était brave plus qu'aucune autre purra, cela ne faisait aucun doute. Néanmoins, je prendrais un très gros risque en la libérant de ses liens dans l'arène.

Je sentis qu'elle s'apprêtait à parler. Je n'eus pas longtemps à attendre.

— J'ai une faveur à vous demander, dit-elle.

— Je t'écoute, répondis-je, tout en restant concentré sur ma tâche.

— Mes soeurs pourraient-elles être liées aux poteaux sans être réveillées ? J'aimerais leur épargner l'horreur de l'arène.

— On ne le permettra pas, Nessa. Cela priverait les spectateurs

du plaisir d'entendre leurs cris. Ils trouvent bien plus excitant de voir un être saigner et mourir en toute conscience. Endormies, elles ne leur procureraient aucun divertissement.

Dans ma jeunesse, j'avais assisté à une ordalie. Bien que tout se soit passé très vite, j'avais apprécié la façon dont le Haggenbrood avait expédié ses victimes et les merveilleux motifs que le sang écarlate dessinait sur le sol blanc. Depuis, néanmoins, lors de mes rares séjours à Valkarky, je n'avais même pas envisagé d'en voir une autre. J'aimais vivre seul, gérer ma haizda; je préférais me tenir loin des clameurs et de l'agitation que suscitent de tels évènements. Désormais, côtoyer tant de monde me met mal à l'aise.

— Divertissement ? Comment osez-vous employer un tel mot alors que mes sœurs risquent d'y laisser leurs jeunes vies ? Quelle espèce de monstre êtes-vous ?

— Nous sommes très différents des humains, Nessa. Telles sont les traditions de mon peuple, et je dois m'y soumettre. Je ne peux rien faire pour vous éviter, à toi et à tes appétissantes petites sœurs, la peur et les souffrances qui vous attendent.

Que Nessa soit prête à se sacrifier pour ses sœurs ne cessait de me stupéfier. Certes, son face-à-face avec un seul des corps du Haggenbrood, un malheureux couteau dans sa main frêle, n'aurait qu'un unique dénouement : elle serait morte avant d'avoir compris ce qui lui arrivait. Néanmoins, un tel courage méritait une récompense. Que pouvait-elle désirer plus que tout, à cet instant ? Je trouvai aussitôt la réponse. J'allais suspendre brièvement l'isolement des trois pourrai.

— Aimerais-tu que je réveille tes sœurs ? Ce sera votre dernière occasion de passer un moment ensemble, proposai-je — fort généreusement, me semblait-il.

— Oui, s'il vous plaît, cela me ferait grand plaisir, accepta Nessa avec solennité. Il nous reste combien de temps avant l'épreuve ?

— Presque une journée. Profitez-en bien ! Je vais amener tes sœurs ici, et je vous laisserai discuter tranquillement entre vous.

Je les réunis donc toutes les trois. Mais, curieux d'entendre ce qu'elles se diraient, je réduisis ma taille de sorte à me glisser dans la chambre par un trou du plancher.

— Je voudrais mettre des vêtements propres et attacher mes

cheveux avec un ruban, déclara plaintivement Susan.

— Tu auras tout ce que tu désireras dès que tu seras en sécurité à Stoneleigh, lui affirma Nessa. Quoi qu'il arrive, nous survivrons. Tu dois le croire.

Susan secoua la tête, les larmes aux yeux.

— Je ne suis pas aussi courageuse que toi, Nessa. Je te demande pardon.

Nessa s'efforça de garder son calme, mais après les compliments de Susan sur sa bravoure, son menton se mit à trembler chaque fois qu'elle prenait la parole. Pour finir, les trois sœurs éclatèrent en sanglots et hoquetèrent interminablement, blotties les unes contre les autres. Tout cela n'avait pas grand intérêt.

L'idée de voir la mort approcher me désolait. Je n'atteindrais jamais ma pleine maturité. Il m'aurait fallu encore une centaine d'années d'études pour maîtriser totalement la magie et l'art du combat. J'aurais aussi voulu être sûr d'avoir repoussé la menace du skaiium, cet état de faiblesse qui affecte tant des nôtres. Néanmoins, je décidai de me comporter le mieux possible au cours de ce qui serait sans doute le dernier jour de mon existence. Ayant gagné mes appartements privés, je claquai cinq fois des doigts pour appeler Hom, une sorte *d'homoncule*, peut-être le genre de serviteur le plus intéressant amené à Valkarky par les mages de haizda. Son rôle est de collecter nouvelles et ragots, et ses multiples formes sont parfaitement conçues pour cette tâche.

Celle d'un rat, par exemple, lui permet de circuler dans les égouts, tandis que ses oreilles spécialement adaptées captent toutes les conversations à travers la cité, en dépit de l'épaisseur des murs et des sols. Dans une autre de ses apparences, muni d'ailer puissantes, il peut s'élever très haut au-dessus des toits et surveiller quiconque quitte la ville ou s'en approche. Pour rapporter ses informations, il devient un tout petit être vaguement semblable à un mâle humain. Il est recouvert d'une longue fourrure brune qui lui tient chaud, et habite notre appartement pendant que ses autres identités s'activent ici et là.

— Dis-moi tout ce que tu sais sur les autres mages de haizda, ordonnai-je.

Lors de mes visites à Valkarky, je n'avais jamais rencontré d'autres mages en résidence ici. De nombreuses années s'étaient écoulées depuis que j'en avais croisé un lors d'un voyage à la lisière des

territoires humains. Nous avons passé quelques heures ensemble, à échanger essentiellement des plaisanteries — nous sommes secrets de nature. Mais chaque mage devant faire son rapport à Hom avant de s'en aller, les informations les concernant étaient à présent disponibles.

— En plus de toi, onze mages sont venus et repartis au cours des treize dernières années, m'apprit Hom. Tu seras sûrement intéressé de savoir qu'il y a dix-huit mois, Râpe-Queue a fait ce qu'il croyait être son ultime visite ici. Il va sur ses huit cents ans et craint que ses pouvoirs n'aient entamé leur lent déclin. Le jour où il en aura la certitude, il mettra fin à ses jours.

Hom avait raison de penser que des nouvelles de Râpe-Queue m'intéresseraient. Il avait été mon précepteur au temps de mon *noviciat*. Une fois ces trente années révolues, un mage de haizda poursuit seul sa formation. Râpe-Queue avait été un maître dur mais juste; cela m'attristait d'apprendre qu'il s'affaiblissait. Lorsque ce moment arrive, nous choisissons la mort plutôt que la déchéance, telle est notre coutume.

Hom me décrivit ensuite la situation des dix autres mages. Son récit me lassa, et je lui réclamai des informations sur Valkarky et ses habitants.

— Que souhaitez-vous entendre en premier, maître ? me demanda-t-il de sa voix de crécelle. Les ragots ou les nouvelles ?

Les nouvelles sont généralement prévisibles, les mêmes événements se répétant invariablement au fil des siècles. Par exemple, si la vitesse à laquelle s'étendent les murs de notre cité a tendance à ralentir, certains en conçoivent une grande inquiétude. Quant aux statistiques touchant à l'exécution des prisonniers — des criminels pour la plupart —, je trouve le sujet particulièrement ennuyeux. En revanche, j'aime les ragots. Car, comme on dit, il n'y a pas de fumée sans feu.

— Raconte-moi les ragots les plus intéressants, ordonnai-je à Hom.

En même temps, je notai que sa fourrure mal soignée se parsemait de poils gris. Il se faisait vieux et devrait être bientôt remplacé.

— Ce qui a excité tout le monde ici, maître, c'est la chute d'une énorme météorite non loin de la ville. En entrant dans l'atmosphère, elle a pris une extraordinaire teinte pourpre. Elle serait

donc composée d'un minerai particulièrement adapté à la fabrication des lames. Beaucoup sont actuellement à sa recherche.

Une pierre d'étoile avait une valeur inestimable, mais espérer la localiser était folie. Elle s'était probablement consumée avant l'impact, ou peut-être sa couleur avait-elle été trompeuse. De tels objets, avec leur spectaculaire déploiement pyrotechnique, étaient souvent repérés, mais rarement retrouvés. C'était peut-être celle que j'avais aperçue au nord, et elle ne m'avait pas parue rouge.

— Quoi d'autre ?

— On prétend qu'une purra était dans le coin quand la chose s'est produite. La *Oussa* a eu le plus grand mal à la capturer tant elle résistait, au point que quatre de ses membres y ont laissé leur peau.

Voilà qui était intéressant, quoique fort improbable. La *Oussa* est la garde privée du Triumvirat. Une seule personne avait encore moins de chances de tuer quatre de ces soldats d'élite que moi d'abattre un assassin Shaiksa. Et je suis un mage de haizda, pas une femelle solitaire.

Je ne pus contenir ma curiosité:

— J'aimerais voir son cadavre. Sais-tu où il a été déposé ?

— Elle a été capturée vivante. Elle serait enfermée dans un des cachots de la *Oussa* les mieux surveillés.

— Vivante ? m'écriai-je.

C'était des plus incroyables !

— Tâche d'en savoir davantage, recommandai-je à Hom. Et reviens dès que possible me dire où cette purra est retenue.

Hom disparut dans son trou tandis que je me remettais à mes préparatifs en vue du combat contre le Haggenbrood. Je commençai par des exercices mentaux dans lesquels je visualisais les étapes qui me mèneraient à la victoire. Je m'imaginai dans l'arène; puis, par les yeux de mon esprit, je regardai le Haggenbrood extirper ses trois horribles corps de la fosse. Je me concentrai jusqu'à sentir l'odeur même de la créature. Graduellement, je ralentis mon souffle. J'étais à peine parvenu au premier degré de concentration que Hom réapparaissait et s'asseyait en face de moi.

— Parle ! lui lançai-je. Qu’as-tu appris ?

— Eh bien, je suis en mesure de passer des ragots aux nouvelles. La Oussa a découvert la pierre d’étoile et l’a ramenée dans la cité en même temps que la purra. J’ignore où se trouve à présent la pierre, mais la purra est détenue dans le district Yaksa Central, niveau treize, cellule quarante-deux.

Il s’agissait du complexe de cachots le plus sécurisé de la ville, et la cellule quarante-deux était réservée aux prisonniers les plus retors et les plus dangereux. Comment une simple purra s’était-elle vu accorder un tel honneur ?

Il fallait absolument que j’en juge par moi-même. J’avais encore tout le temps d’achever mes préparatifs, et cela me fournirait une distraction intéressante. Je renvoyai Hom et me dirigeai sans délai vers le district Yaksa Central.

Jusqu’à l’ordalie, j’étais libre de mes mouvements. Néanmoins, une fois dans la zone de sécurité, je risquais d’être interrogé, voire arrêté, si je passais outre aux avertissements m’interdisant d’aller plus loin.

Je me fis donc aussi petit que possible et me dissimulai par magie à la plupart des yeux. Seuls les plus puissants des mages ou des assassins auraient pu me repérer. Les gardes savaient certainement percer les artifices par lesquels les mages de la cité se rendaient invisibles, mais nous, les mages de haizda, possédions nos propres méthodes, mal connues en ces lieux.

Descendant niveau après niveau, je croisai d’abord dans les passages et les carrefours une foule de Kobalos. Je me frayai un chemin à travers les étals multicolores où de riches commerçants exposaient des produits destinés à d’encore plus riches acheteurs, tandis que les autres ne pouvaient que rêver devant, bouche bée. Trois niveaux plus bas, les marchands ambulants cuisinaient du sang, des os et des abats sur des feux en plein air, emplissant l’air d’une odeur âcre.

J’aimais surtout les cuves de sang où, pour un prix modique, on pouvait boire jusqu’à plus soif. Je tendis la langue pour intercepter une épaisse goutte du délicieux liquide. Après quoi, je poursuivis ma descente.

Bientôt, je laissai derrière moi la foule des Kobalos, ne croisant plus que quelques gardes isolés. Je les dépassai aisément, indétectable. Quand je parvins au niveau douze, les seuls êtres qui s’y mouvaient étaient des whoskors ou autres entités de la même espèce.

Postée à l'entrée d'un tunnel, une créature en forme d'énorme ver me suivit un moment du regard de son œil unique. Sans doute était-ce le résultat d'une nouvelle magie développée par les Hauts Mages. L'idée qu'il ait percé mon sort d'invisibilité me perturba un instant. Mais il se désintéressa de moi et s'enfonça lentement dans le tunnel.

Il me fallut presque une heure pour atteindre le niveau treize. Cinq minutes plus tard, j'étais devant la porte de la cellule quarante-deux. Des torches accrochées aux murs éclairaient un couloir humide qui n'était pas fait de skoya. Ces cachots avaient été creusés dans le rocher, en dessous de la cité. Des grognements s'élevaient ici et là ; soudain, un cri aigu coupa l'air, puis quelqu'un supplia :

— Non ! Non ! Arrêtez ! Je n'en peux plus ! J'avoue ! J'avoue ! Mais je vous en prie, arrêtez ! Je veux...

Les mots s'achevèrent en un hurlement de douleur, laissant penser que la torture avait repris, plus intense encore. C'était agréable à entendre. Ceux qui gémissent dans ces cachots sont des ennemis de Valkarky, et ils méritent leur sort. Néanmoins, je ne m'imagine pas en bourreau. Je préfère infliger la souffrance au cours d'une bataille contre un adversaire valeureux. Cependant, aucun son ne s'élevait de la cellule quarante-deux. La purra était-elle morte ?

Elle n'avait sans doute pas résisté aux tourments qu'on avait dû lui infliger.

Dès que je me fus glissé sous la porte, je découvris que la situation était tout autre. Non seulement la prisonnière était bien vivante, mais à la façon dont elle abaissa son regard sur moi, je compris qu'elle me voyait en dépit de ma protection magique. Et elle ne m'estimait guère plus intéressant qu'un insecte à écraser d'un coup de talon.

Certes, elle n'était pas en mesure de le faire, car elle était fixée au mur par des clous d'argent, un dans chaque poignet et dans chaque pied. Une chaîne d'argent accrochée au plafond, bien tendue, lui entourait le cou. Pour couronner le tout, on lui avait cousu les lèvres avec un fil d'argent pour l'empêcher de parler. Elle devait souffrir abominablement, et je m'étonnai de ne pas l'entendre gémir.

Elle ne portait pas de robe — la tenue habituelle des purrai, en ville comme à la campagne —, mais une courte blouse brune ressermée à la taille sur une jupe fendue. La façon dont les deux pans étaient attachés à ses jambes lui permettait probablement de courir plus vite.

Ayant repris une taille suffisante pour que nous soyons face à face,

je décidai de converser avec cette purra. Ce n'était sûrement pas sans raison qu'on lui avait scellé les lèvres, et j'allais prendre un gros risque, mais ma curiosité était la plus forte. Je tirai un poignard et, de sa pointe bien aiguisée, je coupai délicatement le fil d'argent. Les lèvres tuméfiées s'ouvrirent, et je découvris avec surprise des dents limées en pointe.

— Qui es-tu ? demandai-je.

— J'attendais ta visite, fit-elle sans répondre à la question. Qu'est-ce qui t'a retardé à ce point ?

— Tu m'attendais ? Comment ça ?

Sévère et impérieuse — un ton totalement inapproprié pour une purra prisonnière —, elle répliqua:

— Voilà deux heures que je t'ai convoqué, petit mage!

Quelle absurdité ! J'en restai sans voix.

Avec un sourire qui dévoila largement ses dents pointues, elle déclara:

— Je suis Grimalkin.

Grimalkin



Je la dévisageai, abasourdi :

— Tu dis ça comme si je devais te connaître ! Je n'ai jamais entendu parler de toi ! Et tu prétends m'avoir « convoqué » ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— C'est la vérité. Je t'ai appelé par magie, en usant d'un sort de compulsion.

D'un haussement de sourcils, elle désigna le coin opposé de la cellule. Une des apparences de Hom — un rat — y était accroupie, les yeux clos, sa longue queue se tortillant comme si elle cherchait à échapper à une main qui l'aurait saisie.

— Même avec les lèvres cousues, il m'était facile de contrôler une créature aussi stupide. Quand elle est venue m'observer, j'ai tiré d'elle les informations dont j'avais besoin. Ce fut alors un jeu d'enfant de t'attirer ici. Je sais tout de toi, mage. Je sais dans quel pétrin tu t'es fourré. Et je suis prête à t'aider. En retour, j'exige trois choses.

— M'aider? Tu n'es pas en position d'aider qui que ce soit! Tu seras bientôt morte. Tu as tué quatre membres de l'Oussa qui te captureraient en toute légalité. Ton arrêt de mort a déjà été signé. Ils ne retardent ton exécution que pour prolonger tes souffrances et en apprendre davantage sur toi.

— Ma capture n'avait rien de légal, rétorqua la purra. Ils m'ont volé un morceau de minerai qui était en ma possession. Ils m'ont également confisqué d'autres choses importantes. Tu devras me les rapporter, si tu veux compter sur mon aide.

Elle avait donc trouvé la météorite. « Qui trouve possède », telle était la règle en de tels cas. Mais la Oussa n'avait pas accordé ce droit à une humaine solitaire qui s'était imprudemment approchée de Valkarky. Une pierre d'étoile était rare, très précieuse, et beaucoup la convoitaient. Une arme faite avec ce minerai ne pourrait être forgée que par le plus habile artisan. Mais, une fois façonnée, jamais elle ne s'émousserait ni ne se briserait. Même sans la pierre, cette purra aurait été arrêtée et mangée ou mise en esclavage. Qu'elle ait résisté lui vaudrait la mort.

J'aurais dû l'abandonner à son destin, mais ma curiosité grandissait. D'autre part, son courage et ses talents au combat m'impressionnaient. Elle avait tout de même abattu quatre soldats de la Oussa !

— Si tu étais libre, comment m'aiderais-tu ? repris-je.

— Tu vas affronter en jugement une créature appelée le Haggenbrood. Elle n'a jamais été vaincue, tu es donc censé mourir...

Je levai la main pour l'interrompre, mais elle poursuivit sur un débit plus rapide :

— Ne le nie pas ! Je suis bien informée. J'ai réfléchi à la situation. Je pourrais prendre la place d'une des trois filles qui seront liées aux poteaux, dans l'arène. La dénommée Nessa est la plus proche de moi par la taille. J'ai son image en tête, grâce au petit espion. Libère-moi et donne-moi l'arme que tu destinais à la fille. Je combattrai à tes côtés ; le Haggenbrood périra, et tu seras libre de quitter la cité avec les trois filles.

— C'est de la folie, objectai-je, sidéré. Je ne sais pas pourquoi je perds mon temps à t'écouter. Même si je te faisais sortir de ce cachot, crois-tu que personne ne remarquerait la substitution de Nessa ?

La purra sourit, et tout son corps sembla miroiter; j'eus un instant de vertige. Et soudain, devant moi, les mains et les pieds transpercés d'un clou d'argent, une chaîne étroitement serrée autour du cou, je vis Nessa.

— Tu me crois, maintenant ? me demanda-t-elle.

C'étaient à s'y méprendre les intonations de la fille de Vieux Rowler !

J'usai rapidement de magie pour éprouver l'illusion, sans résultat. L'image ne trembla même pas.

— Comment fais-tu ça? m'étonnai-je. Tu n'as jamais vu Nessa, tu ne l'as jamais entendue parler.

— Il n'y a pas que des pensées dans une tête, me répliqua la sorcière, mais aussi des images et des sons. J'ai tiré tout ce dont j'avais besoin du cerveau de ton petit espion. Le reste, je l'ai puisé dans ton propre esprit tandis que nous devisions.

Agacé, je tentais de m'introduire dans le sien. Je voulais lui faire mal, juste assez pour l'entendre crier. Je n'y réussis pas. Je me heurtai à une sorte de barrière impossible à franchir. Elle était très forte.

— Tu pourrais entrer dans l'arène sous cette apparence et tromper les spectateurs — même les Hauts Mages, admis-je à contrecœur. Mais qu'est-ce qui te laisse penser qu'en combattant à mes côtés, tu nous assurerais la victoire ?

— Je suis Grimalkin, la sorcière tueuse du clan Malkin. Je manie une magie puissante. Et je suis versée dans l'art du combat. Je pourrais vaincre le Haggenbrood seule, s'il le fallait.

J'aurais dû rire de son arrogance. Je n'en fis rien. Je n'avais jamais entendu parler du clan Malkin ni de leur sorcière tueuse. Mais l'aplomb et la confiance en soi irradiaient de cette purra. Elle ne doutait pas un instant de ses capacités. D'ailleurs, n'avait-elle pas tué quatre soldats d'élite ?

— La réelle difficulté sera de te faire sortir d'ici et de t'amener dans mes appartements avant le combat, dis-je. Ces cachots sont très sécurisés. Je ne suis parvenu à ce niveau qu'en réduisant ma taille, comme tu as pu le constater, jusqu'à pouvoir me glisser sous une porte ou par une fissure. Peux-tu en faire autant ?

Elle secoua la tête, et tout son corps miroita. J'eus de nouveau devant moi la purra aux dents taillées en pointe.

— Je peux créer une illusion, pas changer de taille. Si tu relâches la chaîne d'argent autour de mon cou, je ferai le reste. Mais il me faut trois choses en échange.

— Dis-moi.

— Avant tout, je veux qu'on me rende mes armes — dix lames et une paire de ciseaux — ainsi que les fourreaux qui les contiennent. Deuxièmement, je réclame le morceau de minerai qu'on m'a volé.

— Il ne me sera pas facile de m'emparer de tes armes. Quant à reprendre la pierre d'étoile, c'est impossible. Étant d'une valeur inestimable, elle est à présent sous clé.

Elle avait certainement été placée dans la *Salle du Trésor*, la chambre forte de la cité.

— Je la veux. Elle m'appartient.

— Une purra n'a pas le droit de posséder quoi que ce soit. Oublie cette exigence stupide et contente-toi de tes armes !

— Mage, fit-elle, moqueuse, c'est une question de propriété qui t'a mis dans cette situation délicate ! J'ai appris de ton petit serviteur comment tu as tué un Haut Mage et un assassin Shaiksa pour reprendre les trois filles qui t'appartenaient. Je sais que tu es un formidable guerrier, c'est pourquoi je t'accorde le respect que je refuserais à un autre. Mais nos cultures sont différentes. À Pendle, où je vis, il n'y a pas d'esclaves, et une femme gère ses propres biens. Notre regard sur les choses n'est pas le même. Reconnais mes droits, et je reconnais les tiens. Maintenant, venons-en au troisième objet que tu dois me rapporter. C'est un grand sac de cuir, et ce qu'il contient est extrêmement dangereux. Des trois choses que je veux récupérer, c'est la plus importante.

— En ce cas, dis-moi ce qu'il y a dedans.

— Mieux vaudrait que tu restes dans l'ignorance. Mais je lis dans ta tête, mage, et je devine que tu es un grand curieux. Cela m'a servi pour créer le sort de compulsion qui t'a attiré ici. Si je garde le silence, ta curiosité l'emportera. Le sac contient la tête du Malin, la plus redoutable des entités de l'obscur.

Ces mots me laissèrent perplexe. Je n'avais jamais entendu parler d'un être appelé « le Malin » ; et qu'entendait-elle par « l'obscur » ? Au-delà de notre monde, il existe des lieux habités par les esprits, comme *Askana*, où résident nos dieux. Mais nous ignorons où vont les âmes des humains et des Kobalos après la mort. Elles sont « Montantes » ou « Descendantes », et aucune ne revient raconter son expérience.

— Qu'est-ce que l'obscur ? m'enquis-je.

— C'est la demeure des démons et des dieux, ainsi que celle de leurs serviteurs après la mort; là où vont les sorcières.

— Et le sac contient la tête d'un dieu ?

— On peut le désigner ainsi. Il existe de nombreux Anciens Dieux. Dans son intégrité, celui-ci est plus puissant que tous les autres réunis. Son corps est entravé très loin d'ici ; s'il récupérait sa tête, ses serviteurs le ressusciteraient. Et sa vengeance serait effroyable.

— Nous avons beaucoup de dieux, nous aussi. Mon préféré est Cougis, le dieu à tête de chien. Mais la plupart des Kobalos vénèrent *Olkie*, le dieu des

Forgerons, qui a quatre bras de fer et des dents en cuivre. Cependant, le plus grand de tous s'appelle Talkus, ce qui signifie le Dieu-Qui-Sera. Il n'est pas encore né, et nous attendons son avènement avec impatience.

La purra nommée Grimalkin me sourit, dévoilant ses dents pointues.

— Nos vérités ne sont pas les mêmes. Ton peuple a ses croyances, et le mien les siennes. Je respecte ta foi, je te prie de respecter la mienne. Avant toute chose, le sac de cuir *doit* m'être remis. Mais, quoi que tu fasses, ne sors pas la tête enfermée dedans ! Ce serait extrêmement dangereux. Si tu veux survivre, mets un frein à ta curiosité !

— Il me faut d'abord le localiser, dis-je.

Désignant le rat qui se tortillait dans son coin, j'ajoutai:

— Libère-le de ta magie, qu'il puisse trouver le sac et les autres objets que tu réclames !

La purra acquiesça d'un hochement de tête, et Hom cessa aussitôt

de s'agiter. Il sauta sur ses petites pattes, la moustache frémissante.

Je lui donnai rapidement mes instructions :

— Je veux savoir avec précision où sont gardés les objets confisqués à cette purra par la Oussa. Le plus important est un grand sac de cuir. Ensuite, tu chercheras la pierre d'étoile, et enfin un certain nombre d'armes ainsi que leurs fourreaux. Ton enquête achevée, tu me feras ton rapport au plus vite.

Avec un coup de queue irrité, il fila hors du cachot.

— Ça va lui prendre combien de temps ? voulut savoir la purra.

— Beaucoup moins que ce qu'il me faudra pour récupérer les objets que tu réclames. Mais il ne reviendra pas ici. Dans son corps de rat, il ne peut pas parler, même si son ouïe et sa vision sont excellentes. Je dois donc retourner dans mes appartements pour y entendre ce qu'il aura à me dire sous sa forme d'homoncule.

— Avant que tu partes, entendons-nous bien sur les termes de notre accord, déclara la purra.

Je la dévisageai, ébahi.

— Je sais de quel prix est la parole donnée chez ton peuple, poursuivit-elle. Si tu fais tout ton possible pour me rendre ce qu'on m'a volé et me permets de me libérer, je promets en retour de t'aider à tuer le Haggengbrood. De plus, lorsque nous aurons quitté ces lieux, je n'entraverai en rien ce que tu considères comme tes affaires légales. Est-ce un marché honnête ?

— J'ai besoin d'y réfléchir.

— Le temps nous est compté. Avant de partir, desserre la chaîne autour de mon cou ! Vite !

Je secouai la tête.

— Non, pas tout de suite ! Je dois d'abord tenter de rassembler les objets qui t'appartiennent. Si j'y réussis, je reviendrai et je ferai ce que tu demandes.

Je n'avais pas encore confiance en cette purra. Il me fallait évaluer la situation plus tranquillement. Et, comme je le lui avais dit, je voulais être sûr de remplir ma part du marché en retrouvant les

objets qui lui appartenait.

Ses sourcils se froncèrent de colère, mais sans un mot de plus je réduisis ma taille et me faufilai sous la porte.

La sorcière morte



Je regagnai en hâte mes appartements, pour y attendre le rapport de Hom. Je me sentais soudain en pleine incertitude. Sur le moment, la proposition de la purra aux dents pointues m'avait paru raisonnable. A présent, seul avec moi-même, j'en mesurais toute la folie.

Comment avais-je pu négocier ainsi avec une simple femelle ? Était-ce le skaiium ? Il m'était arrivé la même chose quand j'avais discuté avec Nessa et qu'elle avait pressé son front contre le mien. Je m'étais laissé influencer; pour sauver sa plus jeune sœur, j'avais imprudemment tué un Haut Mage et un assassin Shaiksa, ce qui m'avait conduit à ma situation actuelle. Et voilà que ça recommençait avec cette étrange purra.

Peut-être contrôlait-elle mes pensées et mes actes grâce à quelque sortilège ? J'ignorais tout de sa magie ; contre elle, mes défenses habituelles étaient sans doute inefficaces.

Ecartant mes craintes, je tentai d'examiner les choses avec logique.

Cette sorcière savait créer une illusion assez puissante pour qu'on la prenne pour Nessa. Je m'étais préparé à l'idée de libérer la fille pour distraire momentanément le Haggenbrood. Pourquoi ne pas faire de même avec la dénommée Grimalkin ? Elle était la tueuse d'un clan de sorcières et elle avait montré de quoi elle était capable en tuant quatre membres de la Oussa.

Je n'avais qu'à retourner dans son cachot sans être vu et desserrer la chaîne qui lui emprisonnait le cou. Comment cela lui permettrait-il de s'échapper ? Je n'en avais aucune idée, mais c'était son problème. Si elle échouait, je garderais les trois sœurs et appliquerais mon plan original.

L'homoncule jaillit hors de son trou et se hissa de nouveau sur la chaise.

— Je t'écoute, dis-je.

— Les armes et la pierre d'étoile sont dans la Salle du Trésor du Triumvirat, m'annonça-t-il.

Je devais m'y attendre. Ce lieu où l'on conservait les biens de valeur — confisqués ou présentant un intérêt particulier — était pratiquement imprenable. Je n'avais aucune chance d'en sortir les possessions de la sorcière.

— Et le sac de cuir ?

— Il a été jeté dans l'un des vide-ordures.

— Tu es sûr ?

Comment avait-on pu se débarrasser avec une telle désinvolture de ce à quoi la purra aux dents pointues attachait tant de prix ?

— Oui, en ouvrant le sac, ils y ont trouvé une tête coupée dans un état si avancé de décomposition qu'ils l'ont balancée sur-le-champ.

Ce devait être une chose puante et répugnante, mais la purra la considérait comme son bien le plus précieux. Lorsque je lui aurais expliqué l'impossibilité de récupérer le reste, cela suffirait peut-être à la satisfaire. Retrouver cette pourriture ne serait pas très difficile.

— Où est situé ce vide-ordures ? demandai-je.

— District Boktar Nord, niveau treize, vide-ordures 179, récitait

Hom.

— J'y vais. Rejoins-moi là-bas et conduis-moi tout de suite au sac.

J'eus vite fait de gagner le vide-ordures 179, qui fonctionnait à plein. Vu d'en haut, c'était un énorme demi-cylindre percé au centre d'un trou ovale. De gros tuyaux y déversaient toutes sortes de rebuts, surtout des os, des entrailles et des excréments, aussitôt engloutis par cette bouche avide.

Tout autour, la skoya était maculée de traînées brunâtres, et je fus soulagé de ne pas avoir à descendre par le boyau lui-même : un système d'échelles permettait aux ouvriers de maintenance d'atteindre les ordures, qu'ils répandaient en utilisant des pelles et des chariots pour que le flot ne soit pas bloqué.

Je dévalai une série d'échelles. Je ne voyais au-dessous de moi qu'un seul Kobalos poussant sa charrette d'immondices. La présence d'un mage de haizda à cet endroit n'aurait pas manqué de surprendre, mieux valait passer inaperçu. Une dizaine de Kobalos devaient être employés à chaque vide-ordures, mais chacun transportait sa charge à une certaine distance. Avec un peu de chance, ils ne me verraient pas. Je décidai donc de ne pas gaspiller mes forces magiques et de me dispenser d'un sort d'invisibilité.

Hom attendait docilement en bas, agitant avec énergie sa longue queue de rat. Sans que je le lui aie ordonné, il bondit, et je le suivis. En un rien de temps, mes bottes furent maculées de fange.

J'eus vite repéré ce que je cherchais; le problème, c'est que quelqu'un l'avait trouvé avant moi. Deux personnages marchaient non loin de là, et l'un d'eux portait un sac. Ils conversaient et ne me remarquèrent pas tout de suite. Mais, quand je ne fus plus qu'à vingt pas, le porteur du sac se retourna.

À ma grande stupéfaction, je découvris une purra, une étrangère — elle n'était pas de Valkarky. Elle portait une jupe qui lui descendait aux chevilles avec une veste en peau de renard, sale et boutonnée jusqu'au cou. Comme elle marchait pieds nus, la saleté lui giclait entre les orteils. Elle me lança un regard haineux.

Étaient-ce des complices de Grimalkin, d'autres sorcières humaines ? Auquel cas, étaient-elles douées des mêmes pouvoirs magiques et de la même habileté au combat ?

— Tu n’as rien à faire dans notre cité ! l’apostrophai-je. Va-t’en ! Laisse ce sac, et tu auras la vie sauve.

Elle posa le sac à terre et tira un couteau. Accompagnée par les ricanements de sa compagne, elle avança vers moi à grands pas décidés. Quand elle commença à marmonner entre ses dents, je compris qu’il s’agissait bien d’une sorcière et qu’elle allait user de magie contre moi. En quelques secondes, son apparence se modifia. Une langue fourchue, aussi longue qu’un bras, lui sortit de la bouche. Sa face prit une forme bestiale, des crocs lui retroussèrent la lèvre supérieure et sa chevelure se transforma en un nid de reptiles grouillants.

Cette métamorphose, bien que spectaculaire, n’affecta pas le moins du monde ma concentration.

Je m’élançai, et avant que son couteau ait touché ma peau, je tirai mon épée et lui détachai proprement la tête des épaules. Elle s’écroula, tandis que le sang lui jaillissait du cou à longs jets. D’un coup de pied, je fis valser sa tête et me préparai à affronter la seconde sorcière.

Elle s’approcha lentement, sans cesser de ricaner, comme si la chose lui paraissait du plus haut comique.

— J’aurai la vie sauve, hein ? croassa-t-elle. De quelle vie parles-tu ?

Sur le moment, ses paroles me laissèrent perplexe. Mais quand elle ne fut plus qu’à dix pas de moi, je perçus son odeur de terre et de chair morte. Ses cheveux encroûtés de boue séchée grouillaient d’asticots. Un ver sortit de son oreille gauche en se tortillant. Elle émettait un léger sifflement qui n’avait rien d’une respiration normale.

Alors, je compris : il n’y avait plus de vie en elle. Elle était déjà morte.

Elle se jeta sur moi, les mains tendues, ses griffes prêtes à déchiqueter ma chair.

Je suis viv, mais la sorcière morte l’était plus encore. Son attaque soudaine m’avait surpris, et les griffes de sa main droite manquèrent mon œil d’un poil.

Son autre main, elle, se referma durement sur mon poignet gauche.

Je tentai de me libérer, mais la prise se resserra. Je n'avais jamais rencontré un être doué d'une force pareille. Je la frappai en plein visage de ma main libre ; elle ne vacilla même pas. Ses doigts m'entraient dans la chair jusqu'à l'os, tel un cercle de métal. Ma main inerte lâcha l'épée, qui s'enfonça dans le borbier.

Marché conclu?



En tant que mage, j'avais consacré de longues années à l'étude des sciences occultes. Néanmoins, je n'avais aucune expérience des entités fonctionnant dans un corps mort. Je mesurai à quel point le monde était vaste et mon savoir incomplet. L'histoire des Kobalos est pleine de nos luttes contre les humains, alors qu'ils sont sans aucun doute infiniment plus nombreux que nous. C'est une chance qu'ils soient divisés en une multitude de royaumes antagonistes, mais nous connaissons mal leurs pratiques de la magie. De ce fait, j'ignorais tout des sorcières humaines et de leurs pouvoirs. Comment tuer un être déjà mort ?

De ma main libre, je tirai un poignard et l'enfonçai dans la gorge de la créature. Cela ne lui fit aucun effet ; sans lâcher mon poignet, elle projeta de nouveau ses griffes vers mon visage. J'esquivai de justesse.

Ce fut la logique qui me sauva. Ma lame décrivit un arc de cercle rapide et trancha le poignet de la sorcière. Elle tomba sur le dos dans les immondices, abandonnant sa main, toujours accrochée à

mon poignet.

Puis sa prise se relâcha; l'instant d'après, je la repoussai loin de moi. Le temps que la créature se remette sur ses pieds, j'avais ramassé mon épée.

Je ne voyais pas d'autre solution que de la tailler en pièces.

Elle n'eut bientôt plus ni bras ni jambes et se trouva même incapable de ramper. Ce qui coulait d'elle n'était pas du sang, mais un filet d'infâme liquide noirâtre. Par sécurité, je la décapitai et empoignai sa tête par les cheveux. Ses yeux me lancèrent un regard empli de fureur, ses lèvres se tordirent comme si elle m'injurait. Dégoûté, je jetai l'horrible chose loin de moi. Puis je m'emparai du sac de cuir, essayai la lame de mon épée sur le torse de la créature démembrée et retournai vers l'échelle, Hom trotinant sur mes talons.

De retour dans mes appartements, je trouvai les trois sœurs endormies, blotties les unes contre les autres.

Je soupesai le sac avec circonspection. Je n'avais pas oublié la mise en garde de la sorcière aux dents pointues, mais j'étais curieux de voir une telle tête — celle du plus puissant de leurs dieux. D'ailleurs, contrairement à ce que Hom m'avait rapporté, elle ne puait pas. Dénouant le lien qui fermait le sac, je mis la main dedans.

Je touchai une masse dure — de l'os, apparemment —, deux objets courbes au bout effilé : des cornes. Ce dieu était cornu. Nous en avions un, appelé *Unktus*, mais ce n'était qu'une divinité mineure, vénérée par les classes subalternes de la cité. Je tirai la tête du sac et la posai sur une chaise pour mieux l'examiner.

Cette divinité était plus impressionnante qu'*Unktus*, tel qu'il est représenté dans les grottes où son culte est célébré. La tête ne montrait aucun signe de putréfaction comme je l'avais cru, et ses cornes évoquaient celles d'un bouc.

Elle avait dû être d'une beauté seigneuriale, en dépit de sa ressemblance avec une face humaine. Toutefois, elle avait été cruellement mutilée. Un œil manquait, la paupière de l'autre était étroitement cousue. La bouche était bourrée de ronces et d'orties.

Ma curiosité satisfaite, je m'apprêtais à remettre la tête dans le sac quand la paupière cousue frémit. Au même instant, j'entendis un sourd grondement. Le dieu était-il encore conscient ? Ayant retiré le bâillon végétal, je constatai les autres violences qu'il avait subies : il

ne restait de ses dents brisées que des chicots jaunis. Tandis que j'ôtai les dernières brindilles de ronces, un autre grondement s'éleva. La mâchoire remua, les lèvres tremblèrent.

La tête n'émit d'abord que des soupirs et des croassements, puis elle s'exprima d'un ton grandiloquent:

— Je te pardonne ce que tu as fait subir à mes servantes. C'est excusable : elles étaient des intruses dans ta cité. Mais, à présent, fais ce que je dis, et tu seras récompensé au-delà de tes rêves les plus fous. Désobéis, et je t'infligerai une éternité de tourments.

Je pris le temps d'une longue inspiration pour évaluer la situation avant de répondre. La sorcière avait peut-être dit vrai; en ouvrant le sac, je m'étais peut-être exposé à un risque inutile.

Elle avait certainement vu juste en ce qui concernait ma curiosité. C'était l'un de mes principaux traits de caractère. Il faut parfois savoir affronter le danger pour enrichir ses connaissances.

Décidé à tenir tête à ce dieu mutilé, je rétorquai:

— Tu n'es pas en position de récompenser qui que ce soit. D'après mes informations, tu as été un dieu puissant, et te voilà maintenant sans défense. Ce doit être pénible pour quelqu'un de si grand de se voir tombé si bas.

Puis, sans attendre qu'il ait proféré d'autres menaces, je lui renfournai son bâillon de ronces et d'orties, et replaçai la tête dans le sac.

Je gagnai de nouveau le district Yaksa Central, niveau treize, cellule quarante-deux. Je me glissai sous la porte comme lors de ma première visite.

Ayant croisé le regard malveillant de la sorcière, je repris ma taille normale de façon à la fixer dans les yeux.

— As-tu récupéré ce qui m'appartient ? demanda-t-elle froidement.

— Le sac de cuir contenant la tête de ton dieu est chez moi. De plus, je sais où se trouvent tes armes ainsi que la pierre d'étoile, mais tu devras te débrouiller sans elles. Elles sont dans l'endroit le mieux gardé de Valkarky. Ceci...

Je déposai mes propres poignards sur le sol, devant elle:

— ... devrait te faire un aussi bon usage.

— Marché conclu ? demanda-t-elle.

— Marché conclu ! Tu as ma parole.

L'affaire était réglée, et j'étais satisfait. Tous les obstacles n'étaient pas aplanis pour autant.

Combattre avec la sorcière me donnait une réelle chance de l'emporter face au Haggengrood, à condition qu'elle réussisse à s'échapper et à gagner sans ennuis mes appartements.

— Merci, mage, de me prêter ces armes, dit-elle. Et tu détiens la tête, c'est le plus important. Il ne te reste qu'à desserrer la chaîne autour de mon cou.

— Je peux t'offrir mieux que ça.

Et je la libérai de la chaîne, de sorte qu'elle ne soit plus retenue que par les quatre clous d'argent.

Un sourire lui retroussa les lèvres.

— Merci encore ! La seule chose qui me manque, à présent, c'est un guide pour me conduire à mes autres possessions. Envoie-moi ce petit fouineur de rat !

— N'y pense même pas ! répliquai-je avec irritation. Tes biens ont été déposés dans la Salle du Trésor du Triumvirat. Quiconque tente de pénétrer dans cette place forte est sûr d'y laisser la vie.

— Le Triumvirat ? Que signifie ce terme grandiloquent ?

— Il désigne le gouvernement de Valkarky, composé des trois Hauts Mages les plus puissants de la cité.

— On leur trouverait sûrement des successeurs si quoi que ce soit de fâcheux leur arrivait. Je serais navrée de voir une aussi belle cité sans dirigeants dignes de ce nom, fit-elle d'une voix sarcastique. Envoie-moi le petit rat ! Et je me tiendrai à tes côtés dans l'arène. Va ! Mieux vaudrait que tu te trouves loin de ce cachot quand je m'en évadrai.

Exaspéré par son arrogance, je réduisis ma taille et quittai les

lieux.

Je fulminais encore en arrivant chez moi. Mais à mesure qu’approchait l’heure de l’ordalie, ma colère se changeait en désespoir. Je convoquai donc Hom et lui ordonnai d’envoyer un de ses êtres-rats pour guider la sorcière. Sans doute en pure perte. Je ne voyais pas comment elle réussirait à se libérer des clous d’argent, encore moins à forcer l’entrée de la Salle du Trésor.

Je pris ma taille de combat préférée, dépassant d’une tête celle de Nessa, et commençai à m’équiper. Je brossai ma longue veste noire — une tâche que je n’aurais jamais confiée à un serviteur — et polis ses treize boutons en os. Je passai le sabre dans ma ceinture, plaçai les deux meilleurs poignards que j’avais récemment affûtés dans leurs fourreaux accrochés à mon baudrier. J’en cachai un troisième dans ma poche.

Au bout d’une demi-heure, l’homoncule jaillit de son trou et se hissa sur la chaise, haletant d’excitation.

— J’ai des nouvelles, s’exclama-t-il. La purra s’est échappée et elle a forcé les défenses de la Salle du Trésor. Un des membres du Triumvirat est mort.

J’écarquillai les yeux de stupeur. Comment s’y était-elle prise ?

— Où est la sorcière, maintenant ? demandai-je.

— Partie, maître ! La meurtrière a fui Valkarky ; elle se dirige vers le sud. Une troupe de la Oussa a été lancée à ses trousses avec ordre de la capturer rapidement et de la faire mourir lentement.

La rage m’étouffait. Elle avait tout prévu ! Elle m’avait manipulé. Quel imbécile j’étais de lui avoir fait confiance ! Et pourquoi n’avait-elle pas emporté la tête de son dieu cornu, prétendument si importante ? Là encore, elle m’avait menti.

Dans moins d’une heure, j’affronterais les griffes et les crocs du Hagganbrood. Il était temps de réveiller Nessa et ses sœurs.

Alors que je suivais le couloir menant à leur chambre, je perçus un danger et tirai mon sabre.

— Range ta lame, mage, dit une voix que je reconnus aussitôt. Garde-la pour l’arène !

La sorcière sortit d'un coin d'ombre, et ses dents pointues étincelèrent. Les fourreaux dans lesquels ses armes étaient rangées pendaient à des lanières entrecroisées autour de son corps.

— Tu as le sac de cuir ? demanda-t-elle.

— Il est en sécurité.

— Rien n'est en sécurité, dans cette ville ! J'ai ouvert votre salle la mieux défendue pour y reprendre ce qui m'appartenait. Ce que j'ai fait, d'autres pourraient le faire. J'ai des ennemis humains — des sorcières et des mages qui servent le Malin. Il ne leur faudra pas longtemps pour retrouver ma trace !

— Deux sorcières sont déjà venues, lui annonçai-je. Elles emportaient le sac quand je les ai rattrapées. J'ai tué la vivante et découpé la morte en tronçons. Dans l'état où elle est, je doute qu'elle représente une menace.

— Tu as bien agi, mage. Mais il y en a d'autres. Rien ne les arrêtera. Montre-moi le sac !

L'ayant conduite dans ma chambre, je le lui remis. Elle l'ouvrit, regarda dedans en reniflant trois fois. Elle n'en sortit pas la tête du dieu.

— Maintenant, laisse-moi seule quelques instants. Je dois protéger ceci des yeux indiscrets.

J'en fus offensé. N'avions-nous pas conclu un marché ? N'étions-nous pas alliés ? Je rangeai l'affront au fond de mon esprit. La pièce était chichement meublée d'un lit, d'une table et de deux chaises. On ne pouvait dissimuler le sac nulle part à moins d'user de magie.

Je quittai les lieux comme elle me l'avait demandé et revins cinq minutes plus tard.

— Essaie de le trouver, me dit-elle doucement.

Je fis une brève tentative en utilisant un peu de ma magie. Sans succès. Cela ne signifiait pas que je n'y réussirais pas en y mettant davantage de temps et de vigueur. Néanmoins, le sac était bien caché. Elle était forte, j'en fus impressionné.

— Il n'est pas facile à découvrir, admis-je. Je ne m'attendais pas à te revoir, je pensais que tu m'avais trompé. On m'a dit que tu t'étais

enfuie de la cité et que la Oussa te poursuivait.

— Nous avons conclu un marché. Tout comme toi, je tiens toujours parole. J'ai promis de te seconder dans l'arène, et, oui, je me battrais à tes côtés. Il était facile de créer une fausse piste. Allez, au travail ! Quand affronterons-nous le Haggengbrood ?

— Dans une heure. Nous devons prévenir l'aînée des trois soeurs que tu vas prendre sa place.

— Je souhaite leur parler à toutes les trois. Nous sommes des humaines et des étrangères dans cette ville. Je veux leur assurer que tout se passera bien, je dois donc les rencontrer seule à seules.

— Soit ! Il est d'usage de garder les purrai dans des chambres séparées, mais à cause du danger qui les menace, je leur ai accordé le droit de rester ensemble. Viens ! Je te conduis à elles.

Une question fort intéressante



≡ NESSA ≡

J'avais fait de mon mieux pour consoler Susan et Bryony, mais elles sanglotaient d'effroi. J'avais moi-même bien du mal à retenir mes larmes. Je me mordis donc la lèvre pour l'empêcher de trembler et dis ce que j'avais à dire.

— Une fois dans l'arène, expliquai-je, nous serons attachées à des poteaux.

Autant les prévenir, afin qu'elles se préparent à cette idée !

— Quoi ? s'effraya Susan. Devant ces spectateurs bestiaux ?

— C'est la règle. Je vous conseille de garder les yeux fermés, pour ne rien voir de ce qui se passera. Mais Sliter aura vite fait de tuer son adversaire. Nous reprendrons bientôt la route, et tout ira bien. Plus tard, quand vous serez chez notre oncle et notre tante, vous vous rappellerez de tout ça comme d'un mauvais rêve.

— Rien n'ira bien si tu ne restes pas avec nous, Nessa, protesta la petite voix tremblante de Bryony.

— Espérons qu'un jour, je serai libre et que je vous rejoindrai ! Ne vous en faites pas ! Je trouverai le moyen de m'échapper, et nous serons de nouveau ensemble.

En dépit de ces belles paroles, j'étais presque sûre que nous serions bientôt mortes. Même si, par miracle, nous survivions à l'arène, la bête me vendrait à la foire aux esclaves — si elle ne me tuait pas avant. J'avais vu de quelle façon elle nous regardait toutes les trois. Il lui était de plus en plus difficile de ne pas planter ses crocs dans notre gorge.

Quand Sliter entra, il n'était pas seul. Il était accompagné d'une humaine, une grande femme à la mine féroce. Des fourreaux contenant des armes pendaient à des lanières de cuir entrecroisées sur sa poitrine, et les pans de sa jupe fendue étaient sanglés à ses cuisses. Était-ce une des cruelles esclaves que nous avions rencontrées dans la tour ? Que faisait-elle ici ? Pourquoi Sliter lui avait-il permis d'entrer chez lui ?

Comme si ce n'était pas assez, elle sourit, et je vis ses dents limées en pointe. Je reculai, choquée. Susan et Bryony se réfugièrent derrière moi.

— Voici Grimalkin, la présenta Sliter. Elle est notre alliée. C'est une sorcière, et elle appartient à votre peuple.

Sans un mot de plus, il sortit de la pièce, nous laissant seules avec la sorcière. Pendant de longues secondes, celle-ci m'observa avec une troublante attention. La bête avait-elle dit vrai ? Cette étrange femme allait-elle réellement nous aider ?

— Causons ! déclara-t-elle enfin. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

Dédaignant les cinq chaises disposées dans la chambre, elle s'assit en tailleur sur le plancher.

Puis elle eut un geste impatient de la main.

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Asseyez-vous!

Le ton était sans réplique. Nous nous installâmes donc en face d'elle. Susan se mit à pleurer doucement, mais la femme l'ignora.

Me fixant d'un air dur, elle ordonna :

— Raconte-moi ce qui vous est arrivé, et comment vous êtes tombées entre les mains de Sliter. Dis-moi aussi ce que tu attends de l'avenir.

Je lui contai notre aventure, en commençant par la mort de mon père et le marché qu'il avait conclu avec Sliter.

— Donc, tu dois être vendue à la foire aux esclaves, alors que tes sœurs seront libres ? Que penses-tu de cet arrangement ?

— Cela vaut mieux que de mourir toutes les trois. Mais j'aurais aimé rester chez mon oncle et ma tante. La vie d'une esclave est cruelle. J'ai vu les blessures que les bêtes leur infligent.

— Comment s'est déroulé votre voyage jusqu'ici ?

Mes sœurs demeurant silencieuses, je fis un récit complet de notre séjour dans la tour et de notre fuite. Je passai brièvement sur le combat de Sliter contre la créature-cheval et décrivis notre terreur en découvrant Valkarky.

— Ce Kobalos est sans aucun doute un formidable guerrier, commenta la sorcière. Je combattrai à ses côtés ; après quoi, vous serez libres de quitter la cité.

— On vous le permettra ?

— Personne n'en saura rien, fit la sorcière avec un sourire sinistre. Nessa, je prendrai ta place dans l'arène.

Avant que j'aie pu l'interroger, l'air autour d'elle parut frémir. Son corps et son visage devinrent étrangement flous. Puis, stupéfaite, je me trouvai face à moi-même, comme si je me regardais dans un miroir. Susan et Bryony lâchèrent une exclamation tandis que leurs yeux passaient alternativement de moi à la sorcière transformée.

L'instant d'après, l'air frémit de nouveau, et Grimalkin réapparut.

— Vous comprenez maintenant ?

Nous acquiesçâmes toutes les trois d'un hochement de tête, trop abasourdis pour parler.

Bryony fut la première à retrouver l'usage de sa langue :

— Elle était pareille que toi, Nessa ! On aurait dit ta jumelle !

— Mais c'est de la magie ! protesta Susan. Il n'en sortira rien de bon.

— Rien de bon ? répéta la sorcière. Tu préfères mourir dans l'arène ?

Susan baissa la tête et se remit à pleurer.

— Je ferai de mon mieux pour tuer le Haggenbrood et protéger tes deux sœurs, m'assura la sorcière. Et pour vous permettre d'aller vivre ensemble auprès de votre parentèle. Je ne te promets pas de réussir, mais j'essayerai.

Je m'obligeai à lui sourire et m'exclamai :

— Merci !

Pour la première fois depuis bien des jours, je reprenais espoir. Sans que je comprenne pourquoi, aussi effrayante que soit cette sorcière, elle m'inspirait confiance.

— Et j'attendrai ici pendant que vous prendrez ma place ? demandai-je.

— Oui. D'après ce que j'ai compris, ces appartements sont privés ; personne ne s'aviserait d'y pénétrer sans l'autorisation du mage. D'ailleurs, qui se douterait de quoi que ce soit ? Tu seras en sécurité ici. Maintenant, saurais-tu m'éclairer sur un point ? Ils réduisent en esclavage les humaines qu'ils désignent sous le nom de purrai. La plupart sont des filles d'esclaves, nées en captivité. D'autres — une minorité — ont été capturées. Mais je n'ai vu nulle part de femelles kobalos. Pourquoi se tiennent-elles cachées ?

— Nous n'en avons pas vu non plus, confiai-je. Seuls les mâles kobalos circulent dans les rues de la cité, tirant parfois une purra en laisse comme un animal.

— La question reste donc posée, fit la sorcière, songeuse. Lorsque nous aurons la réponse, nous comprendrons certainement beaucoup mieux ces créatures.

Des yeux hostiles et voraces



En voyant la sorcière, les trois soeurs reculèrent comme devant l'apparition de quelque effroyable monstre. Je ne m'expliquai pas leur réaction. N'étaient-elles pas humaines toutes les quatre ? Mais, quand je revins une demi-heure plus tard, elles conversaient tranquillement.

Nessa paraissait la plus satisfaite, et je me demandai ce qu'elles complotaient. La sorcière avait peut-être une façon à elle de respecter ses engagements. Quoi qu'il en soit, la priorité, à présent, était de survivre à notre rencontre avec le Haggengbrood. Les autres problèmes, je m'en occuperais plus tard.

Grimalkin leur avait exposé la situation, et Nessa semblait apprécier de ne pas avoir à affronter cette épreuve. Il s'avéra qu'elle comptait sur la sorcière pour assurer la sécurité de ses soeurs. Qu'avait bien pu lui dire la tueuse pour avoir ainsi gagné sa confiance ?

L'heure de l'épreuve arriva, et les sœurs s'embrassèrent. Quand Grimalkin usa de sa magie pour prendre l'apparence de Nessa, elles pleuraient toutes les trois.

Tandis qu'elles se séparaient, je fus étonné de voir Susan essuyer ses larmes, se redresser et s'obliger à sourire en regardant Nessa.

— Pardonne-moi d'avoir été un tel fardeau, toujours à pleurnicher ! Si j'en sors vivante, je te promets de mieux me comporter à l'avenir.

— Tu seras bientôt de retour, lui affirma Nessa. Nous vivrons, j'en suis sûre, et tout ira bien.

Personnellement, je n'en étais pas si certain. Mais je n'avais pas le loisir de m'interroger plus longtemps : le moment était venu d'affronter le Haggenbrood.

L'arène était déjà remplie de spectateurs excités. Dès notre entrée, ils se mirent à nous conspuer, assoiffés de sang. La nouvelle de mon ordalie s'était répandue dans tout Valkarky, et l'hostilité de la foule envers moi était manifeste. Les mages dans mon genre, principalement occupés à gouverner leur haizda et à parfaire leur connaissance de l'univers, sont des êtres mal connus et n'ont jamais été bien vus. Pour couronner le tout, j'avais tué un Haut Mage, l'un de ceux qui aurait pu un jour faire partie du Triumvirat. Valkarky a un fonctionnement très patriarcal ; dans l'esprit de ses habitants, j'avais abattu un des pères de la cité. Au cours de l'épreuve, à mesure que l'hystérie monterait, ce sentiment se ferait plus personnel, chacun voyant en moi l'assassin de son propre père.

Certains, cependant, n'étaient là que pour savourer le spectacle du sang rouge répandu sur le sol blanc de l'arène, tout comme moi au temps de ma jeunesse; ils en salivaient par avance.

Tandis qu'on les menait à leur place, les trois filles paraissaient terrifiées et sanglotaient bruyamment. Qui aurait pu deviner que la véritable Nessa était à l'abri dans mes appartements ? Je devais rendre justice au talent de cette sorcière humaine. Un mage de haizda se doit de tirer un enseignement de tout — qu'il lui vienne d'un ami ou d'un ennemi. Si je survivais à cette épreuve, j'aurais beaucoup à apprendre de cette tueuse.

Les purrai furent liées aux poteaux par les servants du juge, et je patientai près de la fosse où le Haggenbrood était enfermé. Rien ne bougeait sous la grille. Lorsqu'elle serait enlevée, la première trompette sonnerait, et la créature s'éveillerait. Au son de la deuxième trompette, elle émergerait de la fosse. L'appel de la troisième trompette exaspérerait sa soif de sang, et le combat

commencerait. On entrerait alors dans l'imprévisible.

Pendant que je me préparais dans mes appartements, une transe m'avait permis de revoir en esprit le déroulement des ordalies des cinquante dernières années. Le Haggenbrood avait remporté les trois cent treize rencontres, sans jamais user de la même stratégie, et presque toujours en moins d'une minute.

Le juge, revêtu de la longue robe noire de sa charge, pénétra dans l'arène et leva les mains pour demander l'attention de l'assistance. Il dut attendre quelques instants que le public se calme avant de déclarer la cérémonie ouverte.

D'une voix forte, il fit la lecture des charges pesant contre moi:

— Premièrement, le mage de haizda connu sous le nom de Sliter est accusé du meurtre du Haut Mage connu sous le nom de Nunc, ainsi que du vol des trois purrai que vous voyez devant vous.

Un rugissement furieux monta des gradins, et le juge dut de nouveau lever la main pour réclamer le silence.

— Deuxièmement, ce même Sliter est accusé d'avoir abattu en toute illégalité un assassin Shaiksa qui l'empêchait de fuir avec les purrai volées. Troisièmement, il est accusé d'avoir abattu tout aussi illégalement le guerrier hyb envoyé pour l'exécuter en punition de ses crimes.

Les spectateurs exprimèrent une fois de plus leur colère, et le juge eut le plus grand mal à les faire taire. Il ne poursuivit qu'après avoir obtenu un silence absolu.

— Le mage de haizda réfute ces accusations, affirmant que les trois purrai étaient et restent sa propriété, et qu'il a tué en toute légitimité afin de protéger ses biens. De plus, son esprit ayant été sondé, la véracité de ses paroles a été reconnue. Il aurait donc dû être relaxé, si la confrérie Shaiksa n'avait pas fait objection, se basant sur le témoignage fourni par les dernières pensées de leur frère agonisant. Il en ressort que le seigneur Nunc, ayant payé les purrai à Sliter, en était le propriétaire légitime. Le seigneur Nunc est mort et ne peut donc être interrogé. Par conséquent, ces contradictions étant impossibles à résoudre, le jugement par combat est requis.

Le juge, d'une voix pleine d'autorité et assez forte pour être entendue jusque dans les derniers gradins, conclut avec emphase :

— Que justice soit faite !

J'avais décidé de ma stratégie longtemps avant mon entrée dans l'arène. Je me plaçai aussitôt devant la fausse Nessa et tirai mon sabre. Je possédais également trois autres lames ; l'une d'elles, dissimulée dans ma poche, était destinée à la sorcière, même si je savais qu'elle avait les siennes. Il était important, pour maintenir l'illusion magique, que les spectateurs me voient lui tendre un couteau.

L'usage de la magie, tels que les sorts d'invisibilité ou de modification de taille, était interdit dans l'arène. J'espérais que les agissements de Grimalkin resteraient indétectables. Sinon je serais déclaré vaincu, et je mourrais ainsi que mes purrai.

De nouveau, le juge leva les deux bras. Cette fois, trois Kobalos apparurent. Ils s'avancèrent vers la lourde grille et, d'un geste parfaitement réglé, la soulevèrent et l'emportèrent, laissant béante la bouche noire de la fosse.

Le juge parcourut les trois côtés de la piste triangulaire pour saluer les spectateurs avec ostentation. Son quatrième salut fut pour moi — celui qui allait mourir—, et une rumeur sourde monta de l'assistance.

Je lui rendis son salut et le fixai dans les yeux jusqu'à ce qu'il détourne le regard. Il quitta l'arène en levant la main. À ce signal, une sonnerie de trompette retentit. Elle résonna longuement de gradin en gradin, et plusieurs milliers de spectateurs retinrent leur souffle. On n'entendit plus que les reniflements irritants de la plus jeune sœur.

Le Haggenbrood s'adressa alors à moi, depuis les profondeurs de la fosse.

Ce fut d'abord une suite de craquètements, comme si un très vieux Kobalos remuait ses mâchoires arthritiques tandis que son esprit confus explorait les recoins de sa mémoire à la recherche de fragments de pensée. Puis les sons se précisèrent, devinrent des mots que tous les assistants purent entendre et comprendre.

La créature s'exprimait en *lostá*, une langue dont usent les Kobalos et les humains. La voix avait trois timbres différents, si bien fusionnés en un seul que l'oreille ne pouvait les séparer. Les trois identités du monstre me parlaient en même temps, trois bouches s'ouvrant, une seule conscience mesurant, narguant, éprouvant chaque fibre de mon être :

Tu es un mage de haizda. Voilà bien longtemps que je n'ai pas goûté à la chair de l'un des tiens.

— Ne te réjouis pas trop vite ! ripostai-je. Tu as fait ton dernier repas. Ce soir, je vais te découper en morceaux et te donner en pâture aux charognards qui nettoient les égouts de la cité ! Après quoi, je ferai fondre tes os dans leurs fourneaux pour qu'ils en fassent de la colle. Rien ne sera perdu ! Tu seras jusqu'au bout un bon et utile serviteur.

La foule salua mon discours d'un rugissement approbateur. Je ne fis pas l'erreur de penser qu'elle était à présent de mon côté. Au contraire, elle saluait par avance ma défaite sanglante. Mes paroles lui avaient simplement donné l'espoir d'un vrai combat, d'un spectacle moins vite expédié que d'ordinaire.

Tu parles avec courage, mais tu ne tarderas pas à crier, mage de haizda ! Je vais t'arracher les bras et les jambes, et en lécher les moignons pour éteindre le sang. Puis je te procurerai une mort lente et douloureuse, de sorte que tous se délectent de tes hurlements. Enfin, je prendrai tout mon temps pour déchirer la tendre chair de tes purrai et en savourer chaque bouchée.

À ces mots, les trois captives devenues hystériques se débattirent vainement entre leurs liens. Je n'ajoutai rien; nous avions échangé assez de paroles, le moment de passer aux actes était venu.

C'est alors que la deuxième trompette sonna. Dans le silence qui suivit, j'entendis le Haggengbrood s'agiter. Un bec aussi coupant qu'un rasoir et deux mains aux griffes acérées émergèrent de la fosse. L'instant d'après, le premier corps de la créature apparut, fixant sur moi des yeux hostiles et voraces.

Je ne m'étais jamais trouvé aussi près du Haggengbrood, et sa vue m'emplit d'effroi. Il était encore plus effrayant que je l'avais imaginé. Même si chacun de ses corps n'était doté que de quatre appendices et d'un long cou serpentin, on aurait dit d'énormes insectes. Leurs flancs luisaient, comme enduits d'une substance gélatineuse. Les plaques osseuses qui les protégeaient évoquaient les pièces d'armure nervurée que les Hauts Mages portent au combat. La puanteur qui montait de la créature disait sa faim et sa hâte de se battre.

Respirant profondément, je redressai le dos et rassemblai mon courage. J'étais un mage de haizda et un guerrier qui n'avait jamais connu la défaite. Je vaincrais.

Bientôt, les trois corps étaient accroupis sur leurs quatre pattes,

prêts à bondir, mais ils n'y seraient pas autorisés avant que la troisième trompette n'ait retenti.

Je me préparai à trancher les liens de la sorcière et à lui fourrer le couteau dans les mains comme elle me l'avait demandé. J'allais saisir le manche de l'arme quand, à la dernière seconde, je changeai d'avis. Je la laissai au fond de ma poche — et mon bon sens avec elle.

La mort fauve



Lors des ordalies précédentes que j'avais étudiées, le Haggenbrood n'avait concentré ses efforts sur son adversaire qu'en deux occasions, attendant de l'avoir tué pour dévorer les purrai sacrifiées.

Dans les deux cas, c'était l'adversaire qui avait infligé la première blessure à la créature. À chaque fois, les choses n'avaient pas traîné ; néanmoins, la structure du combat en avait été modifiée. Si j'arrivais à concentrer sur moi seul l'attention du Haggenbrood, l'intervention de la sorcière n'en serait que plus surprenante.

Quand la troisième trompette résonna en écho à travers l'immense salle, les douze membres du monstre se détendirent, ses trois corps se dressèrent sur leurs pattes arrière avec furie. Et il attaqua. Ce fut moi qu'il prit pour cible, et non l'une des purrai. Mais à la seconde, je m'élançai vers lui. De la main gauche, je tenais le sabre de Vieux Rowler, et de la droite mon poignard favori.

En trois bonds, je fus face à mon triple adversaire. Il ne s'attendait pas à une telle témérité. Ses dents claquèrent devant moi, et je respirai

son haleine infecte. Il s'en fallut d'une moustache de rat que ses griffes ne me déchirent le visage.

Puis ce fut mon tour.

En une fraction de seconde, je portai deux coups. Le mouvement de faux de mon épée manqua le corps que j'avais visé tant son esquive avait été rapide, mais pas mon poignard favori.

Sa pointe s'enfonça dans un œil. Un rugissement monta de l'assistance, tandis que trois gosiers émettaient un cri délicieux à entendre. Chaque corps ressentait la douleur, voilà qui était bon à savoir.

Le Haggenbrood n'avait plus que cinq yeux.

Je bondis par-dessus la fosse pour atterrir en sécurité de l'autre côté. La queue relevée pour assurer mon équilibre, je me tins prêt.

Trois mâchoires ouvertes dans trois faces tordues par la fureur claquèrent devant moi. Mais le triple monstre ne tenta pas de franchir la fosse ; il resta au bord, deux de ses corps à ma gauche, le troisième à ma droite. J'attendis la dernière seconde avant de courir jusqu'au poteau où la sorcière, sous l'apparence de Nessa, était attachée, et je coupai ses liens.

Quand je lui tendis le couteau, la foule poussa une exclamation de surprise. Rien de tel n'avait jamais été tenté jusqu'alors, mais le règlement n'en faisait pas mention. C'était parfaitement régulier.

Les trois corps du Haggenbrood firent lentement le tour de la fosse, ses cinq yeux brûlants de férocité.

Dans une bataille, on agit parfois sans réfléchir. Lancer une lame, éviter un coup de lance sont des gestes instinctifs, plus rapides que la pensée. On entre dans une sorte de transe, pendant laquelle le corps se meut de lui-même. J'étais dans cet état. Mieux encore: en luttant auprès de la sorcière, je ne faisais qu'un avec elle. Soit elle avait employé quelque magie humaine, soit nos esprits, transcendés par une férocité guerrière, se mêlaient en une conscience unique pour contrôler nos deux corps. En tout cas, il me semblait que notre façon de combattre était identique à celle du triple Haggenbrood.

Ma concentration était telle que je n'entendais plus les clameurs de la foule surexcitée. Je me battais avec Grimalkin dans une poche de silence.

Un seul coup de griffe suffisait à provoquer le kirrhos, la mort fauve, mais à chaque attaque, le Haggenbrood me ratait d'un cheveu. Ses trois haleines corrosives avaient beau me brûler la peau, nos lames scintillaient, et la créature criait. Nous la blessions, et elle saignait.

Je ressentais chaque coup porté par Grimalkin contre notre adversaire ; elle aussi, j'en avais la certitude, percevait les miens. Il me semblait assister à la bataille comme de l'extérieur de mon corps.

Je me souviens m'être fugitivement demandé quelle vision en avaient les spectateurs, du haut de leurs gradins. Sans doute n'était-elle pas semblable à la mienne. La sorcière devait dissimuler à leurs yeux, d'une façon ou d'une autre, son adresse et sa férocité, leur laissant croire que je menais l'essentiel de l'affrontement. En vérité, il m'était difficile de juger qui, d'elle ou de moi, était le plus efficace. Ainsi que je le disais, nous ne faisons qu'un. Mes bras étaient ses bras, mes armes étaient ses armes. C'était un plaisir d'évoluer avec une telle guerrière.

Deux des corps du Haggenbrood furent rapidement mis en pièces, leurs fragments sanglants répandus sur toute la surface de l'arène. Or, alors que la victoire était en vue, la chance tourna quelque peu.

Le dernier corps de notre adversaire s'écarta soudain de nous pour bondir vers Susan. Rien ne l'avait laissé prévoir : jusque-là, la créature s'était désintéressée des captives, qui fermaient les yeux de terreur.

Elle était vaincue, et à moins de tuer toutes les purrai — ce qu'elle n'avait pas le temps de faire —, cette action ne lui rapportait rien de plus. Sans doute agissait-elle par simple dépit.

Je m'interposai et lui enfonçai une lame dans l'œil. Son dernier corps se contracta, secoué de spasmes. L'instant d'après, toute vie l'avait quitté. Nous avions abattu le Haggenbrood. J'avais gagné !

Cet exploit inattendu causa dans l'assistance un tumulte proche de l'émeute. Une centaine de membres du service d'ordre firent irruption pour calmer les spectateurs déchaînés à coups de matraque. Des crânes éclataient, des membres se brisaient. Il y eut bientôt plus de sang répandu sur les gradins que dans l'arène. C'était un spectacle saisissant, et j'en savourais chaque seconde. Trop vite à mon goût, les agités regagnèrent leur siège.

L'ordre une fois rétabli et les cadavres enlevés, le juge se leva pour proclamer officiellement ma victoire. Qu'elle ait été obtenue de façon si peu orthodoxe ne paraissait guère le réjouir. Il ne pouvait

cependant que la confirmer.

Cette fois, il ne lut pas un document écrit. Il n'avait certainement préparé qu'un seul texte — l'annonce attendue de ma défaite et de ma mort. Il parla lentement, posément, comme s'il pesait chaque phrase avant de la prononcer:

— Le mage de haizda qui se tient devant vous a triomphé en combat singulier, prouvant ainsi son innocence. La confrérie Shaiksa ainsi que le Triumvirat se doivent de la reconnaître et de la proclamer. Le mage est libre de quitter la cité et d'emmener ses purrai. Elles sont sa propriété légitime. Telle est la loi, et personne n'est au-dessus de la loi !

Il ne me restait plus qu'à reprendre ce qui m'appartenait, retourner dans mes appartements avant de partir aussi vite que possible. Je libérai la jeune Bryony de ses liens. Mais, en approchant du poteau auquel Susan était attachée, je découvris soudain ce qui s'était passé. Au moment où je m'interposais entre le dernier corps du Haggembrood et elle, la créature avait dû lui griffer l'avant-bras, scellant ainsi son destin. Sa peau desséchée avait pris une teinte brunâtre de vieux parchemin. Elle haletait et gargouillait, le visage déformé par la douleur. Un ultime sanglot lui souleva la poitrine. Je ne pouvais rien faire pour elle. Il n'existe pas d'antidote à l'ulska.

La petite sœur hurla d'horreur et de désespoir en voyant les yeux de Susan rouler hors de leurs orbites, sa peau s'effriter. Par les crevasses de cette enveloppe desséchée, sa chair se répandait, tel du beurre fondu, pour former sur le sol une flaque puante et toxique.

Le kirrhos, la mort fauve, l'avait emportée.

Les slarinda



≡ NESSA ≡

J'étais seule dans les appartements de Sliter.

J'arpentais la petite chambre de long en large, mes pensées roulant follement dans ma tête. La porte était verrouillée et le resterait jusqu'à leur retour.

Je me rappelai l'arène et la description que Sliter m'avait faite de ce qui s'y déroulerait. Je revoyais l'horrible main griffue du Haggengbrood agrippée à la grille. Sliter l'avait écrasée d'un coup de botte, traitant la créature avec mépris. Mais elle n'avait jamais été vaincue. Quelles seraient les chances du mage quand les trois corps l'attaqueraient en même temps ?

Et cette Grimalkin, la sorcière tueuse ? Elle semblait puissante et se

servait de magie noire. Elle paraissait tellement sûre d'elle ! Mais, si le Haggenbrood la tuait, mes sœurs mourraient.

J'entendis des pas s'approcher, ainsi que les voix de Sliter et de la sorcière, puis des pleurs d'enfant. C'était la voix de Bryony. Le spectacle de l'arène avait dû la traumatiser; néanmoins, je bondis de joie : ils étaient là ! Ils avaient triomphé ! Bientôt, nous serions loin de cette cité maudite !

La clé tourna dans la serrure, et la porte de la chambre s'ouvrit.

Je m'avançai pour les accueillir. Et mon cœur sombra dans ma poitrine.

Où était Susan ?

— J'ai fait de mon mieux, Nessa, dit Sliter, évitant mon regard pour la première fois. Mais ta pauvre sœur a succombé à la mort fauve. Son cerveau s'est ramolli, ses yeux ont fondu dans leurs orbites et la chair s'est détachée de ses os. Elle est en paix, à présent.

— Quoi ? m'étranglai-je. Que voulez-vous dire ? Qu'est-il arrivé à Susan ?

— Elle est morte, je viens de te l'expliquer. Ce n'est qu'un faible prix à payer pour une aussi glorieuse victoire, je suis sûr que tu le comprends : nous aurions tous pu y laisser notre peau.

— Vous aviez promis..., protestai-je, la gorge si serrée que je pouvais à peine respirer. Vous aviez promis à mon père de protéger mes sœurs !

— Nous affrontions un être effroyable, Nessa. J'ai fait tout ce que j'ai pu.

Je tombai à genoux près de Bryony et la serrai dans mes bras, secouée de sanglots. Je me sentais trahie. Je m'étais sacrifiée à la demande de mon père ; et pour quel résultat ?

— N'en dis pas plus, lança la sorcière à Sliter. Ce ne sont pas tes mots qui la consoleront.

J'entendis qu'ils gagnaient le coin de la pièce, nous abandonnant, Bryony et moi, au fond de notre malheur.

J'étais en deux endroits à la fois ; tandis que mon imagination

recréait la fin affreuse de la pauvre Susan, une autre part de mon esprit écoutait la conversation à peine audible entre Sliter et Grimalkin.

— Les survivantes méritent d'être conduites *toutes les deux* au sud, pour vivre en paix parmi les gens de leur famille, disait cette dernière.

Bien que sorcière, elle était assez bonne pour prendre notre parti.

— Je tiendrai mon engagement en ce qui concerne la plus jeune purra, répliqua Sliter. Mais j'ai l'intention de vendre Nessa à la foire aux esclaves, comme j'en ai le droit. Elle m'appartient, non ? D'ailleurs, la loi de Bindos m'y oblige, sinon je serai un renégat. Après mon triomphe dans l'arène, ma notoriété va me valoir d'être étroitement surveillé. Les Hauts Mages saisiront la première occasion pour m'abattre. Vas-tu te mettre en travers de ma route ?

Je vis la sorcière secouer la tête.

— Nous avons passé un accord, je le respecterai. Mais où se tient cette foire aux esclaves ?

— Dans un vaste kulad appelé *Karpotha*, à sept lieues au sud-ouest de Valkarky, dans les contreforts du *mont Dendar*.

— On y présente beaucoup d'esclaves ?

— C'est le plus important de tous nos marchés de purrai. D'ici une semaine se tiendra la première grande vente de printemps. Des centaines de purrai seront vendues et achetées dans l'enceinte de la tour, avant d'être ramenées, enchaînées, à Valkarky.

Grimalkin resta plongée dans un silence pensif.

Au bout d'une longue minute, elle demanda :

— Où habitent vos propres femmes ? Je n'en ai vu aucune entre les murs de la cité.

Sliter sursauta, visiblement choqué.

— Chez les Kobalos, on ne parle pas de ces choses, c'est indécent.

— Je suis une étrangère, fit observer la sorcière. Je ne sais rien de vos coutumes ni de vos croyances.

Je te prie de répondre à ma question, afin de parfaire mes connaissances.

— Moi aussi, j'exige une réponse, lançai-je à travers la pièce, pleine de colère. Vous nous cachez quelque chose, je le sens !

Sliter me jeta un bref coup d'œil avant de s'adresser à Grimalkin:

— Nos femelles s'appelaient les *slarinda*; leur espèce s'est éteinte il y a plus de trois siècles.

— Eteinte ? Comment est-ce arrivé ? Et comment vous reproduisez-vous, sans elles ?

Sliter répondit d'abord à la deuxième question:

— Les Kobalos mâles naissent de purrai — des femelles humaines retenues prisonnières dans un skleech, un enclos réservé.

— Pourquoi les slarinda sont-elles mortes ?

— Il fut un temps où notre peuple a sombré dans une démente collective. Nos femmes ont été exécutées dans une immense arène. Lorsqu'on en fermait les portes, elle pouvait être emplie d'eau. En ces jours de folie, elle fut inondée de sang.

— Quoi ? m'exclamai-je, serrant encore plus étroitement Bryony contre moi. Vous avez tué toutes vos femmes ? N'êtes-vous donc que des bêtes répugnantes ?

La queue de Sliter se dressa derrière son dos, ce qui se produisait parfois quand il était perturbé ou qu'il pressentait un danger. Cependant, il m'ignora de nouveau.

— Les femmes kobalos furent amenées par groupes en bas des gradins, expliqua-t-il lentement. On leur coupa la gorge et on les suspendit à des chaînes accrochées au haut plafond du cirque, jusqu'à ce qu'elles soient vidées de leur sang. La tâche fut vivement menée. Dès qu'un corps était exsangue, on le décrochait et un autre prenait sa place. Les femelles n'opposèrent aucune résistance. La plupart acceptèrent la mort avec résignation. Peu d'entre elles crièrent de peur en voyant approcher le couteau ; de temps à autre, un hurlement aigu s'élevait entre les immenses gradins. Cela dura sept jours ; à la fin, les exécuteurs baignaient dans le sang jusqu'aux épaules. Régulièrement, les mages le remuaient en y ajoutant des substances qui l'empêchaient de coaguler. À la fin du

septième jour, cette tâche de folie achevée, la dernière femelle avait péri, et notre race n'était plus composée que de mâles. La faiblesse avait été éradiquée. C'était ce que tous croyaient.

— Je ne comprends pas, intervint Grimalkin. De quelle faiblesse parles-tu ?

— Ils pensaient que les femelles affaiblissaient les mâles avec leurs artifices, émoussaient la sauvagerie nécessaire à tout guerrier.

— Et toi, tu crois cela ? insista la sorcière.

Sliter secoua la tête.

— Un guerrier doit toujours se garder de tout amollissement, mais il peut être provoqué par bien d'autres choses. Tuer nos femelles fut un acte insensé, même s'il arrive à n'importe quelle société de connaître de tels moments de démente.

J'étais écoeurée, mais la réaction de Grimalkin me laissa stupéfaite.

— Oui, approuva-t-elle, tu as raison.

— De tels événements sont difficiles à prévoir. Dans le cas de mon peuple, cela pourrait se reproduire. Et je sais quelles circonstances le provoqueraient.

— Tu en as eu la vision ? Ou bien c'est une certitude commune à tous les Kobalos ?

— C'est une croyance que chacun s'efforce d'ignorer. Mais les mages qui voient l'avenir prédisent que cela se répètera.

— Quand ?

— Je n'ai pas la réponse au « quand », mais je connais le « pourquoi », répondit Sliter. À la naissance de notre dieu, Talkus, la puissance des Kobalos triplera. Nous nous répandrons alors hors de Valkarky pour une guerre sainte qui éradiquera la race humaine de la surface de la Terre.

— Je te remercie de ta franchise, déclara Grimalkin. Votre histoire est terrible. Elle explique pourquoi vous volez les femmes humaines et pratiquez l'esclavage. Chaque fibre de mon être condamne un tel comportement; cependant, je respecterai ma parole en ce qui concerne la vente de Nessa.

Je quitterai la cité en secret, mais je te rejoindrai bientôt. Je t'escorterai d'abord au cours de ton voyage pour remettre la plus petite des sœurs à sa famille. Puis je t'accompagnerai jusqu'au mont Dendar. Je désire voir le kulad de Karpotha où les humaines sont vendues.

En entendant ces mots, je ne pus retenir un sanglot. Un instant, j'avais espéré que Grimalkin s'opposerait à Sliter, exigerait qu'il me laisse libre de partir avec Bryony. Mais elle tiendrait sa parole envers lui — une bête parmi les bêtes ! Ces monstres avaient massacré leurs propres femelles, et j'allais tomber entre leurs mains répugnantes.

Kangadon



Nous nous apprêtâmes à quitter Valkarky sur de bonnes montures, ferrées à la manière des Kobalos, ce qui leur permettait de marcher plus facilement dans la neige. Nos sacs de selle contenaient du grain pour nourrir les chevaux, et assez d'oscher pour parer à toute situation d'urgence. Nous emportions également des provisions de voyage.

Nous ne vîmes pas la sorcière. Fidèle à sa parole, elle avait quitté la cité en secret et chevauchait déjà loin devant.

Les deux purrai avaient enfin cessé de pleurer, mais leur mine défaite et leurs yeux battus montraient la profondeur de leur chagrin. Je ne comprendrai jamais la faiblesse d'esprit des humains. Ce qui était fait était fait. À quoi bon se tourmenter ainsi ?

Alors que j'approchais de la porte, tirant mon cheval par la bride, le Haut Mage *Balkai*, le plus âgé du Triumvirat, me salua avec aigreur. Il se montrait mauvais perdant.

Je connaissais son animosité envers les mages de haizda, qui

travaillaient seuls, loin de la cité, échappant ainsi à son contrôle.

Il s'avança pour me chuchoter à l'oreille de sorte que les gardes ne puissent l'entendre :

— Tu t'en vas avec l'apparence du vainqueur. Ta magie shakamure t'a peut-être permis de survivre quelque temps, mais tes jours sont comptés.

— Je n'ai pas usé de magie dans l'arène, rétorquai-je — et c'était la vérité. Cependant, avant d'arriver ici, je m'en suis servi en toute légalité pour réclamer mes purrai, comme c'était mon droit.

— Nous n'oublierons pas ta façon de te comporter. Vous, les mages de haizda, méritez une leçon ! Ce n'est pas contre toi. Simple exercice du pouvoir pour maintenir nos lois. *Eblis*, le chef de la Shaiksa, te poursuivra. Il sera armé de *Kangadon*, la Lance du Pouvoir.

— Le jugement a reconnu mon innocence. En envoyant un assassin à mes trousses, vous agissez illégalement, sifflai-je avec défi.

— Écoute-moi bien, imbécile ! reprit Balkai, sa bouche toujours près de mon oreille. Le Triumvirat agit toujours en fonction de son intérêt. Nous établissons, modifions ou brisons les lois, si nécessaire. Fais bon voyage... avant de mourir !

Je m'inclinai avec un sourire sarcastique.

— Je vous remercie de votre aimable sollicitude, Seigneur. Lorsque j'aurai tué *Eblis*, je suspendrai sa vilaine tête à la plus haute branche de mon ghanbala. C'est le début du printemps, dans ma haizda, et les corbeaux seront affamés. Les yeux sont leur mets favori.

Sans lui accorder un regard de plus, je me mis en selle et, emmenant Nessa et Bryony, je m'éloignai de la cité. Je sentais le regard du Haut Mage dans mon dos. Il bouillait de colère, et son exaspération me réchauffait le cœur.

À dire vrai, j'avais espéré entamer ce voyage baigné dans un esprit de bienveillance, ayant rejeté loin de mes pensées les aspects déplaisants de mon séjour ici. Mais Balkai n'avait visiblement pas renoncé à mettre fin à ma vie.

Eblis était le chef et le plus redoutable des assassins Shaiksa. On l'avait surnommé Celui Qui Ne Peut Être Vaincu. La confrérie augmentait ses connaissances chaque fois que l'un de ses

membres mourait au combat, car les dernières pensées de l'agonisant leur transmettaient les raisons de son échec. Quelques-uns avaient sans doute également analysé mon comportement dans l'arène ; ils connaissaient à présent mes tactiques et y avaient détecté les failles — dont j'étais moi-même inconscient — qu'ils comptaient exploiter.

À l'aide d'un sort redoutable, ils avaient créé une arme mortelle, Kangadon, également appelée la Lance du Pouvoir, ou Celle Qui Ne Peut Se Rompre, ou encore la Tueuse de Roi, car elle fut utilisée pour abattre le dernier roi de Valkarky, dont les formidables défenses magiques s'étaient révélées impuissantes à le protéger. Beaucoup de rumeurs couraient à propos de cette arme, mais personne ne l'avait jamais vue — et encore moins en action —, sinon les membres du Shaiksa.

N'ayant d'autre choix que d'affronter la menace quand elle surgirait, je chassai la question de mon esprit et emmenai les deux sœurs vers le sud. Je ferais tout pour tenir ma promesse et remettre la plus jeune aux mains de son oncle et de sa tante. Il était inutile d'alarmer les filles en leur parlant de ce nouveau danger. Si je mourais avant d'avoir accompli ma mission, elles seraient ramenées à Valkarky, soit pour être mangées, soit pour connaître une vie d'esclaves.

Le vent qui soufflait du sud nous apportait des bouffées de printemps. Le cinquième jour, nous entrâmes dans une forêt de hauts pins et d'arbres à feuilles caduques qui bourgeonnaient déjà d'un vert tendre.

Le soir approchant, nous installâmes notre campement, et j'eus bientôt allumé un feu. J'y fis chauffer une soupe pour les purrai, dont le fumet monta dans l'air frisquet. Les filles semblaient calmes et plongées dans leurs pensées; je laissai donc Nessa remuer le bouillon sous les yeux affamés de Bryony, et partis chasser. Moi, j'avais besoin de sang et de viande crue.

Des touffes d'herbes pointaient à travers la fine couche de neige qui recouvrait le sol. Néanmoins, elle était encore suffisante pour conserver des traces fraîches. Je flairai une proie, et mon ventre gronda de faim. C'était une *anchiette* adulte, aussi longue que mon bras. Elle s'était enfouie dans son terrier, mais celui-ci, peu profond, ne lui offrait guère de protection. Je la saisis par la queue. Son sang était doux et chaud, et je bus tout mon soûl avant d'arracher la chair délicate de ses côtes. Finalement, je broyai sous mes dents ses os succulents.

Ma faim à peu près apaisée, je revins sur mes pas. Je remarquai alors un curieux motif, sur le tronc d'un arbre.



Il avait été gravé récemment dans l'écorce. Je l'examinai avec attention, suivant le dessin du bout du doigt. Il évoquait une paire de ciseaux.

Je me souvins alors que la sorcière tueuse portait des ciseaux dans un de ses fourreaux. Était-ce elle qui avait représenté ce symbole ? Et si oui, pourquoi ?

Grimalkin avait dit qu'elle nous escorterait vers le sud, puis jusqu'au kulad. C'était le premier indice de sa présence à proximité.

Une fois de plus, je me demandai si je pouvais lui faire confiance. Pourquoi ne se montrait-elle pas ? Je retournai au campement, troublé.

Le lendemain, après que les purrai eurent déjeuné, je retirai les plaques anti-neige aux sabots des chevaux, et nous reprîmes notre route.

Deux jours plus tard, nous arrivâmes dans une vallée abritée du vent, où les conifères étaient rares. Les branches des arbres se couvraient déjà de petites feuilles vertes. La neige avait fondu, et nos montures s'enfonçaient dans la boue.

Le soleil couchant illuminait un grand ciel clair et nous éblouissait. Nous chevauchions lentement, environnés de pépiements et de bourdonnements, à la recherche d'un endroit où camper.

Soudain, tout se tut, les oiseaux, les insectes. Nous n'entendions plus que le souffle des chevaux et le clappement de leurs sabots sur le sol mouillé.

Je compris alors la raison de cet étrange silence.

Devant nous se dressait un grand chêne solitaire, tordu, dénudé, dont les rigueurs de l'hiver avaient aspiré toute vie. Sous ce chêne, le Shaiksa attendait, monté sur un étalon noir. Sa main gantée de cuir noir tenait une longue lance qui reposait obliquement sur son épaule. Il était revêtu d'une armure noire de la plus belle qualité, faite de plaques superposées capables de détourner le plus violent coup d'épée. La visière de son casque était abaissée, de sorte que seule sa gorge restait vulnérable. Balkai avait dit vrai : l'assassin qu'il avait promis de m'envoyer était là.

Je ne voyais pas ses yeux. Cela me trouble toujours de ne pouvoir regarder l'ennemi dans les yeux. Je me sens lésé.

Un triple collier de crânes pendait au cou de l'assassin. Certains, bien qu'incroyablement petits, étaient humains. Les Shaiksa réduisaient par magie les crânes de leurs ennemis vaincus. De la sorte, ils pouvaient les porter comme ornements avec d'autres signes de leurs victoires sans que leurs mouvements en soient gênés. Le nombre de ces décorations attestait que j'avais bien devant moi Eblis, l'assassin le plus redouté de la confrérie Shaiksa. La lance qu'il tenait était Kangadon, celle qui avait tué le dernier roi de Valkarky neuf siècles auparavant.

Un bruit de sabots derrière moi m'apprit que les deux sœurs éloignaient prudemment leurs montures du lieu du combat.

Je pris l'initiative. Tirant deux de mes lames, je chargeai de tout l'élan de mon cheval, si soudainement que le Shaiksa n'eut pas le temps de relever sa lance : j'étais déjà sur lui.

Mes lames étincelèrent au soleil, il y eut un tintement de métal. La pointe d'une de mes dagues trouva la jointure entre deux plaques sur la poitrine de mon adversaire, où elle se coinça. Était-elle entrée dans la chair ? Je n'aurais su le dire. Mais mon autre poignard se fracassa contre l'armure, et je laissai tomber le pommeau de l'arme brisée. Je fis virer ma monture pour réattaquer et tirai mon sabre.

Cette fois, je n'avais plus l'avantage de la surprise. Eblis lança son cheval, la pointe acérée de la lance visant mon cœur. Je l'esquivai, mais cet écart m'empêcha de frapper.

Nous effectuâmes tous deux un mouvement tournant avant de galoper l'un vers l'autre. La boue jaillissait sous les sabots de nos bêtes. L'assassin tenait sa lance à l'horizontale. De toute la force de

mon esprit, je créai un bouclier identique à celui qui avait écarté les griffes du hyb. Il étincela dans l'air, pas plus large que ma paume, et je le positionnai avec précision, de sorte que la lance, en dépit de ses propriétés magiques, soit écartée.

Or, juste avant l'impact, je sus soudain comment Eblis avait jadis vaincu le roi de Valkarky. Le roi avait sans aucun doute utilisé un bouclier magique encore plus puissant que le mien. Mais à l'ultime instant, il avait dû reconnaître le véritable pouvoir de Kangadon: rien ne pouvait la détourner de sa cible.

Et il en fut ainsi. La pointe de la lance traversa mon bouclier comme un couteau entre dans une motte de beurre, cherchant mon cœur. J'étais à une fraction de seconde de la mort. Il ne me restait qu'une chose à tenter. Si je ne pouvais détourner Kangadon, je devais l'éviter.

Je pivotai sur ma selle, et l'arme me manqua de l'épaisseur d'une aile de papillon. Je sautai à terre, me mis en boule et roulai à l'écart. Le sol imbibé d'eau à cause de la fonte des neiges absorba le choc. J'en eus tout de même le souffle coupé. Le sabre m'échappa des mains.

Tandis que mon mortel adversaire virait pour lancer une nouvelle charge, je réussis à m'asseoir, encore étourdi. Eblis fonçait sur moi ; cette fois, la pointe de Kangadon trouverait infailliblement mon cœur. Je crus ma fin arrivée. Je perçus alors un bruit de galopade, et un souffle d'air me frôla.

Un cheval blanc monté par je ne savais qui s'interposa entre l'assassin et moi. Ils se heurtèrent avec violence. Le cheval blanc hennit et bascula sur le flanc, éjectant son cavalier qui virevolta, telle une poupée de chiffon. Avant qu'il ait touché le sol, j'entraperçus son visage.

C'était Nessa. Elle avait tenté de me sauver et en payait le prix.

Sa monture hennit de nouveau et se remit sur ses pattes. Nessa, elle, gisait face contre terre, inerte. Au moins sa mort avait-elle été instantanée — infiniment préférable à celle qu'elle aurait connue aux mains du Shaiksa après ma défaite. Des trois sœurs, c'était la plus chanceuse. La mort fauve, qui vous brûlait les chairs de l'intérieur, était rapide mais horriblement douloureuse.

Je compris que je ne tiendrais pas la promesse faite à Vieux Rowler. Dès que je serais mort, l'assassin égorgerait la plus jeune de

ses filles. Elle connaîtrait la même fin cruelle que celle qui lui était promise dans la tour. Je n'avais su que retarder l'inévitable. La colère et l'amertume m'envahirent à l'idée d'avoir fait tout ce chemin pour rien.

Eblis fit décrire un lent arc de cercle à son cheval. J'avais repris mes esprits et cherchai mon sabre des yeux. Si je ne pouvais pas écarter la pointe de la lance, que je meure au moins une arme à la main !

Mais mes jambes refusèrent de m'obéir. Je ne réussis qu'à me mettre à genoux.

Le Shaiksa releva la visière de son casque et me sourit. Il voulait que je voie le visage de celui qui me tuerait. Je ne gaspillai pas ma salive pour lui parler et conservai une expression impassible. Pourtant, je bouillais intérieurement en pensant que Balkai aurait ce qu'il voulait. J'avais prouvé mon bon droit dans l'arène ; en m'envoyant cet assassin, il se déshonorait. Il était sans scrupules, corrompu jusqu'à la moelle.

Tout en me sachant perdu, je voulus reprendre mon sabre. Je ferais en sorte de blesser Eblis afin qu'il n'oublie jamais notre affrontement. Il faut bien mourir un jour, et tomber sous la main du plus grand des assassins Shaiksa — Celui Qui Ne Peut Être Vaincu — était une mort valeureuse.

Il chargea. Je pivotai une nouvelle fois, mais la pointe de la lance me perça l'épaule droite. Eblis la releva violemment, ce qui me remit sur mes pieds. J'étais sans défense, tel un poisson au bout d'un harpon, et la douleur était insoutenable. Cependant, mon poids combiné à la longueur de la lance empêchait l'assassin de me tenir en l'air plus de quelques secondes. Quand il abaissa Kangadon, je glissai à terre et roulai sur le côté.

Je m'agenouillai, le sang qui coulait de ma blessure se mêlant à la boue. J'étais peut-être vaincu, mais je refusais d'abandonner. Je rampai vers le sabre. Il était presque hors de portée ; d'un instant à l'autre, Eblis me transpercerait, et cette fois, la lance me traverserait le cœur.

Me traînant péniblement, je gardai les yeux fixés sur l'assassin. Il m'observait, mais il retenait sa monture. Tout était calme et silencieux. Il me sembla alors que ce n'était pas moi qu'il regardait. Je risquai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

Je découvris derrière moi une mince silhouette, chevauchant un étalon aussi noir et musculeux que celui d'Eblis. Ce cavalier était une purra.

C'était Grimalkin, la sorcière tueuse.

Celui Qui Ne Peut Pas Mourir



Grimalkin tenait le collier d'ossements qui ornait son cou — apparemment des os de doigts pris à ses ennemis. Elle le secouait rythmiquement, en une sorte de geste rituel. Puis elle tira une épée d'un de ses fourreaux et s'approcha de moi, son cheval posant précautionneusement ses sabots dans la terre boueuse.

— Relève-toi, Sliter! m'ordonna-t-elle. Tue ton ennemi avec ça! Tue-le avant qu'il ne te tue! Ne renonce jamais ! Ne te rends jamais !

Elle me lança la lame, qui tourbillonna dans les airs, et je l'attrapai par le manche sans pouvoir retenir un cri de douleur.

Cette arme avait quelque chose d'étrange. Ma queue me disait qu'elle avait été forgée à partir d'un alliage d'argent. Quant à mes yeux, ce qu'ils me révélaient était encore plus étonnant.

Le pommeau représentait une tête de *skelt* dont les yeux étaient deux rubis. C'était l'image de Talkus, notre dieu à naître. Les yeux de

rubis lâchèrent des larmes de sang qui se mêlèrent avec le mien en tombant dans la boue. Sans aucun doute, cette arme avait un grand pouvoir. Je percevais les ondes magiques qui en émanaient.

Grimalkin me sourit en faisant reculer son cheval. Je me relevai, empli de forces et d'un espoir nouveau. Eblis avait observé l'arrivante avec inquiétude, mais dès qu'elle se fut écartée, il reporta son attention sur sa cible : moi.

Il chargea.

Je me plantai fermement sur mes pieds, concentré. M'esquivant à la dernière seconde pour ne pas être piétiné par l'étalon, je levai l'arme et détournai la pointe de la lance.

À ma grande surprise, la lame raya la lance sur toute sa longueur en projetant une pluie d'étincelles. Quand elle perça le gant de l'assassin Shaiksa et s'enfonça dans sa main, il hurla.

Il lâcha Kangadon, qui fila dans les airs en tournoyant.

Alors, en un bref *whalakai* — ce rare instant de perception offert parfois aux mages de haizda —, la situation m'apparut dans sa totalité.

Je sus ce que je devais faire. Levant le bras d'un geste si rapide qu'il fut presque invisible, je frappai de ma lame la lance tournoyante.

Kangadon se brisa en deux.

Celle Qui Ne Peut Se Rompre n'était plus.

Mais ce n'était pas sans raison qu'Eblis s'était imposé comme assassin et avait survécu pendant plus de deux siècles. Bien que blessé, il rassembla ses forces pour lancer une nouvelle attaque. Il tira deux longues lames en galopant vers moi dans l'intention de me jeter à terre.

Encore une fois, je frappai avec l'épée skelt et m'écartai vivement. Le cheval poursuivit sa course, les naseaux fumants. Quant à Eblis, il tomba, heurta rudement le sol et ne bougea plus.

Je m'approchai de mon ennemi à terre. Cependant, je ne lui donnai pas le coup de grâce. Ce n'était pas une décision consciente, et j'en fus le premier étonné. Il ne finirait pas ainsi ; quelque chose en moi en avait décidé autrement. J'attendis en silence, serrant toujours

le poignard.

Au bout de quelques minutes, Eblis roula sur lui-même et se releva. Ses mains étaient vides, il avait perdu ses armes dans sa chute. Je patientai, le temps qu'il les ramasse dans la terre boueuse, malaxée par les sabots des chevaux.

Nous nous battîmes alors au corps à corps. Nous étions de force égale, et le combat dura longtemps. Bientôt, le soleil se coucha, la lumière baissa. Nous luttâmes dans le noir, et j'usai de magie shakamure pour distinguer mon adversaire.

Je puisai aussi dans mes autres réserves magiques pour soutenir mon énergie. Eblis employait sûrement sa propre magie, car il portait ses coups avec une extrême précision, et pendant un moment, je dus me contenter de les parer. Nous combattions en silence ; on n'entendait que nos grognements, le tintement des lames et le bruit mouillé de nos bottes.

Mais, lentement, je prenais le dessus. Je mis enfin l'ennemi à genoux et levai l'épée pour lui porter le coup fatal.

Une main retint alors mon bras.

— Tu as gagné, Sliter. À présent, il est à moi, me chuchota à l'oreille la voix de Grimalkin. Rends-moi l'arme!

Je ne pouvais qu'acquiescer. J'avais remporté une grande victoire, et je le devais à la sorcière. Sans son intervention, je serais mort dans la boue. Je lui remis le poignard et marchai vers l'endroit où gisait Nessa.

Je m'agenouillai près d'elle. Elle respirait encore, mais sa vie ne tenait plus qu'à un fil. Je posai la main sur son front et laissai le flux du peu de magie qui me restait pénétrer son corps.

Je l'aidai alors à s'asseoir, et elle ouvrit les yeux.

— Tu allais mourir, Nessa, dis-je. Je t'ai transmis ma force pour te ramener. Je t'ai rendu ce que je te devais.

Elle m'avait sauvé quand j'avais été mordu par le serpent, j'avais payé ma dette. Elle me fixa comme si elle voulait répliquer quelque chose. J'entendis alors derrière moi un son qui me hérissa les poils du dos.

Un assassin Shaiksa ne crie pas. Pourtant, Eblis, le plus brave, le plus fort et le plus impitoyable de tous, hurlait, et ses hurlements retentirent longtemps.

Nessa me regarda, les yeux écarquillés. Je trouvais ces sons plaisants à entendre, mais ce n'était visiblement pas son cas. L'assassin souffrait une lente agonie, et ses dernières pensées étaient transmises aux autres membres de sa confrérie, enrichissant leurs connaissances. Mais qu'apprenaient-ils ?

En un nouvel instant de whalakai, je compris ce qui se passait. Ils n'apprenaient pas, on leur imposait un enseignement. De même qu'elle gravait le symbole de ses ciseaux sur les arbres pour marquer son territoire et mettre ses ennemis en garde, Grimalkin envoyait un message à toute la confrérie Shaiksa.

Elle leur révélait qui elle était et ce dont elle était capable, leur inculquant la douleur et la peur.

Puis, à voix haute, elle leur adressa un avertissement:

— Ne vous approchez pas de moi, ou vous subirez un sort identique ! Ceux qui me pourchasseront mourront de la même mort que votre frère ! Je suis Grimalkin !

C'est ainsi que Celle Qui Ne Peut Se Rompre fut brisée, et que Celui Qui Ne Peut Être Vaincu quitta ce monde après avoir été pendant plus de deux cents ans l'assassin Shaiksa réputé invulnérable.

La sorcière tueuse était le plus redoutable guerrier que j'eus jamais rencontré. Un grand défi m'attendait, désormais. Un jour, je devrais la combattre et la vaincre pour atteindre ma pleine mesure en tant que mage de haizda.

Quand j'examinai le corps d'Eblis, je ne vis pas ce qui avait pu provoquer des hurlements aussi harmonieux. Grimalkin lui avait gravé sur le front l'image de ses ciseaux, rien de plus. Décidément, j'avais beaucoup à apprendre de cette sorcière humaine.

Une fille de l'obscur



Nessa était meurtrie et contusionnée, mais grâce à moi, elle avait survécu à sa chute. Sa plus grande blessure restait la perte de sa sœur Susan.

Une fois les deux filles endormies, la sorcière et moi conversâmes près du feu.

— Le superbe poignard dont je me suis servi pour vaincre Eblis, d'où le tiens-tu ?

— Il ne m'appartient pas. J'en ai la garde jusqu'au jour où je le remettrai à qui il est destiné.

— Puis-je le voir encore une fois ?

La sorcière eut un sourire sinistre, et je crus qu'elle refuserait. Mais elle tira l'arme du fourreau et me la tendit. Tournant et retournant l'étrange objet entre mes mains, je l'examinai attentivement. Son pouvoir me fut aussitôt perceptible.

— C'est une lame très particulière. Qui l'a fabriquée ?

— Un de nos dieux l'a forgée. Nous aussi nous avons notre dieu des Forgerons ; il se nomme Héphaïstos.

— Je m'étonne qu'il ait choisi une tête de skelt pour le motif du manche. Talkus, le Dieu Qui Sera, aura cette apparence lorsqu'il naîtra.

— Je n'ai pas oublié ce que tu m'as dit, reprit la sorcière, la mine sombre. Ton peuple lancera la guerre sainte contre mes semblables pour les bouter à la mer.

— Alors, nous régnerons sur la Terre.

— Voilà qui annonce une période intéressante ! Mon peuple vous opposera une résistance farouche. Il se pourrait même qu'il abatte les murailles de Valkarky et éradique la race des Kobalos. Espérons que Talkus ne viendra pas au monde de sitôt !

Je lui rendis le poignard sans un mot, mais d'autres pensées me vinrent simultanément à l'esprit.

— La pierre-étoile, demandai-je, a-t-elle de la valeur pour les humains ? Est-ce pour ça que tu as pénétré sur le territoire des Kobalos et que tu t'es approchée de Valkarky ? C'est une curieuse coïncidence que tu te sois trouvée là juste au moment de sa chute !

— Ce n'était pas une coïncidence. Je savais où et quand elle tomberait.

— Tu l'as appris par magie ?

— Nous, les sorcières, prédisons parfois l'avenir; nous manions aussi le «long flair», qui nous indique la proximité du danger. Mais c'est un rêve étrange qui m'a révélé l'arrivée de la pierre — un rêve si réel que je pensais être éveillée. Un éclair éblouissant m'a presque brûlé les yeux. Puis une voix m'a indiqué la date et le lieu de l'évènement, et ce que je devrais faire de la pierre dès lors qu'elle serait en ma possession.

— La voix sortie de l'éclair t'a-t-elle aussi mise en garde contre la menace que mon peuple représentait ?

— Je savais que le morceau de minerai toucherait le sol non loin de votre cité. Je l'ai trouvé exactement à l'endroit indiqué. J'attendais qu'il refroidisse pour pouvoir l'emporter quand j'ai flairé l'approche de vos guerriers. Je les ai combattus, mais ils étaient trop nombreux.

— Maintenant que tu l'as récupéré, que vas-tu en faire ?

— Cette lame appartient à l'obscur, s'exclama-t-elle en levant devant moi le manche en forme de skelt. Elle convient mal à celui qui devra la manier. Je vais donc lui forger une nouvelle arme, encore plus puissante !

— Et à qui est-elle destinée ? À un roi ?

— Pour le moment, il est l'apprenti d'un Épouvanteur — quelqu'un qui combat l'obscur et ses serviteurs. Lui seul est capable de détruire le Malin une fois pour toutes. Ce sinistre poignard est l'une des trois armes avec lesquelles il doit accomplir sa mission. Mais, s'il survit, d'autres tâches l'attendront.

— Lesquelles ?

— Je sais que de nouveaux défis se lèveront devant lui; toutefois, ma connaissance reste imprécise. La scrutation est un art imparfait. Celui dont je parle mourra peut-être en tentant de tuer le Malin. Je me suis servie d'un miroir pour voir son avenir, et le doute a embué sa surface. Néanmoins, je forgerai cette arme pour lui.

— Tu comptes fabriquer une lame meilleure que celle créée par ton dieu forgeron ? m'écriai-je, stupéfait d'une telle présomption. Chez mon peuple, on appelle une telle ambition *l'hubris*. C'est le plus grand des péchés, celui qui attire la colère de tous les dieux.

— Quoi qu'il en soit, je suis déterminée, rétorqua-t-elle. J'obéirai à l'ordre venu de la voix, je forgerai une arme de lumière. On l'appellera la Lame Étoile.

— Tu dis venir de « l'obscur». Pourtant, tu veux créer son antithèse. Je trouve ça très bizarre: une fille de l'obscur forgeant une arme de lumière !

— Nous vivons une curieuse époque, reprit Grimalkin. Il est tout aussi bizarre que moi, une sorcière, je me sois alliée avec un ennemi de mon clan. Les événements m'y ont obligée.

Soulevant le sac de cuir qui contenait la tête de leur dieu, elle conclut:

— Le Malin doit être détruit. C'est tout ce qui importe.

Adieu à ma sœur



≡ NESSA ≡

Nous continuâmes vers le sud, nous dirigeant vers Stoneleigh, sur la rive du Pwolente. Je partageais ma monture avec Bryony. À l'idée que je ne pourrais bientôt plus la serrer contre moi, j'avais le cœur brisé.

La bouche près de son oreille, je murmurai :

— Garde toujours la flamme de l'espoir vivante en toi, Bryony. Un jour, je trouverai le moyen de te rejoindre, je le jure !

— Tu trouveras, Nessa ! s'exclama-t-elle. Tu es si maligne ! Tu reviendras très vite, j'en suis sûre !

En dépit de l'enthousiasme enfantin de ma petite sœur, il était hautement improbable que nous nous revoyions un jour. Du moins, la perspective d'une longue vie heureuse s'ouvrait devant Bryony. Je n'arrivais pas encore à croire que Susan nous ait été enlevée. La

sorcière avait combattu aux côtés de la bête, et ils avaient remporté la victoire — mais à quel prix ! La pauvre Susan avait dû avoir si peur ! Et mourir d'une telle mort ! Ma peine était intolérable.

Si j'avais pu être prise à sa place, j'aurais volontiers donné ma vie pour qu'elle vive.

— Et si mon oncle et ma tante sont méchants avec moi ? s'inquiéta soudain Bryony.

— Ils sont notre famille, répondis-je doucement. Ils seront gentils, j'en suis certaine.

En vérité, je n'étais certaine de rien. Les temps étaient durs ; si notre oncle et notre tante survivaient difficilement à la frontière du territoire des Kobalos, la dernière chose qu'ils pouvaient désirer était une bouche de plus à nourrir.

Ce soir-là, autour du feu, nous discutâmes de la façon dont Bryony serait remise à notre parentèle.

— Si nous nous montrons, dit Grimalkin à la bête, ce sera la panique ! Tu es un Kobalos, et je suis une sorcière. On nous pourchassera, nous serons obligés de tuer nos poursuivants — et l'oncle des deux filles en fera peut-être partie.

C'était tout à fait probable, et j'acquiesçai en silence.

— Je suggère que nous nous rendions invisibles, poursuivit Grimalkin.

— Ce ne sera pas forcément nécessaire, objecta Sliter. Nous pourrions envoyer la plus jeune purra seule et l'observer de loin.

— Oui, mais nous devons nous assurer qu'elle est bien reçue et adoptée, insistai-je. Notre oncle et notre tante n'auront peut-être aucune envie de se charger d'une nièce qu'ils n'ont jamais rencontrée ! Si ça se trouve, ils sont même déjà morts ! Une petite communauté villageoise ne verra pas forcément d'un bon œil l'arrivée d'une étrangère. Je ne repartirai pas sans avoir la certitude que ma sœur est en sécurité.

Le lendemain matin, nous parcourûmes la dernière étape de notre voyage.

Longeant le fleuve par la rive gauche, nous approchâmes bientôt

du dernier pont avant la mer, qui scintillait au loin. Il y avait là un petit bois, ce qui convenait à nos plans.

— C'est parfait, déclara Grimalkin. Nous resterons cachés derrière les arbres pendant que Bryony franchira le pont.

— Mais si notre oncle et notre tante acceptent de t'accueillir, tu reviendras jusqu'au pont pour nous faire signe que tout va bien, lui ordonnai-je. Tu me le promets ?

— Je te le promets, fit Bryony d'une voix tremblante.

Les yeux brillants de larmes, elle ajouta :

— S'ils me parlent de toi et de Susan, qu'est-ce que je leur dirai ?

Cela méritait réflexion. À ma connaissance, Père n'échangeait jamais de lettres avec sa famille. Ils ignoraient peut-être qu'il avait des filles et qu'il était veuf.

— Tu devras être courageuse, Bryony ! Tu raconteras que notre père est mort. Tu expliqueras que tes sœurs ne peuvent pas s'occuper de toi pour le moment parce qu'elles vendent la ferme, mais qu'elles espèrent te rejoindre bientôt ou te reprendre avec elles. Que tu as été accompagnée par des voyageurs qui ont accepté de faire un détour pour t'amener jusqu'ici. Qu'ils ne peuvent se permettre de s'attarder plus longtemps ; qu'ils veulent cependant être sûrs que tout va bien pour toi. Tu sauras dire ça ?

— Je ferais de mon mieux, Nessa.

En tout cas, elle se conduisait avec courage.

Nous mîmes donc pied à terre pour attendre, cachés parmi les arbres. J'emmenai Bryony à quelque distance de Grimalkin et de Sliter, et nous nous fîmes des adieux pleins de larmes — si interminables que la bête se mit à marcher de long en large, la queue dressée. Je compris que sa patience avait atteint ses limites.

Après une dernière embrassade, Bryony se dirigea vers le fleuve. Je la regardai s'éloigner, tâchant de retenir ses sanglots. Je savais ce qu'il lui en coûtait de me laisser ainsi, et j'étais fière d'elle. Je vis sa silhouette diminuer à mesure qu'elle franchissait le pont avant de disparaître entre les chaumières de Stoneleigh.

Nous attendîmes en silence, Sliter se montrant de plus en plus

nerveux. Au bout d'une heure, trois personnes marchèrent vers le pont, le regard fixé dans notre direction. Je distinguai un homme et une femme, et ma sœur entre les deux. Bryony leva la main et l'agita trois fois.

C'était le signal dont nous avions convenu: elle avait trouvé asile chez notre oncle et notre tante. Je fus rassurée. Nous pouvions repartir vers le nord et vers le terrible kulad. La nouvelle vie de Bryony commençait, la mienne allait s'achever. Esclave chez les Kobalos, je n'espérais pas survivre longtemps.

Le kulad aux esclaves



Nous chevauchions, et je me sentais d'excellente humeur, sachant qu'une fois Nessa vendue, je serais libre de regagner ma haizda. J'avais hâte de retourner chez moi. Mais Nessa versait constamment un flot de larmes qui me perturbait. Le skaiium me menaçait toujours. J'avais beau m'y efforcer, j'avais du mal à chasser de mon esprit le souvenir de tout ce que cette fille avait accompli. Je ne pouvais oublier comment elle avait pressé son front contre le mien — un acte d'une audace inouïe pour une purra ! Cela m'avait poussé à tuer Nunc, puis l'assassin Shaiksa. Certes, elle cherchait à me persuader de sauver Bryony. Mais je sentais encore le contact de sa peau.

Quelque chose en moi désirait la laisser libre d'aller vivre avec sa sœur. Or, je ne pouvais y consentir. J'étais un mage de haizda ; je devais combattre en moi la plus petite marque de faiblesse.

Marchant toujours vers le nord, nous franchîmes sans encombre la Faille de Fittzanda, où nous ne ressentîmes que de faibles secousses, avant de rencontrer de nouveau la neige. Une fine couche

gelée recouvrait le sol ; le ciel était clair. Le territoire des Kobalos ne jouit que d'un bref été, et il s'annoncerait bientôt.

Nous commençâmes l'escalade des contreforts du mont Dendar; et le deuxième jour, juste avant le crépuscule, le plus grand de tous les kulad d'esclaves nous apparut au loin. Karpotha était une énorme tour sombre dressée contre l'horizon ; la vaste cour entourée de murs qui l'encerclaient abritait les enclos où étaient enfermées les purrai.

J'avais hâte d'en avoir terminé avec la vente de Nessa. Tout ce que je désirais, à présent, c'était retrouver ma haizda et refaire le plein de magie. Mes réserves étaient sérieusement entamées. J'avais du mal à l'admettre, mais c'était la raison pour laquelle j'avais refusé de nous rendre invisibles aux yeux de la famille de la petite. Il ne me restait que peu d'énergie, et je pouvais avoir besoin de mes dernières forces.

Quand nous eûmes installé notre campement sous une avancée rocheuse, je déclarai à la sorcière qu'à l'aube, j'emmènerai Nessa au kulad pour la vendre.

Grimalkin ne fit aucun commentaire. La chaleur du feu nous protégeait de la bise du nord, et nous mangeâmes tous les trois en silence. Finalement, Nessa s'enveloppa dans sa couverture avant de se retirer à l'abri de la falaise.

Dès qu'elle se fut éloignée, la sorcière m'interrogea :

— D'où tiens-tu ta veste ? Je n'en avais jamais vu de semblable.

— Elle indique mon rang. Lorsqu'un mage de haizda a terminé sa formation, il reçoit cette veste. Ses treize boutons représentent les treize vérités.

— Les treize vérités ? Quelles sont-elles ?

— Si tu le savais, tu serais toi aussi un mage de haizda ! Un jour, peut-être, je te les enseignerai. Mais cela te coûtera treize années de ta vie, voire davantage. Ce type de connaissance n'est pas vraiment adapté aux humains dont la vie est si courte.

Elle eut un sourire sarcastique.

— Pour le moment, je n'ai pas treize ans à gaspiller. Il se peut cependant que nous nous revoyions. Alors, peut-être pourras-tu m'enseigner ton art. Mes sœurs sorcières de Pendle sont conservatrices et attachées aux traditions. Moi, j'aime découvrir d'autres cultures,

enrichir mes connaissances et tester de nouvelles méthodes. Cela dit, je voudrais te parler d'un sujet qui me préoccupe. Je te demande encore une fois de ne pas vendre la fille. Elle s'est montrée brave, et par son comportement, elle t'a permis de survivre. Sans le danger qui menaçait les deux filles, je ne t'aurais pas prêté le poignard avec lequel tu as tué l'assassin.

— Ce que tu dis est vrai, admis-je. Mais je dois refuser ta requête. Ne t'ai-je pas clairement expliqué ma situation ? L'as-tu déjà oubliée ? Ce n'est pas par besoin d'argent ; selon la loi des Kobalos, appelée loi de Bindos, chaque citoyen est tenu de vendre au moins une purra à la foire aux esclaves tous les quarante ans. Cette vente est soigneusement répertoriée. Sinon nous perdons notre citoyenneté. Devenus hors-la-loi, nous risquons la mort à chaque instant.

— Tu es donc tenu de participer à ce commerce d'esclaves, dont votre législation a fait une valeur commune.

— C'est exact. Sans ce commerce qui nous permet de nous reproduire, notre race s'éteindrait.

— Et il n'y a jamais d'opposition ?

— Si. Il existe un groupe, dans la cité, dont les membres se donnent le nom de *Skapiens*. On dit qu'ils n'ont pas d'administration centrale mais fonctionnent en cellules indépendantes. On ne sait rien de leur but ni de leurs tentatives. De temps à autre, l'un d'eux se déclare publiquement. Après un bref jugement, il est exécuté en tant que traître et ennemi de l'État.

— Tu connais quelqu'un qui a été exécuté pour cela ?

— Non. Je ne séjourne que rarement dans la cité, et à part les serviteurs comme Hom, je n'y connais personne.

— Et les autres mages de haizda, tu es en relation avec eux ?

— Seulement si nous nous rencontrons par hasard.

— Tu mènes une vie très solitaire.

— C'est celle que j'ai choisie. Je n'en désire pas d'autre. À présent, à mon tour de te poser une question... Tu as promis de ne pas interférer dans mes affaires. Tu tiendras parole ?

— Je tiendrai parole, répondit la sorcière. Tu pourras vendre une esclave au kulad demain et remplir ainsi ton devoir de citoyen. Après quoi, notre accord prendra fin.

— Tu veux dire qu'à partir de ce moment, nous serons ennemis ?

— Peut-être serons-nous mi-alliés mi-ennemis. Mais nos chemins se sépareront.

Cette discussion achevée, nous nous retirâmes pour la nuit. Or, un peu plus tard, je fus réveillé par un murmure de voix. Nessa et la sorcière discutaient en chuchotant. Comme je m'efforçai d'entendre leur conversation, elles se turent. Il me sembla qu'elles complotaient quelque chose, néanmoins, je ne m'en inquiétai pas outre mesure. La sorcière, quelles que soient ses particularités, était une personne d'honneur ; elle tiendrait parole. Le lendemain, je vendrais Nessa et remplirais mon devoir envers la cité pour quatre nouvelles décades.

Je dormis bien, cette nuit-là. Je fis pourtant un rêve des plus étranges, où je sauvais Nessa de quelque menace mortelle. C'était un rêve extrêmement agréable, dont je gardai chaque détail en mémoire, à l'exception de sa fin.

En m'éveillant à l'aube, je découvris que la sorcière avait déjà quitté le campement. Il lui répugnait probablement d'assister à la vente d'un être de sa race. En tout cas, elle avait tenu sa parole de ne pas s'interposer. Aussi, sans prendre le temps de déjeuner, Nessa et moi enfourchâmes nos montures en silence et prîmes la route du kulad.

Voyant son air triste, je lui donnai amicalement quelques conseils qui se révéleraient utiles dans sa vie d'esclave.

— Dès que tu auras changé de propriétaire, Nessa, montre-toi déférente et servile. Et surtout, ne regarde jamais ton maître dans les yeux. Lorsque les enchères seront ouvertes, tiens-toi bien droite sur l'estrade, la tête haute mais les paupières baissées. Remercie pour chaque coup de fouet et chaque estafilade qui te mordront la chair. Ainsi, non seulement tu plairas à l'assistance et atteindras un meilleur prix, mais tu jouiras d'une vie aussi longue qu'une purra peut l'espérer.

— Combien de temps vit une esclave ? demanda-t-elle.

— Une fois devenues adultes, certaines purrai vivent au moins dix ou douze ans. Mais quand leur chair se flétrit et que leur sang perd

sa saveur, elles sont tuées, et leur corps sert de nourriture aux whoskors, les bâtisseurs de Valkarky.

— Alors, mon avenir est bien sombre, observa-t-elle tristement. C'est mal de nous traiter ainsi.

Je ne répondis pas, car le mur de pierres noires entourant le kulad s'élevait devant nous. Il était temps de passer aux affaires. Les sabots des chevaux et les pieds des esclaves avaient transformé la route vers la forteresse en un lit de boue. Je me présentai devant le portail, annonçai mon intention, et l'on me permit d'entrer. Sans plus attendre, je poussai la fille devant moi. En vérité, il me déplaisait de disposer ainsi de Nessa, et j'avais hâte d'en avoir terminé.

En dépit de l'heure matinale, on s'affairait dans la cour. Des purrai enchaînées étaient conduites vers les trois estrades où se rassemblaient les marchands kobalos. Une bonne douzaine de soldats de la Oussa montaient la garde. Leur mine maussade prouvait à quel point ils trouvaient indigne d'eux de surveiller de telles activités. Ils auraient sans aucun doute préféré pourchasser la sorcière — la rumeur courait qu'elle fuyait vers le sud. Ils n'avaient pas digéré l'humiliation qu'elle leur avait infligée en tuant quatre des leurs avant d'être capturée.

Aux regards respectueux que certains m'adressaient, je devinai qu'ils avaient assisté à ma victoire contre le Haggenbrood.

Mettant pied à terre, je tirai sans ménagement Nessa à bas de sa monture pour la mener vers la première estrade. J'aurais aimé me montrer moins rude, mais face à un public aussi nombreux, je devais me conformer aux normes de notre société. La transaction fut réglée en moins d'une minute.

— Cent *valcrons* pour ta purra, m'offrit le marchand en se frottant les mains.

Un valcron, c'est la solde quotidienne que touche un simple fantassin kobalos, et je savais que le marchand gagnerait au moins deux fois la somme qu'il me proposait lors de la vente aux enchères. Cependant, je n'étais pas d'humeur à marchander, je voulais seulement conclure ce marché le plus vite possible. L'argent m'importait peu, du moment que je remplissais mes obligations légales. J'acceptai l'offre d'un hochement de tête, et il compta les pièces qu'il fit tomber dans un sac.

— Que me donnes-tu pour ce cheval ? demandai-je en désignant

la jument que Nessa avait montée.

— Deux cent vingt valcrons, dit-il en se frottant de nouveau les mains selon la manie irritante des commerçants.

Il ajouta d'autres pièces dans le sac, me le tendit, et l'affaire fut conclue.

J'obtenais davantage pour la bête que pour la fille. Une purrai aussi maigre n'atteignait jamais un haut prix.

Quoi qu'il en soit, la transaction enregistrée à mon nom serait bientôt inscrite dans le registre de Bindos, c'était le plus important. J'avais rempli mon devoir de citoyen.

Les valets du marchand poussèrent Nessa devant lui. Je fus content de voir qu'elle suivait mes conseils et gardait les yeux respectueusement baissés. Sa façon de croiser mon regard avec tant de tranquillité m'avait toujours déconcerté. Une purra bien dressée ne doit jamais faire ça. Elle doit accepter son statut sous peine de terribles représailles.

Tirant un couteau de sa ceinture, le marchand entailla par deux fois l'avant-bras de Nessa. Elle n'eut pas même un frémissement. Puis je l'entendis prononcer distinctement :

— Merci, Maître.

Quelque chose en moi s'offusqua. Tant qu'elle m'avait appartenu, je ne lui avais jamais fait de mal.

Comme je n'y pouvais rien, je me remis en selle et chevauchai vers le portail en résistant au désir de jeter un coup d'œil en arrière. Je devais combattre à tout prix ce début de skaiium. Ce fut difficile, mais je ne cédai pas.

Un cri dans la nuit



Une fois le portail franchi, je levai les yeux vers le ciel. D'inquiétants nuages noirs accouraient, venus du nord. Si de telles tempêtes étaient rares à cette époque de l'année, elles frappaient avec furie.

J'aurais pu retourner au kulad pour me mettre à l'abri, mais il me répugnait de voir Nessa dans sa nouvelle situation. Comprenant qu'il m'aurait vite été impossible de poursuivre ma route, je poussai mon cheval vers la falaise près de laquelle nous avions passé la nuit précédente.

Le vent soufflait à présent en rafales, et à peine m'étais-je réfugié sous le surplomb rocheux que de gros flocons se mirent à tomber du ciel couleur de plomb. Quelques minutes plus tard, le blizzard se déchaînait.

Comme c'est généralement le cas avec les tempêtes de printemps, celle-ci, bien que violente, fut de courte durée. Au bout de six heures,

elle commença à s'apaiser ; au crépuscule, le ciel était dégagé. L'approche de la nuit m'obligea à retarder mon départ jusqu'aux premières lueurs: même si j'avais l'habitude de voyager dans l'obscurité, je craignais les failles profondes, au pied des collines, qui rendraient ma progression aventureuse.

Aussi, après avoir nourri mon cheval, j'installai mon bivouac. Sans plus craindre de nouvelles menaces, et dans la délicieuse perspective de regagner bientôt ma haizda, je me sentais calme, la tête claire et les idées nettes. Je revis en esprit les récents événements, réévaluant le rôle que j'y avais joué.

J'estimais m'être conduit avec honneur et courage, et m'être pleinement acquitté de mes obligations envers Vieux Rowler. Ce n'était pas par ma faute que Susan était morte. J'avais fait de mon mieux pour la sauver. J'avais triomphé seul d'un Haut Mage, d'un assassin Shaiksa et d'un redoutable guerrier hyb. J'avais vaincu le Haggenbrood avec le concours de Grimalkin. Puis, grâce à l'arme à tête de skelt qu'elle m'avait prêtée, j'avais mis à terre le puissant Eblis. Pourquoi avoir craint alors une attaque de skaiium ? Maintenant, tandis que j'examinais tranquillement les faits, une telle idée me paraissait absurde. En tant que mage et guerrier, ma réussite touchait à la perfection.

Ainsi, protégé du skaiium, je pouvais me permettre d'être généreux et de reconnaître que Nessa m'avait secondé à chaque fois. Certes, elle avait agi pour assurer la survie de ses soeurs ; néanmoins, son aide avait été aussi opportune que décisive. Je sus alors comment la payer de retour.

Il m'était impossible de la racheter directement au marchand à qui je l'avais cédée, une telle transaction étant formellement interdite. En supposant même qu'il accepte un dessous-de-table, la vente originale serait considérée comme nulle, et je n'aurais pas rempli mon devoir de citoyen. Mais il y avait un autre moyen.

Une fois Nessa vendue aux enchères, je pouvais la racheter sans conséquence à son nouveau propriétaire. Cela me coûterait certainement le double du prix que j'en avais obtenu, mais je n'attachais aucune importance à l'argent, ma haizda me fournissait tout ce dont j'avais besoin. Et ce ne serait pas difficile : à cause de la tempête, son acquéreur n'aurait pas encore quitté Karpotha.

Je résolus de retourner au kulad dès les premières lueurs et de racheter Nessa. Après quoi, Je la ramènerais auprès de sa sœur, dans

le sud. Naturellement, je lui prendrais un peu de sang en chemin — dans la limite de ce qu'elle supporterait sans en souffrir. Elle ne devrait rien avoir à y redire.

Environ une heure avant l'aube, j'eus la vague impression qu'une bête avait crié dans la nuit. Brusquement réveillé, je tendis l'oreille.

Un nouveau cri s'éleva, aigu, ténu. Ce n'était pas celui d'un animal. Il sortait d'une gorge humaine ou kobalos. Malheureusement, le vent du nord encore vif emportait les odeurs loin de moi.

D'autres cris retentirent, mais je bâillai sans y prêter davantage attention. On punissait probablement les purrai qui, ne s'étant pas comportées comme il faut, n'avaient pas attiré d'acheteur. En représailles, elles recevaient le fouet ou voyaient leur chair entaillée par des lames tranchantes là où leurs vêtements dissimuleraient leurs blessures.

L'aube venue, je me mis en selle et repris la route de Karpotha. Je voulais regagner le kulad avant que le nouveau propriétaire de Nessa l'ait quitté.

À peine arrivé en haut de la colline, je sus que quelque chose n'allait pas. Les portes étaient grandes ouvertes.

Ayant lancé mon cheval dans la poudreuse, je découvris des traces de pas qui salissaient la neige, comme si de nombreuses esclaves avaient été emmenées vers le sud. Ça n'avait pas de sens. Elles auraient dû être conduites à l'est ou à l'ouest, vers d'autres marchés aux esclaves, ou en direction de Valkarky, au nord-est. N'importe où, sauf au sud !

Puis j'aperçus le premier corps. C'était un soldat de la Oussa qui avait escorté les esclaves jusqu'à Karpotha. Il était étendu face contre terre, et la neige en dessous de lui s'était transformée en boue d'un rouge sombre : il avait la gorge tranchée.

Deux autres cadavres de gardes d'élite gisaient près des portes, et des empreintes de pas sanglantes s'éloignaient de la forteresse en direction du nord. Des chevaux avaient emprunté cette même route.

Que s'était-il passé ? Pourquoi avaient-ils pris la fuite ?

Dans l'enceinte du kulad, il y avait des morts partout — marchands kobalos autant que gardes de la Oussa. Le bois des estrades était imprégné de sang. Quant aux esclaves, elles avaient disparu.

Alors seulement, je remarquai le motif gravé dans le montant du portail.



Il représentait les ciseaux que la sorcière tueuse transportait dans un fourreau de cuir. Était-elle revenue ?

Non ! Elle n'était pas revenue ! Elle était ici depuis le début !

En un éclair, je compris tout.

Je n'avais pas vendu Nessa à la foire aux esclaves.

J'avais vendu Grimalkin.

Nous nous reverrons



Quel imbécile j'étais de m'être fié à la sorcière !

Nessa avait quitté notre campement à cheval bien avant mon réveil, et Grimalkin, sous l'apparence de la fille, avait pris sa place comme elle l'avait fait dans l'arène. Après avoir massacré les marchands et un grand nombre de soldats de la Oussa, elle avait emmené les esclaves vers le sud, vers les terres des humains et la liberté.

Elle avait rompu sa promesse de ne pas intervenir ; à présent, je devais la poursuivre et lui demander des comptes.

Il me fallut moins d'une heure pour la rattraper ainsi que les purrai en fuite.

Elle chevauchait en tête de la file d'esclaves, et quelqu'un d'autre chevauchait à ses côtés — sans doute Nessa. Une centaine de filles les suivaient et marchaient deux par deux, chargées de sacs de provisions. De bons vêtements les protégeaient des intempéries.

Je remontai au galop le flanc gauche de la colonne quand les

purrai rompirent les rangs pour s'interposer entre mon ennemie et moi. Puis, à grands cris, elles se mirent à me bombarder de boules de neige. Un tel comportement était totalement stupéfiant. Mon cheval rua, paniqué. Préparé par magie à affronter la charge du pire assassin Shaiksa, il ne supportait pas ce mitraillage humide et glacé.

Grimalkin chargeait déjà, tenant dans chaque main une arme dont la lame étincelait à la lumière du soleil levant. Je tirai mon sabre, repris le contrôle de ma monture et la lançai en avant.

Malgré la violence du choc, ni la sorcière ni moi ne fûmes ébranlés. Faisant virer nos chevaux, nous chargeâmes une deuxième fois. Grimalkin me porta au passage un coup vicieux. Puisant dans mes dernières réserves de magie, je créai un bouclier qui dévia la lame tandis que je visai mon adversaire à la tête.

Elle s'écarta, et je manquai mon but. Mais la pointe de mon sabre lui entailla l'épaule. Le sang jaillit, et mon cœur bondit de joie. La prochaine fois, je l'abattrais.

Mais quand, ayant viré de nouveau, je la vis en face de moi, elle ne tenait plus qu'un couteau. Son autre arme ne s'était pas émoussée contre mon bouclier magique, pourquoi s'en était-elle débarrassée ? La blessure que je lui avais infligée à l'épaule gauche l'empêchait peut-être de se servir de son bras ? Non, car elle tenait le couteau de la main gauche.

Elle tira alors de la main droite l'épée skelt, celle qui avait brisé Kangadon. Mon bouclier n'y résisterait pas. Et cela me troublait de me battre contre une lame dont le pommeau était à l'image de Talkus; lui qui, après sa naissance, serait le plus puissant de tous les dieux kobalos.

Ce signe de mauvais augure annonçait-il ma mort ?

Il n'est pas bon d'avoir de telles pensées. J'éperonnai donc mon cheval avec résolution tandis qu'elle lançait le sien ; la neige vola sous les sabots. Malgré son épaule ensanglantée, Grimalkin souriait.

Mon sabre faucherait ce sourire sur son visage !

À cet instant, une autre cavalière me coupa la route, m'obligeant à obliquer sur la gauche. C'était Nessa. Elle me poursuivit au galop, et nous fîmes halte à quelque distance l'un de l'autre.

Un regard en arrière m'apprit que Grimalkin retenait sa monture et

nous observait.

— Imbécile ! me hurla Nessa. Cessez tout de suite ou elle vous tuera ! Pourquoi mourir ici ? Retournez à votre haizda et laissez-nous aller en paix !

Pour qui se prenait-elle ? Elle n'avait pas à me parler sur ce ton. Je me sentis outragé. Mais avant que j'aie pu exprimer ma colère, Grimalkin s'était placée aux côtés de Nessa.

— Va-t'en ! menaçait-elle en pointant l'arme skelt vers moi. Notre marché n'a plus cours, mage, et tu n'es plus protégé.

— Et toi qui prétendais tenir toujours parole ! répliquai-je avec hargne.

— J'ai tenu parole, insista la sorcière. Ne t'ai-je pas aidé à vaincre le Haggenbrood ? Et après notre départ de ton abominable cité, ai-je fait quoi que ce soit pour t'empêcher d'accomplir ton devoir de citoyen ?

— Tu as joué avec les mots. Je t'ai dit que j'avais l'intention de vendre Nessa comme c'était mon droit. Et tu m'as assuré que tu ne t'interposerais pas.

— Tu as vendu une esclave à Karpotha, emplissant ainsi tes obligations selon la loi de Bindos, voilà l'important. Que j'aie été cette esclave ne compte pas. Les termes de notre accord ayant été respectés, j'étais libre de faire sortir les esclaves du kulad. Maintenant, souviens-toi de ce que je vais te dire : je ne permettrai pas à ton peuple de continuer à mettre des humaines en esclavage. Je déclare la guerre aux Kobalos. Je vais forger la Lame Etoile.

Brandissant alors le sac de cuir, elle clama :

— Cela fait, je retournerai auprès de mes sœurs. Nous abattons les murs de Valkarky et tuons tous ses habitants kobalos. Aussi, reste dans ta haizda, mage ! Tiens-toi à l'écart de cette cité maudite, et tu vivras un peu plus longtemps. Mais, de peur que nous nous battions à mort prématurément, j'aimerais te poser une question. Pourquoi es-tu retourné à Karpotha ?

— Je suis allé m'abriter de la tempête près de la falaise, répondis-je.

— Cela explique que tu te sois attardé, pas que tu sois revenu au

kulad. Moi, je vais te le dire: tu envisageais de racheter la liberté de Nessa. C'est bien ça ?

Ces mots me laissèrent pantois. Comment le savait-elle ?

Je hochai la tête.

Elle sourit et conclut:

— En ce cas, où est le tort ? Nessa a la liberté que tu désirais lui offrir; et cela ne t'a rien coûté, ni financièrement ni légalement. A présent, je vais ramener certaines de ces femmes dans leur pays. Les autres, même si elles sont nées dans vos enclos, trouveront asile parmi les humains. Quant à Nessa, je la conduirai auprès de sa sœur. Et toi, tu regagneras ton domaine en paix. N'as-tu pas hâte d'être dans ta haizda ?

Encore une fois, je hochai la tête.

Puis, retrouvant ma voix et pointant mon épée vers elle, je lui assenai:

— Un jour, nous nous reverrons. J'en fais le serment !

— Et je te fais le même. Aussi, va en paix, Sliter! Oui, nous nous reverrons ; inutile de verser encore du sang aujourd'hui. Je dois m'occuper de mes affaires. Pendant ce temps, prépare-toi pour mon retour ! Rassemble tes ressources, affûte ton art du combat et renforce ta magie. Puis nous nous affronterons pour une lutte à mort, et nous saurons qui de nous deux est le plus fort. Je prendrai grand plaisir à vaincre un adversaire aussi formidable que toi ! Marché conclu ?

— Marché conclu ! m'exclamai-je en la saluant de mon sabre.

Elle avait parlé avec sagesse. J'avais épuisé ma magie, je devais la reconstituer. Mieux valait affronter la sorcière quand je serais en pleine possession de mes pouvoirs. J'attendrais ce moment avec impatience.

Elle découvrit ses dents pointues, avant de retourner en tête de la colonne.

Nessa demeura où elle était.

— C'est vrai ? demanda-t-elle. Vous aviez l'intention de me

racheter et de me laisser partir ?

— C'est vrai, Nessa. Grimalkin n'a pas menti, bien qu'elle ait pris un peu trop de libertés avec les termes de notre accord. Pour ma part, j'aime qu'on respecte un contrat à la lettre.

Nessa répliqua avec un sourire :

— Elle en a respecté l'esprit, non ?

Il me fallut presque une semaine pour regagner ma haizda: au soir du troisième jour de voyage, je fus pris d'une soif inextinguible. Je dus plonger les dents dans le cou de mon cheval et le vider de son sang.

Habituellement, je résiste à de telles pulsions. Mais après de longs jours et de longues nuits de restriction — m'étant interdit de m'abreuver sur l'urne des appétissantes soeurs de Nessa —, le besoin se faisait trop pressant. La dure discipline que je m'étais imposée se relâchait. Rien de plus naturel pour un Kobalos.

SLITER

L'hiver approche, et je m'apprête à hiberner. J'ai passé le bref été dans ma haizda, à boire du sang, récolter des âmes, m'exercer au combat et renforcer ma magie. L'étape finale de ma préparation s'accomplira pendant mon sommeil. Je serai prêt pour le retour de la sorcière. J'attends beaucoup de cet affrontement. Il marquera le sommet de mon art en tant que mage. Grimalkin a menacé la cité de Valkarky. Bien que je ressente peu d'affinités avec la plupart de ses habitants, j'ai un devoir envers mon peuple. Peut-être est-ce moi qui mettrai fin à cette menace.

Jour après jour, le soleil descend un peu plus bas sur l'horizon; le court été touchera bientôt à sa fin.

Mon oncle sait tout, à présent: comment Susan est morte, comment j'ai échappé à l'esclavage. Il en a ressenti de la colère, mais aussi de la peur. Il dit que la terre se refroidit, et il se tourmente. Il se souvient des récits de ses grands-parents, ces très anciennes histoires qu'on se transmet de génération en génération.

La dernière fois que Golgoth, le Seigneur de l'Hiver, s'est éveillé, la glace s'est répandue sur le monde, et les Kobalos ont émigré vers le sud. Ils tuaient les hommes et les garçons, mais épargnaient les femmes et les filles pour les réduire en esclavage. Mon oncle croit que tout va recommencer et prie pour que ça ne se produise pas de son vivant.

Ma tante et mon oncle ont bon cœur, ils nous ont offert un foyer, à moi et à Bryony. Leur maison est la nôtre, désormais. Nous travaillons dur, mais je travaillais déjà dur dans notre ferme. Sur ce point, pour moi, rien n'a changé.

Tout ce que j'ai vécu depuis la mort de mon pauvre père a été terriblement traumatisant. Néanmoins, cela m'a ouvert les yeux sur l'immensité du monde et sur les nombreux mystères qu'il renferme. Il y a tant à découvrir !

D'y penser me rend parfois impatiente, et je supporte mal notre vie routinière. J'aimerais voyager, visiter d'autres pays.

Je n'en ai sans doute pas fini avec Sliter et Grimalkin. Un jour, nos chemins se croiseront de nouveau, j'en ai l'intuition. Je l'espère...

Le rêve de Sliter

Est-ce Nessa qui m'appelle ?

Oui, c'est elle,

Derrière des barreaux, enfermée.

Et moi, je veux les faire plier.

Elle est en fer, et haute et large, cette cage !

Mais d'une haizda je suis le mage.

Et si pour l'heure je suis petit,

Forte et habile est ma magie !

Elle s'enroule à la grille, la tord, la secoue,

Jusqu'à ce que le métal tremble et se courbe,

Tels des coquelicots dans le vent.

Car ces barreaux sont vivants.

Ils s'allongent, ils s'étirent, ils s'écartent,

Et près de moi j'attire Nessa.

Je la prends par la main, et nous escaladons

Un long escalier sombre

Tandis que derrière nous grandit une ombre.

C'est un être maudit, hostile,

Aux ondulations de reptile,

Et son souffle est celui d'un démon.

Mais ma lame d'argent,

Affûtée comme un rasoir,
Dessine d'étranges motifs dans le noir
Tant elle est assoiffée de sang.
Un cœur faible ici tremblerait.
Moi, je me campe sur mes pieds
Et ma dague, je la brandis.
Un *shatek* criant dans la nuit
Peut mettre des armées en fuite.
Car le shatek est triple, et partage une âme unique.
Et ce monstre — un djinn — est conçu pour tisser
Tout autour du soleil un voile d'obscurité.
Il berce son désir dans les ténèbres silencieuses,
Il habille son espoir d'une écorce lépreuse
Comme le noir Jibberdee de Combesarke !
Il vit la petite Nessa,
Et de force il l'emmena,
L'emprisonna derrière ces grilles,
Attendant que je vienne au secours de la fille,
Que sous son arbre dont l'ombre
Recouvre le pays nous combattions.
L'arbre pousse au-dessus de sa cache,
Tout en haut de la centième marche.
Ses fruits verts sont gluants,
Et à chaque printemps,

Ses feuilles tombent en une pluie délétère
Qui empoisonne l'âme et infecte la terre
Pour que les morts eux-mêmes ne puissent y reposer.
Mais ma lame d'argent,
Affûtée comme un rasoir,
Dessine d'étranges motifs dans le noir
Tant elle est assoiffée de sang.
Et je brandis ma lame !
Et ma lame est mon chant !
De ses six pieds, il frappe la terre
Et ses os tintent sinistrement,
Tandis que ses regards méchants
Cherchent à m'instiller la peur.
Mais ma lame file et siffle
Parce que je suis venu et que j'ai vu ;
J'ai vu le sable jeté sur les taches,
J'ai vu les cadavres enchaînés,
J'ai vu le démon nommé Hob,
J'ai entendu les sanglots des jeunes filles.
Et je sais dans quelle fosse gît sa mère,
J'ai senti le sang, entendu ronfler les mouches,
Vu les vautours hanter les deux.
Je connais cette danse,
J'en connais bien les figures,

Mieux même que le chemin de l'enfer !

Aussi, je lève ma lame, je me lèche les lèvres,

Et six yeux jaillissent, tels des pépins d'orange.

Et j'esquive à gauche et j'esquive à droite

Et je dessine d'étranges motifs dans le noir.

Le premier sang est pour moi: je coupe une tête

D'un geste plus rapide que la mort,

Puis, aussi vif que la pensée je frappe encore.

Deux têtes roulent en même temps

Et rebondissent de marche en marche

Jusqu'aux entrailles du repaire du shatek.

Ô seigneur de ce vieil arbre, espèce de vantard !

Quel fou tu as été de me mettre au défi !

Car j'ai tourmenté les squales au fond des mers

Et leur ai fait vomir des os de gobelins ;

J'ai massacré des aigles dans leur aire,

Des ogres, j'ai goûté la chair,

J'ai chassé les vampires sur les terres du levant

Et j'ai ri à la face du prêtre de Satan.

Ô seigneur de ce vieil arbre, espèce de vantard !

Voici ce que Nessa m'a juré:

Que notre amour comme un arbre grandirait.

Et avant que le soleil ne tombe dans la mer

J'ai promis à Nessa qu'elle serait libre !

Mais il tente un coup fourbe, il veut m'abattre.

Et j'esquive à gauche et j'esquive à droite,

Et je frappe de toute ma force,

Et à travers le casque, le haubert, le bouclier et le plastron,

Ma lame le tranche de part en part.

Plus vive que sur sa proie plonge un faucon,

Ma lame tranche le maudit.

Ô seigneur de ce vieil arbre, espèce de vantard !

Quel fou tu as été de me mettre au défi !

Car même dans la mort je suis voué à la victoire.

Malgré mon noir péché secret,

J'irai dans un monde appelé Kinderquest

Où les damnés eux-mêmes connaissent le bonheur.

Pour un millier d'années, ils peuvent y reposer

Dans un profond sommeil, au-delà de la peur,

Jusqu'à ce que, las du bien-être et de l'obscurité,

Il leur pousse des ailes et qu'ils s'envolent

Haut dans le ciel là où le bleu est si profond,

Où leurs rêves secrets sont enfin exaucés.

La bataille est finie, la victoire remportée,

Bien que l'action finale ne soit pas achevée.

Mais c'est Nessa qui m'appelle.

Oui, c'est elle !

Aussi du shatek je découpe la chair

En tranches succulentes,

La saupoudre d'épices piquantes

Et la fait cuire en brouet.

C'est ainsi que s'en va ma colère.

Car si j'affectionne notre lit douillet,

Plus heureux je suis quand j'ai bien mangé !

Extraits du cahier de Nicholas Browne,

Un Epouvanteur des Anciens Temps

GLOSSAIRE DU MONDE DES KOBALOS

Anchiette : mammifère fouisseur des forêts du Nord, à la lisière des neiges éternelles. Bien que peu charnu, c'est un des mets favoris des Kobalos, qui le mangent cru. Les os de ses pattes, mâchés, seraient un délice.

Askana : lieu de résidence des dieux kobalos. Probablement un autre terme pour désigner l'obscur.

Baelic : langue populaire des Kobalos, utilisée de façon informelle en famille ou entre amis. La vraie langue des Kobalos est le losta, également parlé par les humains vivant à la frontière de leur territoire. Pour un étranger, s'adresser en baelic à un Kobalos est une marque de cordialité. Ce dialecte s'emploie parfois avant de conclure un marché.

Balkai : le premier et le plus puissant des trois Hauts Mages qui ont formé le Triumvirat après le meurtre du roi, et qui gouvernent Valkarky.

Berserkers : guerriers kobalos tenus sous serment de mourir au combat.

Bindos : loi des Kobalos exigeant que chaque citoyen vende une purra à la foire aux esclaves au moins une fois tous les quarante ans. Y manquer fait du coupable un hors-la-loi, renié par tous ses semblables.

Boska : souffle d'un mage kobalos utilisé pour provoquer une brusque perte de conscience, la paralysie ou la terreur chez une victime humaine. Les mages varient les effets de la boska en modifiant la composition chimique de leur haleine. Elle peut aussi influencer sur le comportement d'un animal.

Bychon : terme désignant l'esprit appelé « goblin » dans le Comté.

Chaal : substance utilisée par les mages de haizda pour contrôler les réactions d'une victime humaine.

Cougis : dieu à tête de chien, dont l'étoile rouge est visible dans le ciel.

Crête de Cumular : haute chaîne montagneuse marquant la frontière nord-ouest de la péninsule Australe.

Dexturai : enfants mâles kobalos nés de mères humaines. Ces créatures, bien que d'apparence humaine, se plient aisément aux volontés des Kobalos. Hardis et vigoureux, ils ont les qualités requises pour faire de grands guerriers.

Eblis : le plus éminent des membres de la Shaiksa, la confrérie des assassins. Il tua le dernier roi de Valkarky à l'aide d'une lance magique, Kangadon. Il aurait, dit-on, plus de deux cents ans. Aussi désigné comme Celui Qui Ne Peut Être Vaincu ou Celui Qui Ne Peut Pas Mourir.

Erestaba : plaine qui s'étend au nord du fleuve Shanna, sur le territoire des Kobalos.

Faille de Fittzanda : aussi appelée la Grande Faille. C'est une région instable, soumise aux tremblements de terre, qui marque la frontière sud du territoire des Kobalos.

Ghanbalsam : résine que les mages de haizda tirent du ghanbala, servant de base pour les onguents tels que le chaal.

Glacier de Gannar : large coulée de glace descendant de la Crête de Cumular.

Haggenbrood : créature guerrière née de la chair d'une humaine, destinée aux combats rituels. Ses trois corps partagent le même esprit, formant de ce fait une seule et unique entité.

Haizda : domaine d'un mage de haizda. Il y élève les humains qui lui appartiennent, se nourrissant de leur sang et s'emparant à l'occasion de leur âme.

Homoncule : minuscule créature hybride née dans les enclos de reproduction. Il a souvent plusieurs corps, contrôlés — comme ceux du Haggenbrood — par un unique esprit. Cependant, au lieu d'être identiques, chacun remplit une fonction particulière, et par un seul d'entre eux l'esprit est capable de s'exprimer en losta.

Hubris : péché d'orgueil contre les dieux. Celui qui persiste dans cette faute en dépit des avertissements encourt la colère divine. Le simple fait de devenir mage est en soi un acte d'hubris, et peu de contrevenants survivent à leur période de noviciat.

Hyb ou Hybuski : type particulier de guerriers (hyb est leur dénomination commune). Hybrides de cheval et de Kobalos, ils possèdent un poitrail velu et musculeux, et des mains spécialement adaptées au combat. Doués d'une force et d'une rapidité exceptionnelles, ils sont capables de mettre en pièces n'importe quel adversaire.

Kangadon : aussi appelée Celle Qui Ne Peut Se Rompre ou Tueuse de Roi, c'est une lance magique forgée par les Hauts Mages kobalos — bien que certains la croient l'œuvre du dieu forgeron Olkie.

Karpotha : kulad bâti dans les contreforts du mont Dendar où se tient, généralement dans les premiers jours du printemps, la plus importante des foires aux esclaves.

Kashilova : gardien de la porte de Valkarky, chargé d'autoriser ou de refuser l'entrée dans la cité. Cette énorme créature munie d'une centaine de pattes et d'une centaine d'yeux a été créée par magie pour remplir cette fonction.

Kastarand : guerre sainte. Les Kobalos la lanceront pour débarrasser le pays des humains. Toutefois, ils devront attendre la naissance de leur dieu Talkus.

Kirrhos : la « mort fauve », qui frappe les victimes du Haggenbrood.

Kulad : tour de défense marquant les positions stratégiques aux frontières des territoires kobalos. D'autres kulads, situés à l'intérieur des terres, abritent les foires aux esclaves.

Lenklewth : deuxième des trois Hauts Mages qui forment le Triumvirat.

Lieue : distance que peut couvrir un cheval au galop en cinq minutes.

Losta : langue parlée par tous les habitants de la péninsule Australe, y compris les Kobalos, qui prétendent que cet idiome leur a été volé par l'espèce humaine. Le fait que leur propre vocabulaire est trois fois plus riche que celui des humains donne à cette thèse une certaine crédibilité. Sur le plan linguistique, deux races aussi différentes partageant un langage commun est en effet une anomalie.

Mage de haizda : mage kobalos vivant dans son propre domaine, loin de Valkarky. Ces mages, peu nombreux, tirent leur sagesse et leurs connaissances des terres leur appartenant.

Mages : les humains ont plusieurs sortes de mages ; il en est de même pour les Kobalos, bien que, pour un étranger, il soit difficile de les décrire, de les classer et de mesurer leurs pouvoirs. Toutefois, le rang le plus élevé est sans conteste celui de Haut Mage. Les mages de haizda n'entrent pas dans cette hiérarchie, car ils vivent sur leurs propres territoires, loin de Valkarky.

Mandragore : racine de forme humanoïde parfois utilisée par les mages kobalos pour polariser le pouvoir enfoui dans son esprit.

Meljann : troisième des Hauts Mages formant le Triumvirat.

Mer de Galena : mer bordant les côtes au sud-ouest de Combesarke.

Mont Dendar : haute montagne située à soixante-dix lieues au sud-ouest de Valkarky. À ses pieds s'élève le grand kulad de Karpotha. On y vend et achète plus d'esclaves que dans toutes les autres forteresses réunies.

Noviciat : première étape de formation pour devenir mage de haizda, d'une durée d'environ trente ans. Le candidat étudie sous la direction d'un des mages les plus puissants et les plus âgés. Si le noviciat s'achève de façon satisfaisante, le mage doit ensuite développer ses talents par lui-même.

Olkie : dieu des Forgerons. Il a quatre bras de fer et des dents de cuivre. On dit qu'il forgea Kangadon, la lance magique que rien ne peut détourner de sa cible.

Oscher : avoine additionnée de substances particulières subvenant aux besoins d'une bête de trait au cours d'un long voyage, mais qui, au bout du compte, la tue. Cet aliment n'est à utiliser qu'en cas d'urgence.

Oussa : garde d'élite du Triumvirat. Ses membres escortent également les esclaves

emmenées de Valkarky vers les kulad où elles seront vendues.

Purra (pl. : purrai) : femelle humaine tenue en esclavage en vue de la reproduction. Ce terme s'applique également aux femelles d'une haizda.

Royaumes du Nord : nom donné à l'ensemble des petits royaumes, comme Pwodente et Wayaland, au sud de la Grande Faille. Il désigne le plus souvent tous les royaumes au nord de Shallotte et de Serwentia.

Salamandre : dragon de feu tulpa.

Salle du Trésor : chambre forte où le Triumvirat entasse les biens confisqués par le pouvoir de la magie, la force des armes ou un moyen légal. Elle est impénétrable.

Shaiksa : confrérie des assassins kobalos. Si l'un d'eux est tué, les autres membres de la confrérie sont tenus par l'honneur de poursuivre et d'abattre son meurtrier.

Shakamure : art magique des mages de haizda qui nourrissent leur pouvoir du sang et des âmes des humains.

Shanna : ce fleuve séparait autrefois les royaumes humains du nord du territoire des Kobalos. À présent, les Kobalos le franchissent souvent. Le traité garantissant cette frontière n'est plus respecté depuis longtemps.

Shatek (aussi appelé djinn) : guerrier possédant trois corps et un seul esprit, différent du Haggengbrood en ce sens qu'il a été spécifiquement créé pour le combat extérieur. Un certain nombre de ces êtres, s'étant rebellés, n'obéissent plus à l'autorité des Kobalos. Ils vivent loin de Valkarky, semant la mort et la terreur dans les terres entourant leur repaire.

Shudru : hiver rigoureux qui sévit dans les Royaumes du Nord.

Skaiium : état dans lequel un mage de haizda sent son naturel prédateur s'affaiblir dangereusement.

Skapiens : petit groupe clandestin de Valkarky, opposé au commerce des purrai.

Skelt : créature vivant près de l'eau, qui tue ses proies en aspirant leur sang grâce à son long museau tubulaire. Les Kobalos croient que leur dieu Talkus naîtra sous cette apparence.

Skleech : enclos où les Kobalos gardent leurs esclaves humaines. Elles leur servent de réserve de nourriture ou leur permettent de se reproduire ainsi que de concevoir des espèces hybrides destinées à des tâches diverses.

Skutch : créature employée pour nettoyer les moisissures qui envahissent régulièrement les murs et les plafonds des maisons de Valkarky.

Skoya : matériau, excrété par la bouche des whoskors, avec lequel Valkarky est bâtie.

Skulka : serpent d'eau venimeux dont la morsure entraîne une paralysie instantanée. Les assassins kobalos l'utilisent pour immobiliser leurs adversaires avant

de les tuer. Son venin est indétectable dans le sang de la victime.

Slarinda : femelles kobalos. Leur espèce s'est éteinte il y a plus de trois cents ans, après leur massacre organisé par une secte qui haïssait les femmes. Désormais, les mâles kobalos naissent des purrai retenues prisonnières dans les skleech.

Talkus : dieu dont les Kobalos attendent la naissance, et qui aura l'apparence d'un skelt. Talkus — le Dieu Qui Sera -est parfois désigné comme le Non-Né.

Therkold : seuil défendu par un sort puissant, qu'il est dangereux de franchir, même pour un mage humain.

Triumvirat : gouvernement de Valkarky, composé des trois plus puissants Hauts Mages de la cité. C'est une dictature qui se maintient au pouvoir par les moyens les plus violents. D'autres Hauts Mages attendent toujours de les remplacer.

Tulpa : créature conçue dans l'esprit d'un mage, pouvant à l'occasion prendre une forme visible.

Ulska : venin mortel qui brûle ses victimes de l'intérieur. Il est sécrété par une glande à la base des griffes du Haggengbrood. Il entraîne le kirrhos, communément appelé « mort fauve ».

Unktus : divinité mineure, vénérée par les classes subalternes de la cité, représentée avec de petites cornes recourbées.

Valcron : pièce de monnaie, souvent appelée voie, acceptée dans toute la péninsule Australe. Faite d'un alliage comprenant dix pour cent d'argent, un valcron représente la solde journalière d'un fantassin kobalos.

Valkarky : la plus importante cité kobalos, située dans le cercle arctique. Son nom signifie « la Ville des Arbres pétrifiés ».

Whalakai : brève vision intérieure accordée à un Haut Mage ou à un mage de haizda, où une situation leur apparaît dans toute sa complexité. Selon la croyance des Kobalos, elle serait un don de Talkus, le Dieu Qui Sera, dans le but de faciliter sa naissance.

Whoskors : créatures soumises aux Kobalos, consacrées à la tâche jamais achevée d'étendre la cité de Valkarky. Les whoskors possèdent seize pattes, huit d'entre elles leur servant de bras aux multiples mains à neuf doigts, avec lesquelles ils modèlent la skoya, la pierre tendre qu'ils excrètent par leur bouche.

Widdershin : mouvement en sens contraire des aiguilles d'une montre — ou contraire à la course du soleil. Considéré comme une façon de s'opposer à l'ordre naturel des choses, il est parfois employé par les mages kobalos pour soumettre le cosmos à leur volonté. C'est évidemment un péché d'hubris, qui les met en grand danger.

Quelques questions à l'auteur

Dans l'histoire de Sliter, qui nous entraîne loin du Comté, Tom Ward et John Gregory l'Épouvanteur n'apparaissent pas. Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire un roman aussi différent?

J'aime tenter des expériences, et ça me plaisait de créer de nouveaux personnages dans un environnement totalement autre, loin du Comté. On retrouve cependant une héroïne connue ! Grimalkin s'est imposée dans le récit et elle y joue un rôle important.

Vous nous faites découvrir des lieux et des créatures complètement inédits. Comment avez-vous imaginé leurs noms?

Je tiens un carnet et j'invente les noms nouveaux par tâtonnements, avec des instants d'inspiration soudaine. Il y a dans ce livre tant de créatures nouvelles que j'ai décidé de les répertorier dans un glossaire. Qui sait ? Le moment viendra peut-être où elles trouveront leur place dans une version augmentée du *Bestiaire de l'Épouvanteur* !

Quels personnages de la série vous procurent le plus de plaisir dans l'écriture?

J'aime particulièrement mettre en scène Tom, Alice et l'Épouvanteur. Toutefois, actuellement, Grimalkin est mon personnage préféré.

Vos romans sont si effrayants que chaque exemplaire porte la mention « Attention ! Histoire à ne pas lire la nuit... ». Quels auteurs ou quels ouvrages vous ont terrifié au point de vous obliger à dormir avec la lumière allumée?

Aucun auteur ni aucun livre ne m'a fait cet effet... jusqu'à présent ! Néanmoins, enfant, je dormais avec une bougie allumée (la vieille maison dans laquelle nous vivions à l'époque n'avait pas encore l'électricité) à cause de mes cauchemars.

Retrouverons-nous Sliter et le monde des Kobalos dans d'autres livres?

Oui, je suis sûr qu'on reverra Sliter. Il reste trop d'affaires à régler entre les Kobalos et Grimalkin ! Une prochaine fois, l'histoire pourrait être contée de son point de vue. Et Tom pourrait peut-être l'accompagner. On verra.

Qu'avez-vous ressenti en apprenant que *L'apprenti Epouvanteur* allait être adapté au cinéma sous le titre *Le septième fils* ?

J'ai été très excité à cette idée, et très impatient de voir le résultat ! Cependant, chaque lecteur se fait son propre film, celui que les mots écrits sur les pages engendrent dans sa tête. L'écran est incapable de restituer cela, c'est pourquoi certains sont déçus par l'adaptation d'un livre qu'ils ont aimé. Mais je suis optimiste.

Quand j'ai assisté aux prises de vue à Vancouver, j'ai vu Jeff Bridges en action, et il campait un Épouvanteur très convaincant !

Est-ce difficile de confier son œuvre à un producteur? Auriez-vous eu envie de diriger vous-même le tournage, ou étiez-vous intrigué de voir le résultat?

Je crois qu'il faut savoir lâcher prise et faire confiance aux professionnels. Écrire, c'est ce que je préfère. Mais si je n'avais pas été écrivain, j'aurais été réalisateur ! Il y a forcément de grandes différences entre *L'apprenti Épouvanteur* et *Le septième fils*. L'important est que ce soit un bon spectacle, et je suis sûr que ce sera un grand succès !

Attention !
Histoire à ne pas lire la nuit...

www.bayard-editions.com

ISBN 978 2 7470 3858 4

14,90 €



9 782747 038584

bayard

Cet ouvrage comporte des scènes susceptibles
de heurter la sensibilité de trop jeunes lecteurs



Découvrez d'autres livres
à ne pas lire la nuit
sur www.faismoipeur.fr